

Actualités
Diffuser une culture
de la prévention



Réflexion
La première
annonce,
un défi pour
l'enseignement
catholique

Formation
Accompagner les nouveaux
enseignants



Initiatives
Le pari du Roc-Fleuri

Culture
Bande dessinée
Religion
Livres
Multimédia

Enseignement catholique

ACTUALITÉS

Numéro 302, mars 2006, 4,50 €

« Plus le temps passait,
plus je me bloquais »

**Une spirale
enrayée
par la confiance**

(publicité)

ÉDITORIAL

Reflets de l'être 5

ACTUALITÉS

Enseignement catholique 7

Éducation 13

Religion 17

Revue express/Agenda 18

PAROLES ET CONFIDENCES

« La retraite ne me fait pas peur ! » 32

À la fin de l'année, Arlette, 61 ans, quittera définitivement le lycée où elle enseigne depuis 28 ans.

INITIATIVES

Services en milieu rural : le pari du Roc-Fleuri 34

Angélique, Marion et Natacha ont envie de décrocher un job intéressant et de rester au pays. Au lycée polyvalent Roc-Fleuri, à Ruffec (Charente), elles préparent le nouveau bac pro « services en milieu rural » (SMR).

À Angoulême, on se délecte des « exquis mots » 36

Pour mieux communiquer, se parler et s'écouter, les élèves de l'école de l'Enfant-Jésus, à Angoulême, jouent avec les mots. Une découverte qui passe par toutes sortes de médias.

FORMATION

Accompagner les nouveaux enseignants 38

Durant l'année qui suit leur réussite au concours, les professeurs stagiaires sont guidés dans leur travail par des enseignants en poste : « maîtres accompagnateurs » dans le premier degré, « professeurs conseillers pédagogiques » dans le second degré.

PAROLES D'ÉLÈVES

À la découverte du monde du travail 40

Les élèves de troisième de Saint-Merri, à Paris, reviennent sur leur semaine de stage d'observation en entreprise.



DOSSIER

« Plus le temps passait, plus je me bloquais »
Une spirale enrayée par la confiance 20

Les pédagogues chrétiens, Don Bosco en tête, ont toujours su que pour conduire les élèves à la réussite, il fallait conjuguer compétence didactique et attention à la personne. Ponctué de récits d'itinéraires de jeunes, fâchés puis réconciliés avec l'école, ce dossier veut témoigner du fait qu'il ne faut pas sous-estimer la dimension affective. Avec un maître mot : la confiance.

L'ÉCOLE EN EUROPE

Soixante ans d'éducation en Europe (suite) 42

Après les politiques éducatives menées sous l'égide du Conseil de l'Europe et de la Commission européenne, traitées dans notre précédent numéro, sont abordés d'autres questions qui ont retenu l'attention des éducateurs en Europe et modifié les manières de faire l'école.

RÉFLEXION

La première annonce, un défi pour l'enseignement catholique 44

Faire l'expérience de la résurrection du Christ, c'est penser autrement le temps. Comment proposer à des écoliers, des collégiens et des lycéens des valeurs qui fassent signe à l'Évangile et à un sens chrétien de l'éducation ? Des valeurs qui inscrivent en eux un autre sens du temps...

Lycées et lycéens : une histoire en marche 48

Créés par une loi du 11 Floréal an X (1^{er} mai 1802), les lycées ont aujourd'hui 200 ans d'existence. C'est l'histoire complexe de cette institution qui est retracée dans *Lycées, lycéens, lycéennes - deux siècles d'histoire*.

Tibhirine, 10 ans après : un chemin de fraternité 50

Le 27 mars 2006 marque le 10^e anniversaire de l'enlèvement des moines de Tibhirine, en Algérie. Derrière ce drame, un témoignage de fraternité universelle, réaliste et fécond pour le monde d'aujourd'hui.

CULTURE

Bande dessinée 52

Deux auteurs pour une plume. Très justement récompensé au 33^e festival d'Angoulême, *Yakari et les Appaloosas*, le 31^e tome de la série dont le petit Indien est le héros, a reçu le Prix jeunesse 7-8 ans ! Rencontre avec Derib, le dessinateur, 61 ans, et Job, le scénariste, 80 ans.

Religion 53

La Bible en famille ou à l'école. Les éditions CLD proposent aux enseignants, catéchistes, documentalistes ou adjoints en pastorale, des outils de culture religieuse solides et ludiques. Pour initier les jeunes au monde de la Bible ou replonger soi-même dans les turbulences de l'histoire de l'Église.

Livres 56

Une sélection de quinze titres.

Multimédia 57

CD et télévision.

(publicité)

Reflets de l'être

« Être ne s'enseigne pas mais pèse de tout son poids dans la relation éducative », peut-on lire dans le dossier du mois qui nous ouvre directement à la réflexion des journées nationales d'assises des 4 et 5 avril prochain à Évry. Au fil des semaines, à la relecture des engagements des communautés éducatives de décembre 2004 et des Cahiers de la réussite de décembre 2005, nous découvrons un peu plus combien l'être de l'enseignant engage sa manière à la fois d'évaluer l'élève et de concevoir la réussite.

Il ne suffit pas d'être, pourrait-on rétorquer. Certes les compétences professionnelles acquises grâce à la formation et le savoir-faire enrichi par l'expérience sont les conditions de l'exercice du métier d'enseignant. Mais le préalable n'est-il pas ce que l'on pourrait nommer l'épaisseur éducative de la personne ? Le sens du regard sur l'élève, l'a priori de confiance et la passion d'Espérance ne s'apprennent pas. Reflets de l'être, ils sont le fruit d'une attitude intérieure d'accueil et de disponibilité.

À quelques jours de ces journées d'avril qui parleront de l'être puisqu'elles relieront évaluation, réussite, caractère propre et anthropologie chrétienne, relisons ce qu'écrivait Madeleine Daniélou dans *L'Éducation selon L'Esprit*¹ : « Un éducateur véritable ne dépréciera jamais les dons naturels qu'il doit développer chez les enfants, ni la grandeur des œuvres de l'esprit, ni l'éclat et la beauté du monde, ni l'intérêt et la saveur de la vie, ni la sainteté du travail, ni l'efficacité de l'action... On ne confie pas à des pessimistes, à des cœurs secs et sans enthousiasme le développement du germe fragile et précieux d'une personnalité humaine, pas plus qu'on ne confiera à un sceptique la préparation d'une destinée éternelle. »

Le ton est donné...

1. Publié chez Plon en 1939. Le passage repris ici est cité par Marguerite Léna dans *L'Esprit de l'éducation* (éditions Parole et Silence).



© G. Brouillet-Wane

Paul Malartre
Secrétaire général
de l'enseignement catholique

« Le sens du regard
sur l'élève,
l'a priori de confiance
et la passion d'Espérance
ne s'apprennent pas. »

Publication officielle du Secrétariat général de l'enseignement catholique / AGICEC

Enseignement catholique
ACTUALITÉS

■ **Directeur de la publication** > Paul Malartre ■ **Rédacteur en chef** > Gilles du Retail ■ **Rédacteur en chef adjoint** > Sylvie Horguelin ■ **Ont participé à la rédaction de ce numéro** > Jean-Louis Berger-Bordes, Père Gilbert Caffin, Élisabeth du Closel, Véronique Glineur, Bruno Grelon, José Guillemain, Marie-Christine Jeannot, Virginie Leray, Henry Quinson, Mathilde Raive ■ **Édition** > Marie-Françoise Comte, Dominique Wasmer (rédacteurs-graphistes), René Troin (secrétaire de rédaction) ■ **Diffusion et publicité** > Dominique Wasmer, avec Géraldine Brouillet-Wane et Jean-Noël Ravolet (commandes) ■ **Rédaction, administration et abonnements** > 277 rue Saint Jacques, 75240 Paris Cedex 05. Tél. : 01 53 73 73 75. Fax. : 01 46 34 72 79 ■ **E-mail** > eca@scolanet.org ■ **Abonnement** > 45 €/an ■ **Numéro de commission paritaire** > 0707 G 79858 ■ **Imprimeur** > Vincent, 26 avenue Charles-Bedaux, BP 4229, 37042 Tours Cedex 1.

(publicité)

Les états généraux en direct sur le site du *Jour du Seigneur*

Les 4 et 5 avril 2006, Évry accueillera les états généraux de l'évaluation et de la réussite. Huit cents délégués locaux, diocésains et nationaux seront sur place. *Via* leur ordinateur, tous les membres des communautés éducatives pourront suivre ces travaux et même réagir.



Journal interactif. Feuilletez le Journal de la réussite et commentez, si vous voulez, dans la fenêtre tout exprès. Une adresse : <http://journaldelareussite.blogspot.com>

Quelques jours des États généraux de l'évaluation et de la réussite, de nombreux Cahiers de la réussite continuent à arriver sur le site des assises. Cela témoigne bien de l'élan profond des communautés éducatives pour exprimer leur volonté de rendre cohérent ce qui est dit dans les projets éducatifs et ce qui se noue réellement entre les personnes. Les Cahiers de la réussite traduisent bien la nécessité de reconnaître chaque personne comme unique, digne de confiance et source d'avenir. Chacun a le droit de trouver sa place, de développer ses originalités, d'être lui-même sans être enfermé dans une histoire antérieure.

Permettre aux jeunes de croire et d'être crus, d'espérer et d'être espérés, d'aimer et d'être aimés doit être le souci constant de tout éducateur. Si l'évaluation est cette pierre

d'achoppement sur laquelle ont rebondi tant de remarques et d'interrogations au cours de la démarche d'assises, c'est qu'elle est reconnue comme particulièrement essentielle pour aider un jeune à grandir.

Donner valeur

Grandir en lui permettant d'accepter ses manques, ses difficultés à être, ses impossibilités et ses échecs. Comme le rappelle souvent le père Jean-Marie Petitclerc¹ : « *Les actes peuvent être jugés mais non la personne.* » Plus jamais il ne doit être possible de voir écrit sur un livret scolaire cette appréciation qui avait ému tant d'éducateurs lors de la journée des communautés éducatives du 4 décembre 2005 : « *Ne pourrait même pas s'inscrire à l'ANPE.* »

Dès lors, dans toute évaluation, comment ne pas enfermer un jeune dans ses résultats ? Comment prendre en compte le doute et la solitude de celui qui apprend ? Comment donner valeur

à chaque jeune en développant sa dimension sociale et collective ? Telles sont quelques-unes des questions qui seront abordées lors des états généraux. Seuls quelque 800 délégués locaux, diocésains et nationaux pourront y participer, mais l'enseignement catholique a souhaité que chaque membre des communautés éducatives puisse assister à l'essentiel des travaux des 4 et 5 avril 2006.

Un simple clic

Pour ce faire, les états généraux qui se dérouleront dans la cathédrale d'Évry les 4 et 5 avril 2006, seront transmis en direct sur la Web-TV du *Jour du Seigneur*. À partir d'un ordinateur (cf. encadré), il sera possible par un simple clic de voir et d'entendre les sujets, les interventions, les animations et la célébration.

GILLES DU RETAIL

1. On peut lire une interview du père Jean-Marie Petitclerc en page 24 de ce numéro.



Voir, revoir, réagir

Le visionnage en direct des états généraux sur internet – le 4 avril de 14 h 30 à 18 heures et le 5 avril de 9 heures à 12 h 30 – nécessite une version récente de *Windows Media Player* et une ligne Adsl ou de type Adsl. Par ailleurs l'enregistrement du direct sera accessible dans son intégralité du jeudi 6 avril au dimanche 9 avril, toujours sur le site du *Jour du Seigneur*^{*}, mais *via* le logiciel *Real Player*. Dès le 10 avril une reprise synthétique des états généraux sera accessible sur ce site ainsi que celui des assises. Par ailleurs vos réactions seront les bienvenues sur le blog des assises^{**}.

^{*} <http://www.lejourduseigneur.com/>
^{**} <http://journaldelareussite.blogspot.com/>

Diffuser une culture de la prévention

Sensibiliser les élèves aux risques professionnels dès le lycée nécessite de former les enseignants à la prévention.

Enseigner la santé et la sécurité au travail (Es&st), c'est apprendre aux élèves des filières professionnelles à réduire leurs manutentions manuelles. Mais aussi à considérer leur casque comme un allié plutôt que comme une contrainte. Cette attention à soi fait écho à la résolution des assises invitant à « *développer la personne dans son intégralité, ou, ici, son intégrité* », a précisé André Blandin. Le secrétaire général adjoint de l'enseignement catholique s'adressait, le mardi 31 janvier 2006, à 150 acteurs de l'enseignement technique privé, réunis à Paris pour plancher sur ce thème. L'invitation avait été lancée par Formiris¹, le Centre national de formation de l'enseignement technique privé (CNFETP²) de Lille et la Caisse nationale d'assurance maladie des travailleurs salariés (CnamTS) où s'est tenu le colloque.

Appui logistique

Depuis 1993, un partenariat entre l'Éducation nationale et l'Assurance maladie encadre « *cet apprentissage de la responsabilité* » pour que « *la prévention devienne une compétence professionnelle à part entière* », a rappelé François Louis,

président du conseil national Es&st³, organe paritaire orchestrant cette collaboration. Cette structure ressource, avec l'Institut national de recherche et de sécurité (INRS⁴), a aussi « *renové 75 % des diplômes du secteur de l'industrie et du bâtiment qui incluent désormais le secourisme et la prévention des risques professionnels dans leurs critères de validation* », a détaillé Laurent Théveny de l'INRS.



Transmission. Montrer le risque, c'est prévenir l'accident.

Pour mieux répondre aux besoins pédagogiques ainsi induits, l'Union nationale de l'enseignement technique privé (UNETP⁵) et le CNFETP ont également

signé une convention avec la CnamTS qui subventionne leur action de formation. Un dispositif national qui s'ajoute à des accords régionaux préexistants, « *sans remettre en cause ces initiatives locales* », a rassuré Patrice Hauchard, nouveau président de l'UNETP. La formation des enseignants gagnera donc un appui logistique ainsi que de « *la cohérence et de l'équité* », avec des offres plus en adéquation

montré que « *les adjouvants de la direction* » – commission d'hygiène et de sécurité, comité d'entreprise... – devaient tous être sensibilisés à la sécurité. Un objectif partagé par Éric Deltour, directeur du CNFETP de Lille. Confiant,

*Après les élèves,
il restera
à mobiliser
le monde de l'entreprise.*

celui-ci mise sur « *l'effet démultiplié* » du système : « *Partis très peu nombreux, nos 24 instructeurs ont déjà formé 657 professeurs de lycée pour délivrer les diplômes « sauvetage-secourisme du travail » (SST)* ».

Après cette sensibilisation des élèves, il restera à mobiliser le monde de l'entreprise. En effet, le secteur du bâtiment, avec son comité de l'apprentissage qui introduit la prévention aux risques dans l'enseignement⁶, fait encore figure d'exception.

VIRGINIE LERAY

Accidents graves et maladies professionnelles

Après 50 ans de baisse, les sinistres professionnels stagnent depuis une décennie, avec une reprise à la hausse des accidents graves et des maladies professionnelles. Cette branche représente moins de 10 % du budget de la Sécurité sociale (10 millions d'euros) et déplore 1 500 décès par an*.

Au niveau européen, la sinistralité double chez les moins de 25 ans. En France, elle est 2,5 fois plus forte. À noter que les accidents sont très rares dans les centres de formation (1/1 700, et pour les cas graves, 1/5 800) mais décuplent à l'entrée dans la vie active (41/1 000), preuve d'un décalage préoccupant entre formation et pratique.

VL

* Cf. le site de l'Assurance maladie : www.risquesprofessionnels.ameli.fr

avec les besoins, car indépendantes des moyens financiers de chaque secteur.

C'est le réseau Formiris qui traitera les demandes de formation déposées par les établissements. Luc Venier, responsable de la mission « Enseignement technique et professionnel » à Formiris, a d'ailleurs incité les chefs d'établissement à lever les freins persistants au départ des enseignants en formation.

Car, malgré leur lourde responsabilité juridique, trop peu de chefs d'établissement ont adopté le credo de Robert Lemahieu, directeur du lycée lillois Ozanam, « *d'être facilitateur de formation, pour diffuser une culture de prévention* ». Or, avec force anecdotes, il a dé-

1. Adresse : 35 rue Vaugelas, 75739 Paris Cedex 15. Tél. : 01 53 68 60 00.

Internet : www.formiris.org

2. Adresse : Domaine des Mûriers, 178 rue Sadi-Carnot 59482 Haubourdin. Tél. : 03 20 10 31 90. Internet : www.cnfetsp-lille.com

3. Cf. le site du Conseil national pour l'enseignement de la prévention des risques professionnels (Cerp) : www.cerp.prd.fr

4. Adresse : 30 rue Olivier-Noyer, 75680 Paris cedex 14. Tél. : 01 40 44 30 00.

Internet : www.inrs.fr

5. Adresse : 11 rue Michelet, 75006 Paris. Tél. : 01 40 46 71 90. Internet : www.unetp.org

6. Comité central de coordination de l'apprentissage du bâtiment et des travaux publics (CCCA-BTP), 19 rue du Père-Corentin, 75680 Paris Cedex 14. Tél. : 01 40 64 26 00. Internet : www.ccca-btp.fr



Sur l'exposition des jeunes salariés aux accidents professionnels, lire aussi

ECA+ (www.scolanet.org)

Engagés à fond avec le Snceel

Ils étaient mille chefs d'établissement et leurs adjoints, les 26 et 27 janvier dernier, à Issy-les-Moulineaux, pour le congrès du Snceel. Au menu : des questions d'actualité et une réflexion sur le thème de l'engagement.

Inquiets, les chefs d'établissement, sur l'application de la loi Censi ? Désireux plutôt de voir préciser des points auxquels la loi du 5 janvier 2005, qui confère aux maîtres du privé un statut de contractuel de droit public, n'a peut-être pas pensé... Pour répondre à leurs questions, le Snceel¹ avait invité, le 26 janvier dernier, Patrick Allal, sous-directeur de l'enseignement privé à la Direction des affaires financières du ministère de l'Éducation nationale. Parmi les sujets abordés, l'exercice des droits syndicaux. Avec une précision de taille : les enseignants ne peuvent plus être délégués syndicaux de l'établissement puisque celui-ci n'est plus leur employeur légal.

« La jeunesse rêve de s'engager, mais l'offre n'est pas présente. »

À un responsable qui veut savoir si les fonctionnaires qu'il emploie sont concernés par la nouvelle loi, Patrick Allal répond que « leur situation demeure inchangée », en invoquant cependant le « silence de la loi » sur ce point.

Le Snceel a aussi interpellé le représentant du ministère de l'Éducation nationale sur les suppléances de courte durée. « Les remplacements de courte durée s'appliquent à vos établissements », a assuré Patrick Allal. Une enveloppe spécifique a été dégagée pour les prendre en charge. » Reste à convaincre certains rectorats qui ont annoncé ne pas avoir de crédits pour les financer...

Autre invité à l'honneur de cette première journée : M^{gr} Éric

Aumonier, évêque de Versailles. Nommé par le conseil permanent de l'épiscopat pour accompagner l'enseignement catholique, avec M^{gr} Armand Maillard, évêque de Laval, celui-ci s'est déclaré « heureux qu'une de ses premières rencontres soit avec des chefs d'établissement ». « La mission de l'enseignement catholique dans l'Église et la société » est un des trois sujets retenus comme prioritaires par les évêques de France. Pour deux raisons, a expliqué Éric Aumonier : « Il s'agit de rester vigilant pour maintenir notre originalité » et il faut « tenir ensemble l'accueil de jeunes d'horizons très différents, inégalement doués scolairement, l'annonce du fait religieux, l'annonce de la foi, le catéchisme, le souci de la vie sacramentelle... ». Autre raison de l'intérêt des évêques pour l'enseignement catholique : l'école est un lieu de mixité sociale où des jeunes de cultures différentes échangent avec des adultes. Ils ne doivent pas être éduqués dans un « vase clos », a souligné M^{gr} Aumonier, mais « dans une vraie communauté éducative où l'Évangile est vécu ». Des propos salués par Paul Malartre pour lequel « cette attention des évêques de France confirme que l'enseignement catholique est de plus en plus important pour la société et pour l'Église ».

Un seul thème, en revanche, pour la journée du 27 janvier : l'engagement. La lecture de l'histoire, a expliqué l'historien Olivier Wieviorka, montre que l'homme est prêt à se mobiliser pour des causes qui rejoignent ses préoccupations de vérité, de justice et de compassion. Aujourd'hui, a-t-il poursuivi, il semble que l'engagement connaît une crise, principalement due à l'effondrement des grands systèmes

et donc des grandes causes qu'ils engendraient, à la montée de l'individualisme, au refus du risque qui accompagne fatalement l'engagement, et au dénigrement d'un engagement jugé impur. « Cependant la jeunesse rêve de s'engager, mais l'offre n'est pas présente », a-t-il conclu. Sœur Irène Devos a montré, pour sa part, que l'engagement était souvent dû à des événements majeurs de la vie. Marquée à six ans par l'explosion d'une grenade qui a laissé un enfant déchi-queté à ses pieds, et l'a rendue invalide jusqu'à l'âge de dix-sept ans, elle a décidé de « de risquer de vivre ». « Une vie religieuse pour le grand large ». Après avoir adhéré à ATD Quart-Monde, elle est devenue visiteuse de prison puis première femme aumônier de prison.

Un appel

Deuxième intervention, celle de Vincent Rodier, chef d'entreprise et diacre, pour lequel « s'engager, c'est accepter de donner plus que ce que l'on imagine ». « L'engagement transforme celui qui le prend [...] et fait vivre chaque jour comme si c'était le dernier », a-t-il déclaré avant de préciser que pour lui, « c'était s'abandonner dans la main de Dieu ». D'émouvants témoignages d'élèves ont conclu ces deux journées : « Faites-nous confiance ! », « Aidez les élèves qui veulent monter



© Snceel

Louis Lacombe

Président du Snceel

des projets ! », « Faites-nous des propositions ! ». Un appel relayé par le président du Snceel, Louis Lacombe : « Nous, chefs d'établissement, nous avons le devoir de les aider à prendre des risques car ils n'ont pas peur ! » a-t-il lancé à ses adhérents, en les incitant par ailleurs... à renouveler leur engagement syndical.

**SYLVIE HORGUELIN,
GILLES DU RETAIL**

1. Le Syndicat national des chefs d'établissement d'enseignement libre regroupe 1 640 chefs d'établissement dirigeant 2 121 unités pédagogiques (écoles, collèges, lycées). Adresse : Snceel, 15 rue du Val-de-Grâce, 75005 Paris. Tél. : 01 44 32 09 70. Site : www.snceel.org

Un statut pour le chef d'établissement du premier degré



© G. Brouillet/Wane

Yann Diraison

Président du Synadec

Pour le Synadec¹, les transformations de la société et des missions de l'école exigent de repérer plus clairement ce que l'enseignement catholique attend de ses chefs d'établissement du premier degré qui reçoivent une mission d'Église et exercent, au nom de cette mission reçue, un ensemble de responsabilités spécifiques et intransférables : responsabilité pastorale, responsabilité de cosignataire des contrats avec l'État, animation et coordination de la communauté éducative, animation et responsabilité pédagogique, responsabilité financière et sociale en lien, avec l'Ogect².

Aussi, à l'occasion de son assemblée générale des 27 et 28 janvier 2006 à Arras, le Synadec a demandé à l'enseignement catholique de promulguer, cette année, un statut complet du chef d'établissement du premier degré et une vraie revalorisation de la rémunération des chefs d'établissement. Lors de son intervention, le président du Synadec, Yann Diraison a insisté sur la nécessité de mettre un terme à la période transitoire dans laquelle l'enseignement catholique était entré depuis 2001, et caractérisée par la coexistence d'une convention collective et d'un statut excluant les parties sociales. « Ces quatre ans, a-t-il précisé, ont permis que s'ancre avec tranquillité un changement de culture. À présent, les responsables de l'enseignement catholique et la quasi-totalité des chefs d'établissement du premier degré sont d'accord pour dire qu'il n'y a plus dans les écoles un enseignant chargé de direction, mais un chef d'établissement à part entière. » Et d'ajouter que, « depuis six ans, sous l'impulsion de Paul Malartre, la place et le rôle des chefs d'établissement des premier et second degrés se rapprochent ». Convaincu de l'importance de cette demande de reconnaissance que lui-même a maintes fois évoquée, Paul Malartre a confirmé, à cette occasion, « son intention de traiter cette question par un vote lors de l'une des prochaines réunions du Comité national de l'enseignement catholique ». Un texte statutaire est donc à présent en cours d'élaboration.

En outre, cette assemblée générale, temps de rencontre et de partage de sympathies, a permis aussi de remercier chaleureusement, au nom des quatre syndicats de chefs d'établissement, M^{sr} Jean-Paul Jaeger, évêque d'Arras, pour son accompagnement durant ces dernières années et son regard attentif aux questions de l'école et des jeunes, et de renouveler le mandat de président de Yann Diraison. **GDR**

1. Syndicat national des directeurs et directrices d'écoles catholiques - Chefs d'établissement du 1^{er} degré. Sur internet : www.synadec.org

2. Organisme de gestion de l'enseignement catholique.

Rectificatif

Si Mme Jeanne Valère, citée dans notre numéro 300 (p. 35) est bien directrice du collège-lycée Saint-Joseph-de-Cluny, à Fort-de-France, c'est M. Émile Édouard qui est directeur diocésain de la Martinique.

Plus d'enseignants étrangers

De plus en plus d'étrangers enseignent dans l'enseignement catholique sous contrat. La tendance à l'ouverture se confirme, même si elle est encore marginale. Selon l'observatoire Solfege, à la rentrée 2005, ils étaient 773 dans le 2^d degré, contractuels ou suppléants (hors Dom-Tom et enseignement agricole), et 56 dans le 1^{er} degré ; contre respectivement, 678 et 45 en 2004¹. À noter : la majorité des enseignants étrangers du 2^d degré vient de pays hors Union européenne. Cela dit, la barre atteint globalement, 1^{er} et 2^d degrés confondus, à peine 0,6 % du total des enseignants ; alors même que la réglementation est plus ouverte dans le privé que dans le public pour l'accueil d'étrangers hors UE². **JLBB**

1. La nationalité, française ou étrangère, de 253 enseignants dans le 2^d degré et de 182 dans le 1^{er} degré n'a, par ailleurs, pas été précisée par les chefs d'établissement lors de l'enquête. Une « tradition » de refus ou d'oubli de renseignement statistique, qui concernait, en 2004, 282 enseignants du 2^d degré et 177 du 1^{er} degré.

2. Cf. ECA 300, pp. 40-41 : « L'enseignement catholique ouvert aux enseignants étrangers ».

Vive les langues !



Le 19 mai 2005, 270 congressistes se sont retrouvés à Fort-de-France le temps d'un colloque intitulé « Cap sur les langues ». L'invitation émanant de l'Urapel¹ de la Martinique, les parents étaient majoritaires, mais on comptait aussi, comme l'a souligné avec plaisir Joëlle Taïlamé², « des enseignants et des chefs d'établissement de l'enseignement catholique et de l'enseignement public ». Son discours d'accueil a ouvert une journée très riche et certainement très dense à en lire les actes qui viennent de paraître. Le problème franco-français, rap-

appelé par Véronique Gass³ – « Chers amis, parler une ou plusieurs langues étrangères, c'est lire, écouter ou réciter Shakespeare ou [...] Goethe [...], Cervantes ou [...] Pouchkine, [...] mais c'est aussi pouvoir acheter son pain, savoir demander son chemin et appréhender le monde de demain » –, restait à envisager les solutions. Du drama (que les comédiens utilisent pour préparer leur rôle), présenté par Joëlle Aden⁴, aux sections européennes du collège épiscopal Saint-Étienne de Strasbourg, en passant par les avantages de l'utilisation de la langue maternelle (parfois étrangère pour l'école !) exposés par Fulgence Koné⁵ à travers « le récit d'une action innovante qui a été conçue au Canada, réalisée en Belgique et expérimentée au Mali ». L'anglais est bien sûr souvent cité dans ces pages, mais les autres langues ne sont pas oubliées. Dont le créole. Compris par 95 % des Martiniquais, pourquoi a-t-il tant de mal à trouver à l'école la place qu'il mérite ? a demandé en substance Daniel Barreteau⁶. La question ne saurait rester sans réponse. Car, Éric Raffin⁷ l'a souligné : « Parler des langues vivantes, c'est aussi s'interroger sur son identité. » **RT**

Collectif, Cap sur les langues, Unapel, coll. « Lieux de débat », 2005, 114 p., 10 €.

1. Union régionale des associations de parents d'élèves de l'enseignement libre.
2. Présidente de l'Urapel de la Martinique.
3. Vice-présidente de l'Unapel.
4. Enseignant-chercheur et formatrice en didactique des langues.
5. Délégué aux relations extérieures du secrétariat général de l'enseignement catholique.
6. Directeur de l'Institut de recherche pour le développement (IRD) Martinique-Caraïbe.
7. Président de l'Unapel.

Construire la mixité sociale

À l'heure où le gouvernement révisé la carte des zones d'éducation prioritaire (Zep), l'Institut de formation Saint-Cassien¹, à Marseille, a organisé une réunion de travail pour confronter expériences et réflexions sur l'éducation dans un contexte de mixité et de précarité.

A Marseille, six écoles et trois collèges de l'enseignement catholique sont classés en zone d'éducation prioritaire². Des représentants de leurs équipes pédagogiques étaient réunis les 27 et 28 janvier dernier, au pied de Notre-Dame-de-la-Garde. Deux jours pour écouter des spécialistes³, raconter leurs aventures pédagogiques, confronter leurs expériences et leurs questions. On pouvait rencontrer des enseignants et des chefs d'établissement marseillais, et d'autres venus d'ailleurs. Concernés, eux aussi, par le « multiculturalisme », ils ont présenté, dans les ateliers, la structure guyanaise destinée aux primo-arrivants non francophones, l'école primaire Oscar-Romero de Garges-lès-Gonesses, le lycée technologique et professionnel Louis-Querbes de Rodez, ou encore l'externat Saint-Charles-Saint-Serin de Lyon...

Pour comprendre les enfants d'immigrés, il ne faut jamais oublier de relier émigration et immigration !

« La mixité sociale est de plus en plus mal acceptée par nos concitoyens. On est bien entre soi ! » a constaté d'entrée de jeu Bernard Toulemonde, qui fut le collaborateur d'Alain Savary, ministre de l'Éducation nationale de 1981 à 1984 et « père » des Zep. Et d'ajouter : « Si l'on compare le nombre d'enfants inscrits dans les collèges publics dits "favorisés" et "défavorisés", on trouve, dans les premiers, quatre fois moins d'enfants d'ou-



Choristes solidaires. 80 collégiens de Saint-Joseph-Viala et de Saint-Charles ont chanté pour le Téléthon 2005, au théâtre Gyptis, à Marseille, sous la direction de Sandra Spagnoli.

vriers et d'inactifs et six fois moins d'enfants de nationalité étrangère, mais sept fois plus d'enfants de cadres. C'est grave pédagogiquement ! » Pourtant, les circulaires de 1981 et 1982, « toujours d'actualité », n'affirmaient-elles pas que « la politique éducative doit contribuer à lutter contre les inégalités sociales » ? Le principe fondateur des Zep – donner plus à ceux qui ont moins – reste donc d'une actualité brûlante. Même, et surtout, si les résultats restent faibles, malgré un gros investissement pédagogique des équipes⁴.

Pour comprendre ces enfants d'immigrés « qui ne cessent de poser des problèmes à la société française », a souligné le sociologue Smaïn Laacher, il ne faut jamais oublier de relier émigration et immigration ! Impossible de comprendre les conditions d'un enracinement familial si on ignore tout du déracinement : « Comment construire des scolarités aussi

longues que possible sans héritage scolaire ? Car la scolarité est affaire collective », insiste le sociologue. Vouloir ensemble « construire un avenir commun » et se le dire, faciliterait grandement les choses. D'autant plus, a précisé le psychopédagogue Yvon Dubois, que « l'identité ne peut être que collective et singulière : il s'agit de pouvoir dire qui l'on est mais aussi à qui l'on ressemble. »

« On ne peut pas, a rappelé Smaïn Laacher, mobiliser son énergie intellectuelle pour prendre des notes quand on passe son temps à évaluer sa différence ». Attitude qui « implique alors la mise au point d'une conduite subie – de repli et de silence ».

Se déployer

Évidence parfois méconnue, mais sur laquelle ont déjà mis le doigt nombre des équipes présentes au colloque pour construire des repères culturels communs : qu'il s'agisse de permettre à des en-

fants de religions différentes de participer à une même célébration (écoles Saint-Mauront et Saint-Joseph-Viala en collaboration avec l'Institut catholique de la Méditerranée), ou de partir d'un arbre généalogique scolaire pour aider les enfants à trouver leur voie (collège Saint-Joseph-Viala), histoire de se connaître avant de se déployer.

« Construire de nouvelles relations entre les familles et l'école est un enjeu de fond », a souligné André Blandin, secrétaire général adjoint de l'enseignement catholique, chargé de clore le colloque. « Il faut que les parents voient leur valise de désespérance pour que l'espérance de l'enfant puisse prendre racine. Il est insensé que l'on continue à confiner les pauvres entre eux au nom d'un système de sectorisation. La solution ne viendra pas de décrets mais du courage qu'auront les responsables de l'école publique et catholique pour réfléchir ensemble, autour d'une table, à la manière de prendre en charge une population scolaire. »

MARIE-CHRISTINE JEANNIOT

1. Sur internet : www.icfpcefor.net

2. Situés dans les quartiers Nord et à la Belle-de-Mai : collèges Saint-Mauront, Saint-Joseph-Viala, Notre-Dame-de-la-Major ; écoles Saint-Joseph-l'Estaque, Saint-Mauront, Saint-Joseph-Viala, Notre-Dame-de-la-Major, Sainte-Trinité-Perrin, Notre-Dame-Saint-Théodore.

Sur internet : www.ecole-catholique13.com

3. Bernard Toulemonde, inspecteur honoraire de l'Éducation nationale ; Smaïn Laacher, sociologue, auteur de *L'institution scolaire et ses miracles* (La dispute, 2005), et Yvon Dubois, pédopsychiatre.

4. En fait, on ne donne pas plus à ceux qui ont moins, a noté Bernard Toulemonde, car les jeunes enseignants affectés en Zep sont moins bien payés que les professeurs confirmés nommés en centre-ville. Donc, malgré les 10 % de moyens supplémentaires officiellement affectés aux Zep, on ne dépense pas plus pour elles.

Livres jeunesse : un site de choix

Age	Couverture	Titre	Auteur	Genre	Thème
Des 6 ans		Enquête au château	Jean Berneche	ALBUM PREMIERE LECTU	Moyen-Age Suspense
Des 6 à 7 ans		La chambre vide	Gilles Tibo	ROMAN À THÈME	Mort Pardon

Plus de 6 000 titres chaque année : la production de livres jeunesse est foisonnante ! Mais encore trop rares sont les rubriques spécialisées dans la presse (il y en a une dans *Enseignement catholique actualités*...) et les libraires capable de donner, en la matière, un conseil fondé. C'est pourquoi une bibliothécaire du primaire, Claire Gros, avec une responsable de CDI, toutes deux dans l'enseignement catholique, ont eu la bonne idée de créer un site internet destiné aux parents, mais aussi à tous ceux qui sont susceptibles de rechercher un titre pour une tranche d'âge précise

ou traitant d'une thématique donnée : « Dans les fêtes d'école, nous vendions des livres jeunesse aux parents qui nous remerciaient de les avoir conseillés. Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose pour les aider dans leur sélection ! » raconte la fondatrice de Choisir un livre¹.

Composez l'adresse du site internet de l'association². Cliquez, pour commencer sur la rubrique « Nouveautés ». Vous saurez tout sur les livres et albums destinés aux 3-14 ans, publiés au cours des trois derniers mois. Aux renseignements habituels (titre, auteur, thème, éditeur...) s'ajoutent un résumé et surtout un commentaire qui fait la vraie différence et la vraie force du site. Les rédacteurs ne craignent pas plus l'enthousiasme (« *L'histoire est si bien menée que le jeune lecteur se trouve pris lui aussi dans la magie de Noël et la réalisation de rêves fous.* ») que les réserves (« *De nombreuses*

phrases équivoques peuvent mettre mal à l'aise ») et n'hésitent jamais à inciter au dialogue (« *Cette lecture peut être l'occasion d'une discussion sur ce thème avec un adulte* »).

La rubrique « Recherche » propose plusieurs critères (auteur, éditeur, genre, âge...). En cas de pléthore de titres (pour les thèmes « Amitié », « Vacances » ou « Fantastique », par exemple), la cotation maison aide le choix : les meilleurs livres récoltent un « ***+ » et les franchement mauvais un « 0 » (mais ils sont rares).

Le site propose aussi une rubrique « Magazines » : présentation et prix sont là encore assortis d'un commentaire et d'une cotation.

Un regret, lié à la qualité du travail (qui, par essence, vise à décrire l'actualité de la production) : l'exhaustivité des recensions qui noie le regard, même si un menu « Sélections » permet d'accéder aux meilleures nouveautés. Pourquoi ne pas sélectionner périodiquement un ou deux titres (par tranche d'âge), suivis, ensuite, de toute la production, évaluée comme elle l'est

déjà ? Après tout, les coups de cœur ne sont pas si fréquents et ils « tiennent la route », par-delà l'écume de l'actualité.

MARIE-CHRISTINE JEANNIOT

1. À la base de cette association (à laquelle tout le monde peut adhérer) : une trentaine de personnes (parents, bibliothécaires, enseignants), réparties en sept comités de lecture, dont cinq en province, rendent compte de tous les livres envoyés par les éditeurs. Adresse : Association Choisir un livre, 5 allée Marc-Chagall, 75013 Paris. Tél. : 01 44 24 06 01. E-mail : contact@choisirunlivre.com
2. www.choisirunlivre.com

Savoir +

Le Centre international d'études en littérature de jeunesse de Charleville-Mézières (Ardennes) est aussi sur internet avec un site trilingue (français, espagnol, anglais) à l'adresse : www.ricochet-jeunes.org
L'Association des librairies spécialisées jeunesse édite la revue *Citrouille*. Destinée aux parents, aux enseignants et aux bibliothécaires. Sur internet : <http://lsj.hautetfort.com>
À lire : Isabelle Nières-Chevrel (dir.), *Littérature de jeunesse, incertaines frontières*, actes du colloque de Cerisy-La Salle (4-11 juin 2004), Gallimard Jeunesse, 2005, 336 p., 18,50 €.

11, 12, 13 mai 2006
Angers

2^{es} rencontres Échanges TIC dans l'enseignement catholique

Les pratiques des TIC dans les établissements à l'heure du B2i, du C2i et des ENT

Les techniques d'information et de communication sont de plus en plus présentes dans le contexte éducatif. Comment sont-elles utilisées par les élèves, par les enseignants, par les établissements ?
Quels sont les freins rencontrés ?
Quelles sont les attentes ?
Telles sont les questions qui seront abordées durant ces trois journées.

AU PROGRAMME :

- conférences sur le B2i, le C2i, les environnements numériques de travail (ENT)... ;
- temps d'échanges ;
- débats ;
- présentation de pratiques par les participants ;
- rencontres avec des fournisseurs informatiques.

Organisation : Cepec Lyon, DDEC Angers, Institut Notre-Dame Angers.
Session gratuite. Déplacements, hébergement et repas à la charge des stagiaires.
Lieu : Direction diocésaine de l'enseignement catholique, 5 rue du Haut-Pressoir, 49000 Angers.

Renseignements et inscriptions : Bruno Devauchelle - b.devauchelle@cepec.org



Un partenariat avec l'enseignement catholique du Rwanda

Février 2006. Une mission composée de plusieurs structures de l'enseignement catholique français s'est rendue au « pays des mille collines » – ainsi appelle-t-on le Rwanda –, pour conforter un partenariat avec l'enseignement catholique de ce petit pays pas plus grand que la Bretagne. Un pays qui a beaucoup souffert. En 1994, entre avril et juillet, le génocide des Tutsis a fait près d'un million de morts. Dans cette région des Grands Lacs, colonisée en 1895 par les Allemands puis par les Belges de 1916 à 1962, date de l'indépendance, 50 % de la population est catholique. Et l'enseignement ca-

tholique, largement majoritaire, est considéré comme le meilleur, un enseignement d'excellence. Mais au Rwanda, rien n'est simple. Les polémiques n'en finissent pas autour de la tragédie de 1994. Tout le monde est mis en cause : le président Paul Kagamé, la France, l'Église elle-même. Il y a un malaise de toutes parts. D'où l'importance de ce partenariat qui ne date d'ailleurs pas d'aujourd'hui, ébauche d'un réchauffement dans les relations franco-rwandaïses. Partenariat engagé sur plusieurs années, soutenu et encouragé par l'ambassade de France qui a investi 80 000 euros pour 2006, pour la création notam-

ment d'un centre de formation à Kigali. « C'est le début d'une série d'actions qui vont marquer un cheminement ensemble », a lancé Mgr Philippe Rukomba, l'évêque référent de l'enseignement catholique. Et Mgr Alphonse Rutaganda, secrétaire national, d'ajouter : « Nous pensons à des actions bilatérales. Une main qui se tend appelle l'autre. »

Nous reviendrons longuement sur cette mission dans le contexte rwandais dans le numéro d'avril.

EDC

1. Cette mission comptait une formation cadres « Isapac », une formation « Oasis » aux relations humaines, une « immersion » d'enseignants français, une formation « Aplon » informatique.



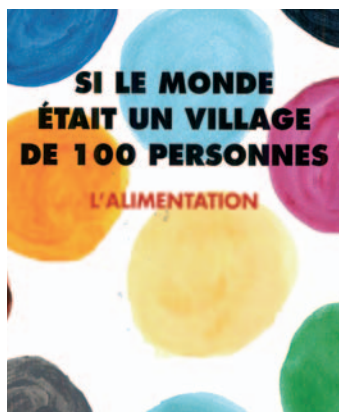
© E. du Closeil

Mgr Alphonse Rutaganda

Secrétaire national de l'enseignement catholique du Rwanda

Ce que mangent les gens du village

Avec des si... on comprend mieux la vie. Après un premier volume sur le monde ramené aux proportions d'un village de 100 personnes¹, Ikeda Kayoko se penche sur l'alimentation de ses habitants². Et le lecteur qui la suit apprend au fil des pages que « dans le village, 75 personnes consomment 20 kilos de viande par an, 25 personnes en consomment 80 kilos », que « 74 ont l'électricité, 33 possèdent un réfrigérateur » ou qu'« un usage trop intensif d'engrais et de pesticides a fait baisser de 65 % le taux de fertilité des terres cultivées dans le village ». On le voit, les chiffres parlent. On pourrait même dire qu'ils crient. Mais l'auteur refuse d'en rester à des statistiques désespérantes. La deuxième partie de ce petit livre est consacrée à Kurugaun. Ce village très pauvre du district de Makwanpur, à quelquel 70 kilomètres au sud-



ouest de Katmandou bénéficie du programme alimentaire scolaire³ (PAM). Les plus jeunes découvriront le quotidien de ce « village de 100 personnes » au Népal à travers « l'histoire de Ramaya », une adolescente de 14 ans qui va à l'école parce qu'elle a « insisté auprès de [sa] mère ». Les plus grands liront aussi les « notes de terrain » d'Ikeda Kayoko et découvriront « les 5 conditions pour que les gens pauvres soient heureux ».

RT

1. *Si le monde était un village de 100 personnes*, Picquier Jeunesse, 2002, 76 p., 8,50 €. Où l'on apprend notamment que « 33 [de ces habitants] seraient chrétiens, 19 musulmans, 13 hindouistes, 6 bouddhistes, 5 animistes, 24 adeptes d'autres religions ou athées ».

2. Ikeda Kayoko (dir.), *Si le monde était un village de 100 personnes* (t. 2) – l'alimentation, Picquier Jeunesse, 2006, 102 p., 10,50 €.

3. Programme alimentaire mondial. Cette agence des Nations unies, fondée en 1963, a pour mission d'éradiquer la faim dans le monde.

Yad Layeled : dialogue pour demain

Yad Layeled, en Galilée, est un lieu de mémoire et de transmission de la Shoah, accessible aux enfants dès l'âge de 9 ans. Il y a trois ans, la branche française de l'association lançait une mallette pédagogique pour les jeunes à partir du CM2, avec livres, cassettes vidéo et audio, documents, textes, mais aussi romans dans lesquels « les enfants racontent aux enfants ». Aujourd'hui, c'est un documentaire réalisé par Emmanuel Finkiel qui sort en DVD, *Dialogue pour demain*¹. Où l'on nous rappelle l'origine du kibboutz de Beit Lohamei Haghetat, fondé en 1949 par les rescapés du ghetto de Varsovie qui ne l'envisageaient pas sans la création d'un musée ; où l'on voit comment se sont greffés divers centres qui font son originalité, en particulier un autre musée

conçu pour les enfants, et le centre Humanisme et Démocratie. « Que fait-on de la mémoire de la Shoah, si celle-ci ne nous aide pas à préparer l'avenir ? » interroge le réalisateur. À quoi sert cet héritage s'il ne nous ouvre pas aux autres ? » Et c'est une des actions fondamentales de ce lieu, que les séminaires organisés chaque été où des jeunes se retrouvent pour dialoguer librement, quelles que soient leur origine et leur confession. « Ce lieu nous dit : voilà ce qui s'est passé, et maintenant, demain ? »

EDC

1. Durée : 57'. Prix : 10 €. Disponible chez Yad Layeled France.

Savoir +

Yad Layeled France, 7 rue Victor-Hugo, 92310 Sèvres. Tél./fax : 01 45 07 17 47. Internet : www.yadlayeled.org

46%

des jeunes seront recrutés « avec un niveau de formation supérieur au baccalauréat » en 2015, selon la Direction de l'évaluation et de la prospective (DEP) du ministère de l'Éducation nationale. En 2003, cette proportion s'élevait à 42 %.

Priorité à la sécurité routière

La sécurité routière passe par un apprentissage de la citoyenneté et une attitude responsable sur la voie publique. Les épreuves, pour obtenir l'attestation scolaire de sécurité routière, s'effectueront désormais sur ordinateur. Plus attractif pour les élèves !

En faisant de la lutte contre l'insécurité routière une priorité nationale, le président de la République a sollicité tous les services de l'État. Aussi, le ministère de l'Éducation nationale a-t-il renforcé les mesures relatives à la mise en œuvre de l'éducation à la sécurité

travail des enseignants en mettant à leur disposition des outils pédagogiques intégrant les nouvelles technologies.

À l'école, une attestation de première éducation à la route (Aper) est délivrée en fin de cycle 3. Elle comporte une évaluation des savoirs et des comportements des élèves en tant que piétons, passagers et rouleurs. Des acquis pris en compte au collège où l'éducation à la sécurité routière est ponctuée par deux attestations scolaires de sécurité routière (ASSR), organisées avant 14 ans pour le premier niveau (ASSR1) et avant 16 ans pour le second (ASSR2). Il convient de noter que pour tous les jeunes nés à compter du 1^{er} janvier 1988, ces attestations sont requises pour

composer individuellement sous un casque et devant un écran informatique. Il faut composer environ 45 minutes par candidat. En effet, il convient de permettre à chacun de s'approprier le logiciel, de se familiariser avec ce style de passage d'épreuve, de lire les questions illustrées de façon fort judicieuses et d'y répondre. En cas d'échec, il pourra se représenter au cours de la même session afin d'obtenir la moyenne de 10 sur 20.

Sont concernés les collèges, les lycées professionnels ayant des classes de troisième, les établissements spécialisés, les CFA et les Greta¹ qui, depuis janvier 2004, offrent la possibilité à tout jeune de passer cette épreuve en dehors du cadre éducatif national.

Les chefs d'établissement chargés de la mise en place de cette épreuve dresseront une liste des élèves concernés, communiqueront les résultats par courrier électronique au ministère de l'Éducation nationale et délivreront, à partir des imprimantes de l'établissement, une attestation à chaque élève ayant obtenu la moyenne. Il ne sera pas possible au chef d'établissement de rééditer une nouvelle attestation en cas de perte de la première.

démie : l'organisation du temps scolaire pour passer cette épreuve et le parc informatique. Si la première question relève d'un dispositif relativement compliqué, il est vrai, à mettre en place entre le 9 mai et le 30 juin 2006, la seconde exige d'avoir dans l'établissement un nombre d'ordinateurs suffisant. À cette fin, nous signa-

Les élèves composent devant un écran informatique.

lons qu'il est possible pour les établissements de faire appel aux CRDP² ou de s'équiper. La société Dell lance une solution « spéciale brevet de conduite³ ». Par ailleurs, des associations comme le centre d'aide par le travail Ecod'air⁴ ou Actif-DPS⁵, une entreprise d'insertion, proposent des ordinateurs reconditionnés à petit prix.

GILLES DU RETAIL

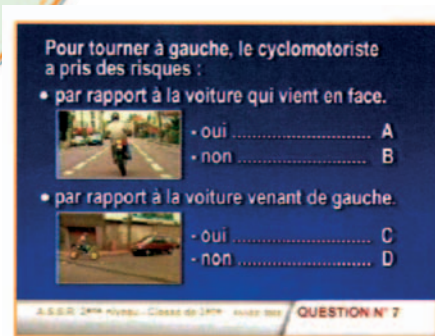
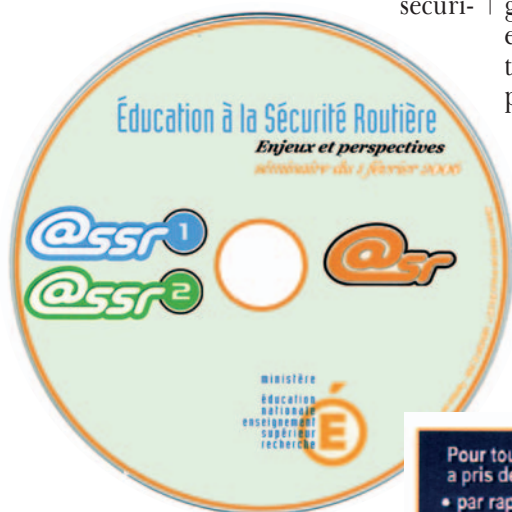
1. Respectivement : centre de formation d'apprentis, groupement d'établissements pour la formation continue.

2. Centres régionaux de documentation pédagogique.

3. Avec l'ordinateur Optiplex 170L. Pour bénéficier de cette offre qui inclut une garantie de 5 ans sur site, il faut commander en ligne sur le site de Dell dédié à l'éducation : www.dell.fr/education - Renseignements complémentaires par téléphone au 0825 826 369.

4. www.ecodair.org

5. www.actif-france.asso.fr



té routière en milieu scolaire. Constatant que les jeunes payent un lourd tribut (les 15-24 ans représentent 13 % de la population mais 27 % des tués sur la route), Rémy Heitz, délégué interministériel à la sécurité routière, déclarait le 1^{er} février 2006 « qu'il est vraiment indispensable d'installer une culture de la sécurité routière ». Le ministère a notamment rappelé, à l'occasion du séminaire national « Éducation à la sécurité routière » de février dernier, qu'il avait inscrit une acquisition de savoirs et de comportements réfléchis face aux dangers de la route, de l'école maternelle au collège. Il entend aussi poursuivre son accompagnement du

conduire un cyclomoteur et préparer le permis de conduire.

Nouveauté : à compter du 9 mai 2006, lors du passage de l'ASSR, cassettes vidéo et documents imprimés seront remplacés par un outil multimédia : « TEST@ssr ». L'épreuve se présente sous forme d'un QCM composé de 20 questions tirées de façon aléatoire pour chaque candidat à partir d'une banque de 200 questions pour l'ASSR1 et de 200 questions pour l'ASSR2. Les élèves

Dispositif

Les chefs d'établissement recevront 4 CD, dont un logiciel destiné aux malvoyants. Pour passer les épreuves, il convient d'avoir des ordinateurs pourvus d'environnements informatiques Windows 98 et Quicktime. Parmi les problèmes cités le 1^{er} février 2006 par les délégués des comités de pilotage installés dans chaque aca-

Savoir +

On trouvera plusieurs articles sur le thème abordé dans cette page à l'adresse suivante : <http://eduscol.education.fr/D0001/resultats.htm> (sélectionner « sécurité routière » dans le menu déroulant).

Alcool : connaître le piège



Dans 85 % des cas d'accidents mortels liés à l'alcool, les responsables étaient des buveurs occasionnels.

70 % des jeunes de 10 à 17 ans déclarent boire de la bière et 49 % des alcopops (sortes de limonades sucrées alcoolisées). 70 % pensent que le premier verre n'est pas dangereux, et 60 % sont persuadés qu'il est possible d'arrêter de boire à tout moment!

Voilà quelques chiffres, en vrac, à méditer et qui ne laissent pas indifférents les responsables d'Alcool Assistance (cf. « Savoir+ »). Cette association, fondée en 1894 par des religieux en Suisse, est aujourd'hui apolitique et non confessionnelle. Elle agit et fait de la prévention dans les secteurs professionnel et scolaire. Elle vient d'ailleurs

d'être agréée par le ministère français de l'Éducation nationale. Et elle est d'autant plus crédible qu'une partie de ses membres et intervenants connaissent la problématique pour être tombés dans le piège et avoir pu en sortir grâce à... Alcool Assistance.

« La dépendance aux drogues ou à l'alcool est une rencontre entre une personne, un produit et un contexte, il y a interaction entre les trois pôles », répète Michel Viry, secrétaire national et responsable pour le département de l'Orne, aux élèves qu'il rencontre. « Il s'agit de prévention, de prise de conscience, de discussion libre. En aucun cas de culpabilisation, d'interdits ou de leçon de morale. Nous intervenons de préférence à deux personnes, un homme et une femme, qui ont rencontré la dépendance. Nous projetons des petits films et avons fait notre propre montage informatique.

Nous sommes tous passés par une formation à l'Areat : l'association de recherche et d'enseignement en alcoologie et toxicomanie. C'est de l'alcoologie de terrain, du concret, pas de grandes théories. »

Des professionnels donc, qui interviennent dans 77 départements, Dom-Tom compris, et travaillent déjà avec les établissements agricoles catholiques. **EDC**

1. Enquête du Centre de recherche et d'information des organisations de consommation (Crioc) réalisée en 2005 auprès de 2 196 Belges de 10 à 17 ans.

Savoir +

Alcool Assistance compte 10 000 bénévoles, 45 000 adhérents, 100 salariés. Adresse : 10 rue des Messageries, 75010 Paris.

Tél. : 01 47 70 34 18.

Internet : www.alcoolassistance.net

Alphabétisation des femmes : un défi durable

Au Mali, 81 % de la population ne sait ni lire ni écrire, dont 56 % de femmes. Les femmes sont pourtant le principal moteur de la société. Elles effectuent 80 % des travaux de production et 100 % des travaux domestiques ! » a expliqué Sidi Guindo, le responsable d'Intervida pour le Mali. À ses côtés, le 24 février dernier à l'Unesco, d'autres responsables de cette ONG¹ dont l'objectif est d'améliorer les conditions de vie des enfants et de leurs familles dans les zones les plus défavorisées de la planète. Avec un mode de financement privilégié : 400 000 familles européennes parrainent un enfant *via* Intervida pour soutenir 4 millions de personnes dans ces pays.

Parmi les priorités de l'association donc : « L'alphabétisation des femmes pour un développement durable », thème de la conférence du jour. Et un chiffre rappelé par l'Unesco : 771 millions d'adultes sont analphabètes dans le monde (soit une personne sur cinq), par-



mi lesquels les deux tiers sont des femmes. Des acteurs de terrain de tous les continents étaient venus présenter les actions menées dans leur pays et parler des obstacles rencontrés. « Au Mali, les femmes sont occupées de 5 heures du matin à 22 heures, a poursuivi Sidi Guindo, et si un repas n'est pas prêt, le mari n'est pas content... » Difficile donc de trouver du temps pour se former, « en raison aussi des grossesses

qui se succèdent et du mois de ramadan pendant lequel tout s'arrête ». Pourtant, les femmes ayant pu s'inscrire dans un des neuf centres ouverts par Intervida sont capables désormais de suivre leurs enfants dans les études – fondamental quand on sait qu'un maître a dans sa classe jusqu'à 110 écoliers. « Une femme alphabétisée va mieux nourrir ses enfants, sera capable de les soigner en respectant les posologies in-

diquées par le médecin et s'investira dans la vie de sa commune », a ajouté le responsable malien.

Autre écho d'une Salvadorienne, Teresa Beltran, ayant bénéficié directement d'un de ces programmes. Le récit émouvant d'une vie difficile dans un pays pauvre où l'on ne trouve pas de travail. Quand Teresa a réalisé qu'il était « plus important de savoir écrire que de posséder un terrain », sa vie a changé. Avec les femmes qui ont participé à son cercle d'alphabétisation, elle crée désormais des médicaments naturels, fabrique des confitures, réalise des vêtements et... suit de près les devoirs de ses enfants. **SH**

1. Organisation non gouvernementale.

Savoir +

Association Intervida, 47-49 avenue du Docteur-Arnold-Netter, 75592 Paris Cedex 12.

Tél. : 01 58 51 10 10.

Internet : www.associationintervida.org

(publicité)

Religio : « Le succès est une base pour construire »

Les 4, 5 et 6 février 2006, la 10^e édition du salon Religio s'est déroulée à l'Espace Champerret, à Paris. Rencontre avec Régis de la Villeboisnet, le commissaire général de cette manifestation.

Peut-on considérer le salon Religio comme une réussite ?

Les différents échos que nous avons eus sur place et dans les jours qui ont suivi Religio 2006, permettent de parler de réussite incontestable. Après deux ans d'absence et une édition de redémarrage en 2005, ce Salon est de nouveau sur les rails et son succès a été unanimement salué par :

- les services d'Église, tels que le CNPL¹, le SNCC², Arts Cultures et Foi, ou encore la Fédération

protestante de France... qui ont pu informer le public de leur mission et de leur nouvelle organisation ;

- les médias représentant la quasi-totalité de la presse chrétienne française ;

- les 100 exposants (60 en 2005) et les 140 structures représentées (80 en 2005) ;

- les visiteurs qui se sont largement déplacés, malgré les vacances pour certains d'entre eux, et dont le nombre est passé de 2 500 à 4 500, soit une augmentation de 80 %.



Régis de la Villeboisnet

Commissaire général du Salon Religio

Quels sont les points forts de l'édition 2006 ?

Cette nouvelle édition a été marquée par :

- le passage réussi à l'Espace Champerret, facile d'accès, convivial, et présentant une configuration adéquate pour séparer la partie professionnelle de la partie grand public ;
- une ambiance de

- travail et de contacts fructueux dans la partie professionnelle ;
- une ambiance conviviale et détendue grâce au dynamisme des exposants et aux animations qu'ils

ont proposées (concerts, signatures d'ouvrages...);

- un programme de conférences de grande qualité.

Qu'envisagez-vous pour la suite ?

Nous préparons donc, dès maintenant, Religio 2007 qui aura lieu les samedi 13, dimanche 14 et lundi 15 janvier 2007. Ce succès n'est pas un aboutissement mais une base pour construire un événement de plus en plus important, sans perdre ni sa qualité ni sa convivialité.

PROPOS RECUEILLIS PAR GILLES DU RETAIL

1. Centre national de la pastorale liturgique.
2. Service national de la catéchèse et du catéchuménat.

Mieux comprendre le Dieu des chrétiens

Pas toujours facile de parler du mystère de Pâques à ses enfants... », constate Pomme d'Api-Soleil. Le magazine d'éveil à la foi des 4-8 ans entend aider les familles à aborder ce thème délicat. Dans son dernier numéro¹, c'est donc de Pâques qu'il s'agit dans la BD centrale, les vignettes, les illustrations très colorées et la page jeu, toutes ancrées dans le quotidien des enfants. Une mise en images de la vie de Jésus, et plus précisément de son apparition à Jérusalem le troisième jour après sa mort, permet de faire le lien avec l'Évangile. En marge, l'histoire vraie de Soslan et Valéria, venus d'Ossétie avec leurs parents

actuellement demandeurs d'asile. Sous forme de carnet de voyage, les petits lecteurs pourront suivre la longue route qui conduit du Caucase à Paris. Un numéro dense à savourer sur les genoux de son papa ou de sa maman. *Filotéo-Grain de Soleil*, autre revue pour enfants du groupe Bayard, invite, pour sa part, les 8-13 ans à réfléchir sur de grands thèmes. Cette fois, c'est le progrès².

Le progrès, c'est fantastique, constate le journal, en recensant toutes les inventions, du feu (400 000 av. JC) à internet (années 90), et les changements positifs



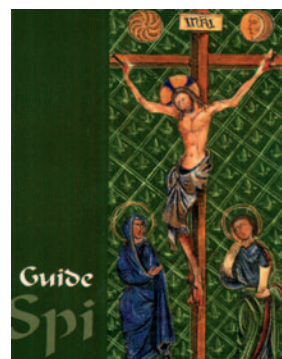
qu'elles ont entraînées. Oui mais... « une invention n'est pas bonne ou mauvaise : ce qui est "bien" ou "pas bien", c'est ce que les hommes en

font ». La voiture, pour ne citer qu'un seul exemple, peut condui-

re à l'hôpital si on roule trop vite. Alors ? « *L'homme a le droit de tout inventer, de tout réaliser... à condition d'être toujours guidé par l'attention et l'amour pour les autres* », lit-on dans le dossier. Et « *pour le Dieu des chrétiens, les hommes sont plus importants que tout* ». Une réflexion ponctuée de témoignages d'enfants pour conclure que le progrès des hommes est supérieur à celui des choses. **SH**

1. *Pomme d'Api-Soleil*, n° 60 (avril-mai 2006), en kiosque le 29 mars. Prix : 5,90 €. Abonnement 1 an (6 nos + 1 hors-série) : 39,80€.
2. *Filotéo-Grain de Soleil*, n° 178 (avril-mai 2006), en kiosque le 29 mars. Prix : 6,50 €. Abonnement 1 an (6 nos + 1 hors-série) : 54,80€.

Mini-guide spi



Tout petit (7,5 cm x 10,5 cm), tout joli (avec une couverture au choix bleue, rouge, verte ou marron et de nombreuses illustrations), le nouveau *Guide spi* des éditions Tarcisius ! Son envie ? Guider jeunes et adultes dans la prière. On y trouve les prières du chrétien, bien sûr, mais aussi des conseils pratiques... « *Avant de se lancer dans la prière, peut-on lire en introduction, il est bon de savoir pourquoi et comment prier. Rappelez-vous que la prière est le principal moyen d'entrer en*

relation avec Dieu, cela implique donc : respect, humilité et sérieux. Le silence ainsi qu'une position adaptée du corps doivent permettre d'accueillir pleinement la Parole et les grâces que vous demandez. » Le déroulement de la messe y est expliqué, le chemin de croix présenté, tout comme le rosaire, l'année liturgique et ses fêtes chrétiennes ou encore l'adoration... Cadeau approprié pour les premières communions, remises de Bible, professions de foi, confirmation, le *Guide spi* devrait trouver son public, à côté des traditionnels chapelets, icônes et bougies offerts à ces occasions. **SH**

Guide spi, 126 p., Éditions Tarcisius, 7 rue D'Olivet, 53200 Château-Gontier. Site : www.jhs.com.fr - Prix : 7 €. Offre spéciale pour les lecteurs d'ECA : 6 €. Tarif dégressif pour commandes groupées, contactez le 0 820 20 09 83 (n° Indigo).

Demain, l'école

La *Revue internationale d'éducation de Sèvres* se fait l'écho, dans son dernier numéro¹, des rencontres intitulées « Mieux comprendre l'école de demain, dix années d'éducation dans le monde », organisées en avril 2005 par le Centre international d'études pédagogiques (CIEP). La généralisation de l'évaluation contribue-t-elle à améliorer la qualité de l'enseignement ? Comment les politiques éducatives s'adaptent-elles aux évolutions des sociétés ? L'autonomie de l'établissement scolaire est-elle un facteur d'efficacité pédagogique ? L'enseignant, acteur ou spectateur du changement ? Comment l'école s'adapte-t-elle à la diversité des élèves ? Comment concilier logiques économiques et logiques pédagogiques ? Tous ces questionnements sont passés au crible de la comparaison entre différents pays d'Europe et du monde.

VÉRONIQUE GLINEUR

Revue internationale d'éducation de Sèvres, Éditions Didier, 13 rue de l'Odéon, 75006 Paris.
Prix au numéro : 13,50 €.

1. N° 40 (décembre 2005), « L'éducation dans le monde : débats, perspectives ».

La Russie : un bilan

Analyser les données sociales, culturelles, religieuses, économiques, militaires et politiques de la construction et de la sauvegarde de la paix ; comprendre la société internationale et les enjeux de la construction politique de l'Union européenne : tels sont les objectifs du *Journal de la Paix*. Ce trimestriel du mouvement Pax Christi¹ se veut un outil pour l'action au service de tous ceux qui ont décidé d'être des citoyens actifs, des artisans de paix. C'est à la Russie qu'il consacre son numéro de février 2006². Politique intérieure et extérieure, économie, religion y sont analysées³. Ce dossier propose également : un entretien de Christophe Garda avec Anne Le Huérou et Aude Merlin⁴

sur la « guerre orpheline » en Tchétchénie.

Ce numéro aborde aussi l'avenir de la paix entre Israéliens et Palestiniens après la victoire du Hamas, la montée de la gauche en Amérique latine, le tournant des relations entre le Vatican et la Chine, ou encore la nécessité d'un nouvel élan de la construction européenne. VG

Le Journal de la Paix, Pax Christi, 5 rue Morère, 75014 Paris.
Prix au numéro : 9,50 €.

1. Mouvement catholique international pour la paix, né en France en 1945. Sur internet : <http://paxchristi.cef.fr>

2. N° 491 (qui inaugure une nouvelle maquette), « La Russie, quinze ans après l'URSS ».

3. Cf. respectivement, « Les écueils d'un régime autoritaire », « Les pesanteurs de la politique extérieure russe », « Les assises fragiles de l'économie russe », « La liberté religieuse menacée ».

4. Christophe Garda est rédacteur en chef de la revue. Anne Le Huérou et Aude Merlin ont coécrit - avec Amandine Regamey et Silvia Serrano - *Tchétchénie : une affaire intérieure ? Russes et Tchétchènes dans l'état de la guerre* (Autrement, 2005).

Du bon usage d'internet

Avec « Accros de la micro », c'est à l'outil informatique et à ses utilisations que s'est intéressée la revue *La Salle Liens International*¹, publication trimestrielle des Frères des écoles chrétiennes. Propension à privilégier « des formes de présentations agréables » au détriment de « contenus porteurs de sens », absence d'esprit critique et « confiance a priori dans l'information prélevée » via internet, « amalgame entre simulation et réalité sans questionnement de validité » sont quelques-uns des usages pervers dont l'informatique est porteuse et qui menacent particulièrement les jeunes fascinés par cet outil. Il appartient à l'école d'éduquer les élèves à son utilisation de telle sorte qu'elle soit « un enrichissement de connaissances et de compétences ». Le B2I² s'inscrit dans cette démarche. On lira aussi dans ce dossier le point de vue du docteur William Lowenstein³ et les témoignages d'enseignants et

d'un animateur en pastorale qui ont intégré l'outil informatique à leurs pratiques. VG

La Salle Liens International, 78 A rue de Sèvres, 75341 Paris Cedex 07.

1. N° 54 (décembre 2005).
2. Brevet informatique et internet.
3. Spécialiste des addictions, fondateur et directeur de la clinique Montevideo, à Boulogne-Billancourt, spécialisée dans la recherche et le traitement de la dépendance. Auteur, entre autres ouvrages, de *Ces dépendances qui nous gouvernent - comment s'en libérer ?* (Calmann-Lévy, 2005).

Trop de soja ?

Depuis 5 000 ans, le soja constitue une des bases de l'alimentation humaine, rappelle *Faim Développement Magazine*¹, la revue du CCFD². Les « propriétés "miraculeuses" » qui sont les siennes font qu'il « a vu sa production exploser ces dernières années pour fournir le complément protéiné à l'alimentation animale de l'élevage intensif ». L'Amérique latine – le Brésil principalement, mais aussi l'Argentine, le Paraguay – s'est engagée « à marche forcée dans l'aventure ». Avec d'autres organisations, le CCFD lance la campagne « Le soja contre la vie ». Objectif : sensibiliser le public et interpeller les décideurs politiques et économiques sur leurs responsabilités face aux dérives générées par l'expansion du soja : déforestation, transformations climatiques, pollutions massives, accaparement des terres par les plus riches, perte de savoir-faire, et par là même, « démantèlement d'un modèle agricole ancestral basé sur la recherche de l'autosuffisance ». Ce dossier constitue un support utile à la mise en œuvre de l'éducation à l'environnement pour un développement durable qui, depuis la rentrée 2004, fait partie intégrante de la formation des élèves tout au long de leur scolarité. VG

Faim Développement Magazine, 4 rue Jean-Lantier, 75001 Paris.
Prix au numéro : 3 €.

1. N° 209-210 (janvier-février 2006).
2. Comité catholique contre la faim et pour le développement.

Couleurs de feu

BORDEAUX (33)

Jusqu'au 26 juin 2006

Musée des arts décoratifs

Des mots aux émaux, puis des émaux aux vitraux, Raymond Mirande aura creusé le même sillon poétique. L'adolescent bordelais qui s'enfermait dans sa chambre pour « parfaire et polir jusqu'au délire » des sonnets, se lancera, après avoir découvert l'émail, dans « un combat obstiné pour maîtriser cet art » et « l'ouvrir aux inspirations et aux créations de notre époque ». Avant d'ajouter le vitrail à l'émail, au milieu des années soixante, et d'« aller de l'un à l'autre », jusqu'à sa mort en 1997. *Pêche miraculeuse, Noces de Cana, Résurrection de Lazare, Thésée et le Minotaure, Vol d'Icare...* Bien des œuvres exposées témoignent des deux grands événements qui ont marqué la vie de Raymond Mirande dans les années 50 : le début de son engagement chrétien, puis sa rencontre, à l'occasion d'un voyage en Grèce, avec les mythes antiques. Et d'autres titres soulignent que pour l'artiste « le visage humain est le joyau le plus important de la Création » : *Clown vénitien, Indienne...*

Le musée propose une animation pour les élèves du primaire (du CP au CM2) : découverte de l'exposition et atelier. Renseignements : 05 56 00 72 53.

Culture scolaire et culture juvénile

PARIS (75)

3 avril 2006, 18 heures

ISP-Formation, 21 rue d'Assas

Dominique Pasquier est sociologue et directrice de recherche au Centre d'étude des mouvements sociaux (CEMS), un laboratoire du CNRS. Pour écrire *Cultures ly-*

À vos dates

→ Pour une parution dans le numéro 303 d'Enseignement catholique actualités (avril 2006), vos dates doivent nous parvenir avant le 23 mars 2006.

céennes - la tyrannie de la majorité (Aurement, 2005), elle a écouté des jeunes parler de leurs loisirs et de leurs passions : émissions de radio ou de télévision, musique, jeux vidéo... et observé leurs échanges *via* les chats, les blogs, les SMS. Ces travaux nourriront cette conférence proposée par l'ISP et intitulée « La culture scolaire à l'épreuve de la culture juvénile ».

Contact : nicole.priou@wanadoo.fr

Portes ouvertes au village éducatif Saint-Philippe

MEUDON (92)

13 mai 2006

1 rue du Père-Brottier

De 10 heures à 13 heures, le samedi 13 mai prochain, les jeunes en recherche d'orientation scolaire ou professionnelle pourront, durant trois heures, se renseigner sur les formations proposées par le

Village éducatif Saint-Philippe. Cet établissement de la Fondation d'Auteuil regroupe : un collège (voies générale et professionnelle) ; un lycée professionnel horticole et paysager (3^e enseignement agricole, Capa et Bepa travaux paysagers...) ; une unité de formation par apprentissage (bac pro travaux paysagers...) et un centre de formation continue (Capa travaux paysagers par unités capitalisables...).

Contact : 01 46 23 62 37.

9^e Semaine du Marais chrétien

PARIS (75)

Du 24 mars au 2 avril 2006

Eglise Saint-Paul - Saint-Louis, Musée Carnavalet...

Pour la neuvième année consécutive, ce festival investit le quartier historique à cheval sur les III^e et IV^e arrondissements de Paris. Le thème change – « La solitude, en-

fer ou paradis ? » – mais le programme est toujours aussi généreux et éclectique. Des spectacles (*Arthur Rimbaud ou la solitude du Bateau ivre*), des expositions (*Les plus belles icônes* par les frères et sœurs de la Communauté de Jérusalem), des concerts (*Chants byzantins de la liturgie grecque catholique* par la chorale de Saint-Julien-le-Pauvre, sous la direction du père Joseph Fahmé), du cinéma (*Lost in Translation* de Sofia Coppola), des visites (*Les fontaines par le toucher* : exploration tactile de fontaines à boire du Marais autour de l'histoire de l'eau à Paris), des conférences (*La Solitude, facteur d'exclusion*, par le docteur Xavier Emmanuelli, président du Samu Social de Paris et le père Pedro de Meca, des Compagnons de la Nuit)... Ce n'est là qu'un bref aperçu d'un ensemble de manifestations à découvrir sur le site internet dédié à cette Semaine.

Sur internet : <http://maraischretien.free.fr>

Fête du jeu

16^e ÉDITION

20 mai 2006

Partout en France

Trois nouveautés pour cette édition de la Fête du jeu initiée par l'Action catholique des enfants (ACE). Elle s'associe au festival *Francoffonies* ! (en lançant ce beau slogan : « Une langue pour nous comprendre, des jeux pour la défendre ». Elle veut investir des lieux nouveaux (et si on apportait un peu de la joie du jeu là où l'on s'ennuie : salles d'attente, halls de gare... ?). Et surtout, elle inaugure un site internet bien pratique pour suivre l'actualité de la Fête et, si on le souhaite, s'investir dans sa préparation.

Le site de la Fête : www.fetedujeu.org

Le site de l'ACE (sur lequel on trouvera les coordonnées des 97 associations départementales) : <http://ace.cef.fr>

Le site du festival *Francoffonies* (dont nous parlerons plus en détail dans notre agenda du mois prochain) : www.francoffonies.fr

Journée Portes Ouvertes

Samedi 1^{er} avril 2006 • 9h30 - 17h30



Préinscription des bacheliers 2006 en facultés (L1)



Institut Catholique de Paris

Un ensemble universitaire à dimension humaine au cœur de Paris

Facultés et écoles

Facultés : Lettres, Histoire, Langues, Philosophie, Sciences sociales et économiques, Éducation, Préparations Sciences Po et CELS, Filière Ressources Humaines de l'act+3 à l'act+5

Écoles : IET (Institut Supérieur d'Interprétation et de Traduction), EBD (École de Bibliothécaires Documentalistes), CFP (Centre de Formation Pédagogique) Emmanuel Mouner, EPPP (École de Formation Psycho-Pédagogique), EPP (École de Psychologues Praticiens), ILEPS (Institut Libre d'Éducation Physique Supérieure)

Théologie et Sciences Religieuses

Faculté de Théologie et de Sciences Religieuses : Tricycle A (cours en journée), Tricycle C (cours en soirée) - Institut d'Études Religieuses (IER)

Faculté de Droit canonique

des parcours d'avenir

21 rue d'Assas 75270 Paris Cedex 06
01 44 39 52 52 - contact@icp.fr

www.icp.fr

Établissement privé d'enseignement supérieur
Associé à l'Université de Paris

Accompagnement personnalisé
Travail en effectifs réduits
Aide à l'orientation, services aux étudiants
Pas de sélection régionale

5 facultés, 16 instituts, 16 écoles supérieures, 30 laboratoires de recherche, 23 000 étudiants, nombreux et prestigieux

Recevoir une documentation

Prénom _____
Nom _____
Adresse _____
Code postal _____ Ville _____
Courriel _____
Niveau d'études : Lycéen BAC+ _____
Documentation souhaitée _____

ESL - mars 06



« Plus le temps passait, plus je me bloquais »

Une spirale enrayée par la confiance

Les pédagogues chrétiens, Don Bosco en tête, ont toujours su que pour conduire les élèves à la réussite, il fallait conjuguer compétence didactique et attention à la personne. Car on n'aborde pas les apprentissages en toute neutralité. On vient à l'école avec son cerveau et... ses émotions. Ponctué de récits d'itinéraires de jeunes, fâchés puis réconciliés avec l'école, ce dossier veut témoigner du fait qu'il ne faut pas sous-estimer la dimension affective. Avec un maître mot : la confiance.

Dans le manuscrit autobiographique que l'on retrouve au fond de la voiture accidentée d'Albert Camus, le 4 janvier 1960, le prix Nobel livre avec pudeur son secret. Celui de son extraordinaire réussite, celle d'un petit même d'Alger, orphelin de père, destiné à vivre dans la misère. Son secret, c'est M. Germain (M. Bernard dans le livre), son instituteur, auquel il restera lié toute sa vie. De cet homme qui n'a été son maître qu'une seule année, Camus écrit dans *Le premier homme*¹ : « [...] Monsieur Bernard, son instituteur de la classe de certificat d'études, avait pesé de tout son poids d'homme, à un moment donné, pour modifier le destin de cet enfant dont il avait la charge, et il l'avait modifié en effet. »

Aujourd'hui encore, dans tous les établissements de France, des professeurs réussissent à changer des destins d'élèves conduits vers l'échec ou l'exclusion par les circonstances de la vie. Les récits qui illustrent ce dossier (cf. articles pp. 23, 25, 28-29, 30) montrent combien il est important que des éducateurs pèsent, « à un moment donné », « de tout leur poids d'homme » dans des parcours d'élèves. Il suffit pour s'en persuader de réinterroger notre propre histoire. Qui d'entre nous n'a pas gardé dans son cœur le nom d'un professeur – rarement plus d'un dans toute une scolarité ! – qui a cru en nous, grâce auquel tout est devenu possible, à l'origine même parfois de notre orientation professionnelle ? Et inversement, qui n'a pas encore en mémoire la phrase blessante d'un enseignant qui l'a marqué au fer rouge ? Ces petites phrases assassines, dénoncées par Pierre

Merle dans *L'élève humilié*², qui anéantissent toute velléité de progrès et désespèrent secrètement et durablement.

Un enseignant aurait donc le pouvoir d'ouvrir l'avenir ou de le fermer ? Oui, cela se peut parfois, et tout est une question de regard, affirmait Don Bosco en invitant les éducateurs à l'« *amorevolezza* », une bonté affectueuse qui peut réconcilier les élèves les plus récalcitrants avec l'école (cf. articles pp. 22 et 24). À condition bien sûr, de ne pas être dans « la confusion des sentiments », pour reprendre le titre d'un célèbre roman de Stefan Zweig. L'enseignant doit être conscient des transferts que les élèves font sur lui et être au clair sur ses propres projections, comme l'expose avec pertinence Dominique Ginet (cf. article pp. 26-27). Beaucoup des propos de ce psychologue se trouvent d'ailleurs magnifiquement illustrés par la description que Camus fait de M. Germain, qui avait su trouver le positionnement juste vis-à-vis de ses écoliers. Plus convaincante que tout grand discours, reprenons le fil de cette histoire exemplaire. Extraits.

Un maître passionné par son enseignement

« Avec M. Bernard, cette classe était constamment intéressante pour la simple raison qu'il aimait passionnément son métier. [...] Mais la méthode de M. Bernard, qui consistait à ne rien céder sur la conduite et à rendre au contraire vivant et amusant son enseignement, triomphait même des mouches [qui détournaient parfois l'attention des enfants]. Il savait

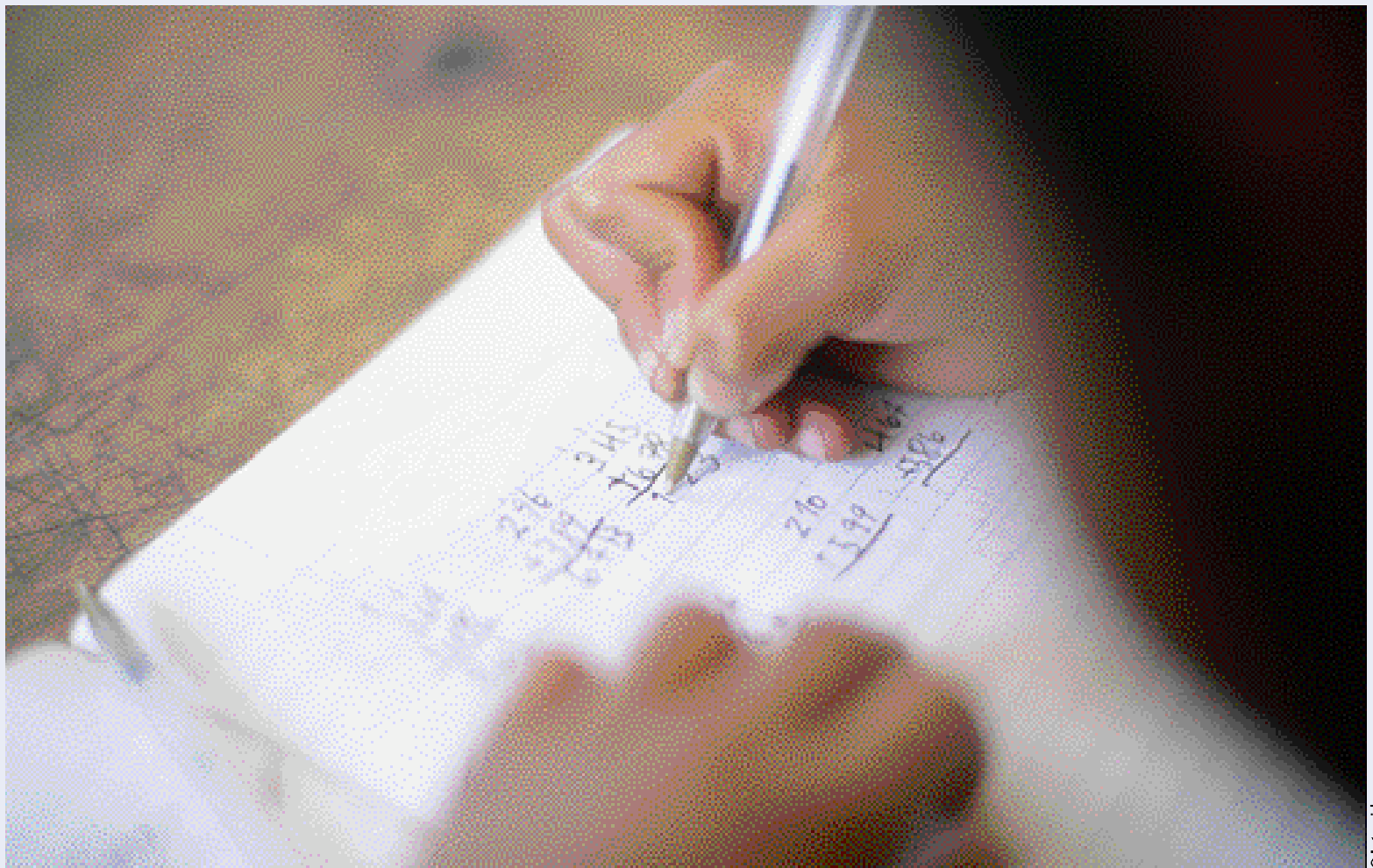
toujours tirer au bon moment de son armoire aux trésors la collection de minéraux, l'herbier, les papillons et les insectes naturalisés, les cartes ou... qui réveillaient l'intérêt fléchissant de ses élèves. Il était le seul dans l'école à avoir obtenu une lanterne magique et, deux fois par mois, il faisait des projections sur des sujets d'histoire naturelle ou de géographie. En arithmétique, il avait institué un concours de cal-

Qui d'entre nous n'a pas gardé dans son cœur le nom d'un professeur grâce auquel tout est devenu possible ?

cul mental qui forçait l'élève à la rapidité d'esprit. Il lançait à la classe, où tous devaient avoir les bras croisés, les termes d'une division, d'une multiplication ou parfois d'une addition un peu compliquée. »

Des élèves qui se sentent considérés

« Non, l'école ne leur fournissait pas seulement une évasion à la vie de famille. Dans la classe de M. Bernard du moins, elle nourrissait en eux une faim plus essentielle encore à l'enfant qu'à l'homme et qui est la faim de la découverte. Dans les autres classes, [...] on leur présentait une nourriture toute faite en les priant de vouloir bien l'avalier. Dans la classe de M. Germain³, pour la première fois ils sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération : on les jugeait dignes de découvrir le monde. Et même leur maître ne se



© Intervida

vouait pas seulement à leur apprendre ce qu'il était payé pour leur enseigner, il les accueillait avec simplicité dans sa vie personnelle, il la vivait avec eux, leur racontant son enfance et l'histoire d'enfants qu'il avait connus [...]. »

Un maître qui accepte d'être un père de substitution

« Oui, j'ai une préférence pour Cormery⁴ comme pour tous ceux d'entre vous qui ont perdu leur père à la guerre. Moi, j'ai fait la guerre avec leurs pères et je suis vivant. J'essaie de remplacer ici au moins mes camarades morts. Et maintenant, si quelqu'un veut dire que j'ai des "chouchous", qu'il parle ! »

Un maître qui ouvre l'avenir

« Voilà, dit M. Bernard quand la classe fut vide. Vous êtes mes meilleurs élèves. J'ai décidé de vous présenter à la bourse des lycées et collèves. Si vous réussissez, vous aurez une bourse et vous pourrez faire toutes vos études au lycée jusqu'au baccalauréat. L'école primaire est la meilleure école mais elle ne vous mènera à rien. Le lycée vous ouvre toutes les portes. »

Le jour de l'examen, « le nom de Jacques fut appelé un des premiers. Il tenait alors la main de son maître, il hésita. "Va, mon fils", dit M. Bernard. Jacques, tremblant, se dirigea vers la porte et, au moment de la franchir, se retourna vers son maître. Il était là grand, solide, il souriait tranquillement à Jacques et secouait la tête affirmativement. »

Un maître dont le cœur sait tout

« "Tu n'as plus besoin de moi, disait-il, tu auras des maîtres plus savants. Mais tu sais où je suis, viens me voir si tu as besoin d'aide." Il partait et Jacques restait seul, [...] et, au lieu de la joie du succès, une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres, monde refermé sur lui-même comme une île dans la société mais où la misère tient lieu de famille et de solidarité, pour être jeté dans un monde inconnu, qui n'était plus le sien, où il ne pouvait croire que les maîtres fussent plus savants que celui-là dont le cœur savait tout, et il devrait désormais apprendre, comprendre sans aide, devenir un homme enfin sans le secours du seul homme qui lui avait porté secours, grandir et s'élever seul enfin, au prix le plus cher. »

La rencontre de deux libertés

Émouvante rencontre qui conforte les propos de Catherine Meyor, docteur en sciences de l'éducation à l'université de Laval au Québec⁵ : « Le rapport d'existence déborde à juste titre le rapport d'objet lié à l'enseignement-apprentissage parce qu'il ouvre l'horizon d'un monde plus grand que celui de l'instrumentalité de la connaissance et relève d'un autre temps éducatif et d'une autre mémoire que celle du bagage académique. » Elle précise : « Avoir et être sont noués dans le même espace éducatif [...]. Le premier peut faire l'objet d'un enseigne-

ment ; quant au second, il ne s'enseigne pas malgré son essentielle et inévitable présence. »

Si être ne s'enseigne pas mais pèse de tout son poids dans la relation éducative, l'éducateur se trouve renvoyé à lui-même, à son intériorité qu'il aura à creuser sa vie durant, pour être au plus près de sa vérité. Car c'est cette vérité, qu'il habite avec plus ou moins de bonheur, qui fait de lui un adulte crédible face à ses élèves. Terrible épreuve de vérité ! Pour autant, il faut rester modeste... car dans la relation éducative, rencontre de deux libertés, toute attente est « en quelque sorte comme dans l'amour, nécessaire, réelle mais aussi en quelque lieu vaine, puisque je ne peux clôturer autrui dans mon existence », explique Catherine Meyor. Et de conclure : « Cette relation est à la fois simple et complexe, lieu de questionnement sans dénouement, d'où son absence de solution univoque et toute faite. Pour nous, elle désigne tout à la fois le pouvoir et l'impouvoir de l'éducation et de l'éducateur. »

SYLVIE HORGUELIN

1. Albert Camus, *Le premier homme*, Folio/Gallimard, 2000, 5,40€.

2. Pierre Merle, *L'élève humilié - l'école, un espace de non-droit ?*, Puf, coll. « Éducation et formation », 2005, 352 p., 19 €. (À propos de cet ouvrage, cf. ECA 297, pp. 46-47, « L'humiliation sur tous les tons ».)

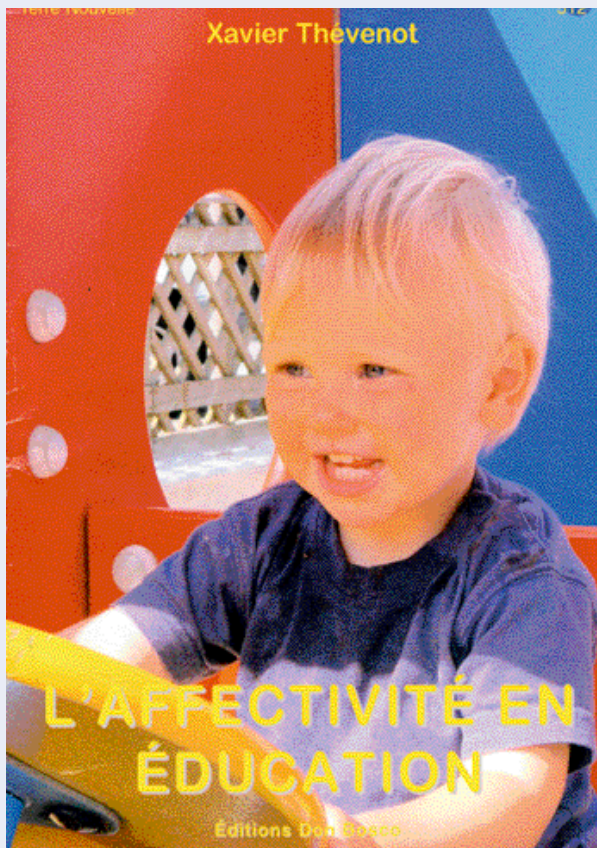
3. Ici l'auteur donne son vrai nom à l'instituteur auquel il dédia son discours prononcé à l'occasion de la remise du prix Nobel de littérature en février 1958.

4. Le double de Camus dans le roman.

5. *L'affectivité en éducation - pour une pensée de la sensibilité*, De Boeck, 2002, 276 p., 32 €.

L'amorevolezza sans piège

Au cœur de la pédagogie de Don Bosco, l'amorevolezza, une « bonté affectueuse » qui, mal comprise, peut piéger les éducateurs. Xavier Thévenot s'en explique dans *L'affectivité en éducation*¹.



de désirs. Cela est particulièrement vrai en période d'adolescence où la sexualité subit un profond aménagement, tant au plan psychologique que physiologique. » Il est nécessaire que les éducateurs s'interrogent sur leur vie relationnelle et leur rapport au plaisir pour éviter deux types de pièges : s'identifier aux adolescents dans leurs quêtes érotiques par trop de permissivité, en réglant à retardement des comptes avec les interdits de leur propre jeunesse ; ou, à l'inverse, favoriser à l'excès la fuite du plaisir chez certains adolescents qui idéalisent le lien affectif avec l'éducateur ou avec Dieu.

2. **Que les éducateurs examinent leur rapport à leur désir de paternité ou de maternité**, de façon à ne pas se trouver « piégés » par le déplacement sur soi des sentiments

Don Bosco ne sépare jamais l'affection de la raison et de la religion.

affectueux d'adolescents qui rejettent leurs parents. L'amorevolezza peut fournir un cadre sécurisant pour permettre à l'adolescent de nommer et vivre ses angoisses, sans se laisser submerger par elles. Mais elle exige un repérage clair de la situation du jeune. S'il s'agit de jeunes très perturbés, elle ne peut suffire : il faut mettre en place une aide de type psychothérapeutique, et c'est à l'inverse une froideur pleine de respect qui va sécuriser un jeune ayant été victime d'un désir parental incestueux. Elle demande aussi que l'adulte comprenne ce qui se passe en lui au moment où il accepte de se lier affectivement avec le jeune dont les demandes peuvent réveiller ce qui, dans son enfance, a été mal réglé : « Nos stades infantiles et adolescents, chez nous adultes, peuvent avoir été relativement bien résolus, ils ne sont jamais totalement révolus [...] et peuvent nous piéger en nous faisant régresser avec l'adolescent », écrit Xavier Thévenot.

3. **La frustration est structurante.** Toute véritable éducation est un chemin de solitude et

l'amorevolezza doit développer la capacité du jeune à assumer sa solitude. Conseil de Xavier Thévenot : « Le dosage des confidences, la non-réponse immédiate à toute demande affective, l'ajournement et la limitation de certains rendez-vous, le refus du favoritisme, le renvoi à d'autres collègues éducateurs pour résoudre tel ou tel problème sont autant de moyens concrets par lesquels la saine frustration peut s'accomplir. »

4. **Ne pas oublier que « le conflit est le passage obligé de la structuration des personnalités et des groupes ».** L'amorevolezza n'est saine que si elle donne sa place au conflit. Elle doit permettre au jeune de réaliser que malgré les fortes poussées de haine qui l'habitent par moments, il n'est pas diabolique mais simplement humain. Les jeunes doivent pouvoir vérifier qu'ils peuvent s'affirmer, casser partiellement l'image que l'on a d'eux, agresser la volonté des autres sans se perdre et sans briser la vie de l'éducateur qui doit, lui, supporter la frustration de ses rêves de toute-puissance, de son désir de se contempler dans l'éduqué.

5. **Connecter l'affectivité à la raison et à la question du sens de la vie.** Don Bosco ne sépare jamais l'affection de la raison et de la religion. Et cette triade ne prend sens que si elle est soutenue par la charité, c'est-à-dire par un amour conforme à l'Évangile. L'amorevolezza isolée, non régulée par la raison, par la religion, et surtout par la charité, devient source de perversion éducative. « Don Bosco, écrit toujours Xavier Thévenot, a compris une intuition que formule entre autres la psychanalyse : devient pathologique tout élément d'un système éducatif dès lors qu'il s'isole. » Le « comme Jésus nous a aimés » doit être « principe de réalité » pour l'amorevolezza ».

MARIE-CHRISTINE JEANNIOT

1. Xavier Thévenot, *L'affectivité en éducation*, éd. Don Bosco, 2004, 29 p., 4 €.

Savoir +

La librairie La Procure-Léo, 9 rue Henri-IV, 69002 Lyon, présente une exposition « Xavier Thévenot, passeur d'humanité » jusqu'au 31 mars 2006. Tél. : 04 78 37 63 19.

Théologien moraliste et prêtre salésien, Xavier Thévenot a précisé le concept d'affectivité en éducation : « Je le prendrai comme synonyme du mot italien "amorevolezza", si souvent employé par Don Bosco », écrit-il dans un opuscule¹ consacré à ce sujet. Un mot qui pourrait se traduire par « bonté affectueuse ». Quelle place lui donner dans la tâche éducative ? Cette amorevolezza ne risque-t-elle pas d'être manipulatrice, d'enfermer le jeune dans l'affection de l'éducateur ? Elle peut, dit-il, éviter le péril d'une séduction perverse et contribuer à la maturation des jeunes à condition de répondre à certains critères complexes :

1. **Ne jamais oublier qu'une relation humaine est toujours sexuée.** « En éducation, ce sont toujours deux histoires sexuées qui interfèrent avec ce qu'elles présentent de réussite, d'échecs, de défenses et

Sortis de l'impasse

À l'Institut Saint-Pierre Fourier, à Paris, « *il est impensable de laisser un enfant à l'abandon* », comme le dit la directrice, sœur Françoise Debeaute. Histoires de Sylvain et d'Hugo.

Sylvain¹ est un garçonnet de neuf ans. En CE1, totalement rejeté par les adultes de son école, il se recroqueville sur lui-même et son comportement semble difficilement supportable.

Le contexte familial est douloureux, compte tenu des handicaps physiques des deux parents. Mais bien que séparés, ceux-ci sont très attentifs au bien-être de leur fils et à sa scolarité.

Sylvain en fait trop, il agace... Et puis, un jour, il époustoufle ses camarades.

Sylvain arrive une fin d'avril à Saint-Pierre-Fourier dans un CE1 déjà chargé (30 élèves). Il n'a le niveau ni en lecture ni en écriture. Comment envisager un passage en CE2 ? Inquiet dans les débuts, un peu agressif, sur le qui-vive, il se laisse gagner par la confiance car il perçoit qu'il est reconnu pour ce qu'il est. Vaillamment que vaillamment, il s'intègre. « *Puis il s'est mis au travail, s'est investi. Il avait un niveau moyen-faible, mais puisqu'il fournissait des efforts, le maintenir en CE1 aurait été une erreur* », raconte la directrice, sœur Françoise Debeaute.

Malgré le soutien de son père durant l'été, Sylvain reste perdu quant à l'organisation de son travail. Il progresse en français. Les maths restent son point faible. Le regroupement d'adaptation, où il est accueilli par Marie-Thérèse Clément deux fois par semaine pendant toute son année de CE2, lui permet de combler petit à petit ses lacunes et de reprendre confiance. Mais il se sent mal accepté par ses copains. Il en fait trop, il agace. Et puis un jour, il demande à faire un exposé sur un sujet qui le concerne particulièrement. Il époustoufle ses camarades qui du coup l'acceptent dans le groupe. Un pas de plus de franchi.

Aujourd'hui en CMI, Sylvain est toujours

soutenu par le regroupement d'adaptation. « *L'équipe éducative lui a montré ses possibles et lui a permis de les exprimer. Il a encore énormément de mal, mais c'est un gamin en phase positive qui avance à son rythme. Il est très entouré, on sent beaucoup de force et de volonté chez lui, il veut comprendre, il veut réussir. Ça l'aidera à se structurer. Mais un gros blocage ne se rattrape pas en un claquement de doigt. On a commencé à un niveau très bas. Il faudra du temps, mais nous sommes confiants. Ses difficultés finiront par s'estomper.* »

Hugo¹, lui aussi, a neuf ans. Il est arrivé à Saint-Pierre-Fourier en CP, avec des difficultés d'élocution, un bégaiement, une syntaxe laborieuse, une pensée non fluide. En fin de CP, malgré un passage quotidien par le regroupement d'adaptation, il bloque toujours sur la lecture. Mais il passe en CE1, car l'équipe pense que cela le fera grandir.

À sept ans, chez le pédiatre, il apprend presque par inadvertance un secret familial : la mort de son frère jumeau à la naissance. Un choc d'autant plus grand que deux de ses frères et sœurs aînés avec qui les relations ne sont pas simples sont eux aussi jumeaux. Un choc « *dont il commence à se remettre seulement* », reconnaît l'équipe éducative. Les répercussions sur son comportement sont inévitables : « *L'an dernier, c'était un enfant fragile, susceptible. Il se sentait*

agressé en permanence, n'avait pas confiance. Il avait un visage triste, tendu. On avait l'impression qu'il portait le poids du monde sur ses épaules. Fatigué, fatigable, il s'exprimait par des crises de nerfs violentes. Il a une sensibilité à fleur de peau. » Le « non-dit » éclaire l'équipe sur son blocage par rapport à la lecture et à l'écrit. « *La lecture, la langue, la parole, les mots, représentent le code social. Hugo, par ses blocages, montre sa difficulté à accepter ce code, à entrer en contact avec l'autre. Il n'a pas vraiment d'amis et est souvent dans une relation de conflit avec son entourage, dont il est la victime.* »

Un long travail constant

Pour l'aider à sortir de l'impasse, l'équipe fixe des objectifs très précis avec sa mère. Et bien sûr, un long travail constant avec Marie-Thérèse Clément, au sein du regroupement d'adaptation, lui sera bénéfique. L'enfant, se sentant accompagné, accepté et reconnu, s'accroche, se concentre davantage, entre dans le système, investit un peu plus la lecture. « *Nous étions partis sur un plan "Orsec" en septembre. On a pu le laisser de côté. Hugo a beaucoup évolué* », conclut sœur Françoise Debeaute.

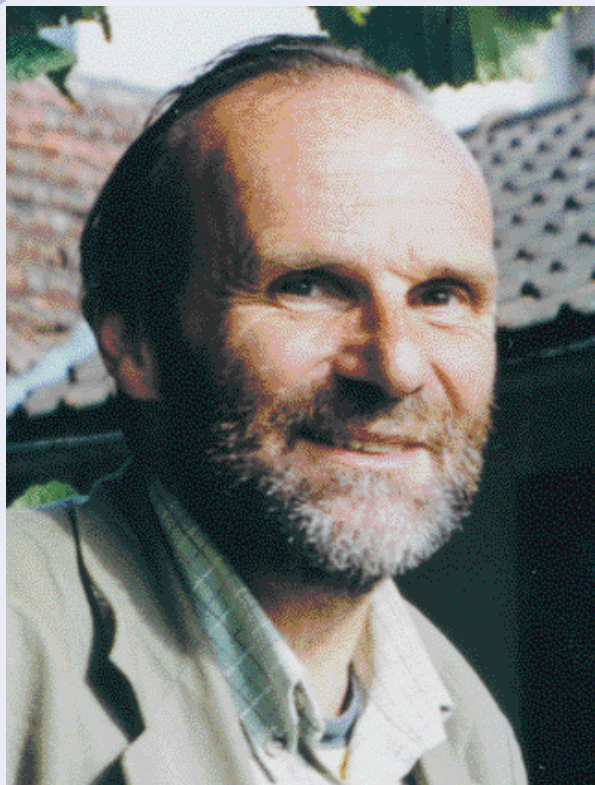
ÉLISABETH DU CLOSEL

1. Les prénoms ont été changés.

De l'importance d'un regroupement d'adaptation

➤ À l'Institut Saint-Pierre-Fourier, à Paris, la présence du regroupement d'adaptation s'avère une bonne solution dans le cadre de blocages et de difficultés d'apprentissage. Cela permet un vrai travail d'équipe auquel les parents sont associés. « *On essaie toujours de trouver des solutions*, précise Marie-Thérèse Clément. *C'est une dynamique de réussite qui se met en place. Si nous n'avions pas de regroupement d'adaptation, des enfants redoubleraient. Cela ne réglerait aucun problème et les mettrait en situation d'échec sur le court terme.* » Et sœur Françoise Debeaute d'ajouter : « *C'est un défi que nous nous donnons. Quand un enfant est reconnu pour ce qu'il est, il peut progresser dans une classe normale s'il y a accompagnement et travail d'équipe. S'il a la volonté de s'en sortir, de grandir, même s'il n'a pas le niveau, on ne le fera pas redoubler. Lui dire : "On compte sur toi, on a confiance en toi, tu es capable", le fait automatiquement bouger.* »

EDC



© E. F. Clozel

« Fermeté n'est pas fermeture »

Comment un éducateur salésien utilise-t-il les notions clés de Don Bosco ? Réponses avec le père Jean-Marie Petitclerc.

Don Bosco insiste sur la notion de frustration nécessaire et structurante, qu'en pensez-vous ?

Jean-Marie Petitclerc¹ : Tout l'art de l'éducateur consiste à faire comprendre au jeune que s'il lui dit « non », c'est parce qu'il l'aime. Dire oui à tout ce qu'il demande pourrait constituer une marque d'indifférence. Mais réagir, poser des limites, c'est prendre en compte, prendre au sérieux. L'essentiel est de sortir l'enfant de sa toute-puissance en lui faisant comprendre que l'on cherche à l'aider à grandir, à devenir acteur de sa vie.

Difficile, non ?

J.-M. P. : Cela demande une grande maîtrise. Mais fermeté n'est pas fermeture : beaucoup d'adultes confondent. Je pense à un jeune qui vivait dans la rue. Il n'avait pas connu son père, avait été abandonné par sa mère, et ce sont des grands-parents malades qui l'élevaient. Dans la rue, il développait une stratégie de toute-puissance puisqu'il n'avait rencontré aucun adulte capable de s'y opposer. Attiré par la perspective de faire une croisière, il est venu en bateau avec moi. Mais le voyage sur une Manche agitée et froide n'avait rien à voir avec ce qu'il se figurait. Il a fallu le protéger contre sa propre violence, et tenir ensemble le projet. L'important est la patience et la douceur. Le calme de l'adulte permet au jeune d'apprendre à se maîtriser. S'il ne sait pas désarmer la colère de l'enfant de manière douce, il l'enferme dans la violence.

Don Bosco insiste aussi sur la nécessité de savoir vivre des conflits...

J.-M. P. : En général un conflit part d'un objet et dégénère en conflit de personnes, générateur de violence. Les adolescents ont l'art de le faire dériver. C'est un piège auquel il faut savoir résister. Exemple familial : un adolescent rentre à 22 heures quand il a l'autorisation de 20 h 30. Il explose : « Tu me reproches mon retard car tu ne m'aimes plus ! » Second exemple avec un autre jeune qui dira : « Tu es raciste, tu m'en veux... » Fautif, de fait, dans le conflit d'objet, l'adolescent a tendance à se positionner comme victime dans le conflit de personnes ! Si l'adulte sent qu'il va se laisser entraîner sur ce terrain, il peut faire appel à un tiers médiateur.

Et comment arriver à parler du sens de la vie ?

J.-M. P. : La construction du sens se fait en reliant le passé à une perspective d'avenir. Il faut pouvoir relire ses actes en situant sa responsabilité, puis ne pas le laisser s'enfermer dans la répétition de ses comportements. C'est alors que devient possible la construction de sens. Un jeune ne doit jamais être réduit à ses actes : « Tu as commis un acte que je sanctionne mais tu n'es pas délinquant à mes yeux », peut-on lui dire. Si

on le qualifie de délinquant, pourquoi cesserait-il de l'être ?

Un dernier point important à mes yeux chez Don Bosco, c'est qu'il ne faut pas seulement que les jeunes soient aimés mais qu'ils se sachent aimés. Ce qui compte, ce n'est pas l'intention que l'éducateur met dans son acte ou son attitude mais la manière dont le jeune le reçoit. Si on pose affectueusement une main sur une épaule et que ce geste évoque une attitude pédophile, il faut s'en abstenir... Affectivité et raison doivent s'articuler, permettre à l'éducateur de se distancier. Don Bosco est le pédagogue qui réhabilite l'affectivité dans la relation éducative et affirme que mieux vaut la reconnaître et la gérer plutôt que la nier. Mais il insiste aussi sur l'aide de l'équipe pour bien la gérer : chacun y est capable de relire l'implication affective du collègue qui l'autorise à porter sur lui ce regard.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-CHRISTINE JEANNIOT

1. Directeur des centres Valdocco d'Argenteuil (Val-d'Oise) et Lyon, il travaille également comme chargé de mission au cabinet du président du conseil général des Yvelines. Auteur de nombreux ouvrages : le plus récent, *Éducation non violente – comprendre, prévenir, enrayer la violence*, est paru en novembre dernier aux éditions Saint-Augustin (11€).

Les pédagogies chrétiennes, vues par Guy Avanzini*

« On trouve dans les pédagogies chrétiennes la volonté d'une attention plus précise à chacun, d'un regard aussi personnalisé que possible porté sur chaque élève. Jean-Baptiste de La Salle, souligne qu'on ne peut appliquer à tous une sanction identique. Don Bosco pressent l'importance de la prise en compte de l'affectivité sans la formaliser. En revanche, la notion de blocage, au sens rigoureux et psychologique du terme, n'intervient qu'au début du xx^e siècle, dans la mouvance analytique. Un pédagogue comme Xavier Thévenot [lire p. 24] de formation salésienne et analyste, a beaucoup travaillé dans ce domaine. »

* Professeur émérite du département des sciences de l'éducation de Lyon-II, il a dirigé l'édition du *Dictionnaire historique de l'éducation chrétienne d'expression française* publié aux éditions Don Bosco (800 p., 72€), et, chez le même éditeur, *Pédagogie chrétienne, pédagogues chrétiens* (actes du colloque d'Angers, 560 p., 22€).

Un cursus pour lui tout seul

Pascal¹, 15 ans, déscolarisé pendant plus de trois ans, a été placé au collège Saint-Cyr, à Issoudun (Indre). Là, on a élaboré pour lui « *un emploi du temps totalement spécifique qui passe par une forme d'école en alternance, pour le resocialiser et lui redonner les bases fondamentales* ».

Pascal, déscolarisé après un mois de CMI, sera placé en internat par la juge des enfants en novembre 2004 au collège Saint-Cyr d'Issoudun (Indre). Entre-temps, il aura passé trois bonnes années sans fréquenter l'école. « *Il avait l'âge d'entrer en 5^e quand nous l'avons accueilli, reconnaît Nathalie Gaudon, la CPE¹. C'était impossible, compte tenu de son retard colossal. En accord avec les parents, la juge pour enfants, l'éducateur, et toute l'équipe éducative qui a accepté de jouer le jeu, nous avons décidé de faire un programme à la carte et de le mettre en semi-apprentissage, en cuisine. En complément, il assistait à certains cours de 6^e, incontournables pour nous : français ; mathématiques – il a fallu lui apprendre les tables de multiplication ; instruction civique, indispensable pour lui inculquer les bases citoyennes ; un peu d'informatique et de technologie.* » Au total, 10 heures de cours par semaine, l'an dernier. Et 16 heures cette année, en 5^e. Le reste du temps, Pascal est en cuisine.

Tout n'est pas gagné, mais tout n'est pas perdu.

« *Au départ, je ne savais pas trop comment on allait organiser cela, se souvient le directeur, Emmanuel Jolivet. Le seul soutien scolaire était insuffisant. Il fallait l'accompagner pour qu'il se réadapte à la vie en communauté. Nous avons choisi de mettre au point quelque chose qui lui serait totalement adapté. Un cursus pour lui tout seul. Il fallait aussi le mettre en valeur sur un autre projet – en cuisine – tout en assurant l'accueil dans un groupe classe. Il a intégré une 6^e pour ne pas être noyé dans la difficulté. Dans les faits, c'est de l'école en alternance, pour essayer de lui faire rejoindre le groupe.* »

Pascal avait tout à réapprendre. Se lever et se coucher à heures fixes, accepter des contraintes, une autorité... Chez lui, enfant roi, il est livré à lui-même, obtient tout ce qu'il veut, des derniers vêtements griffés jusqu'au « quad » offert pour une note jugée bonne par sa mère (5 en maths !), en passant par la dernière console de jeux vidéo. « *Notre objectif est de pouvoir l'amener à savoir lire, écrire, compter, et*

avoir une maturité suffisante pour accepter les contraintes d'un contrat de travail, poursuit Emmanuel Jolivet. Le débat autour de l'apprentissage à 14 ans nous interroge. Les patrons veulent bien assurer la formation, mais pas l'éducation. Combien de jeunes, à 14 ans, acceptent les contraintes ? »

Juste un jeune de son âge...

Une convention a été signée avec la famille, bien que la mère cherche par tous les moyens à retenir son fils à la maison. Le rappel de la règle est constant. Pascal est placé. À la moindre infraction, les représailles seront lourdes de conséquences. Comme Pascal est interne en semaine, cela ne se passe pas trop mal. Car il n'est ni turbulent ni perturbateur. Juste un jeune de son âge qui se sent parfois à l'étroit dans sa peau d'ado.

Le gérant des cuisines, Didier Roger peut en témoigner : « *Il aime bosser et apprendre. S'il ne faisait rien, il serait vite rappelé à l'ordre. Ici, il n'a que s'il mérite. Il n'est pas en terrain conquis. Je lui sers de "tuteur". Quand il fait une bêtise sciemment – "emprunter" un pull, cacher un sac... –, je le prends à part, je ne fais pas de remontrances en public. Quand il fait mal, il n'est pas à l'aise, il rase les murs. C'est un bon gamin, si on le suit bien. On ne l'a pas pris comme un apprenti mais comme un élève. Il fait beaucoup d'efforts, de progrès, c'est un enfant en construction.*

Il doit tout apprendre : la culture générale, les valeurs, le comportement... Il évolue. Sa réintégration s'est faite en partie par la cuisine. Il reprend confiance. Je lui mets des notes aussi. Il sait qu'il me doit un résultat. Quand il est dans une situation critique, il donne le meilleur de lui-même. Un matin, j'étais absent. Pascal a préparé les petits déjeuners, ça lui plaisait, il a pris les devants. Ce sont des signes très positifs. Avant, il n'avait qu'une hâte : partir le week-end. Ça évolue. C'est un gamin largué dont on ne s'occupe pas. Si son entourage proche ne peut pas lui donner de repères, à nous de le faire... S'il fait autant d'efforts qu'il en a fait jusqu'à aujourd'hui, il devrait s'en sortir. Surtout si un patron de stage le motive. Si on le lâche trop tôt, il peut dériver, tomber dans la délinquance. Il faut sans cesse dire et redire, répéter les mêmes choses. Tout ça, c'est le travail de toute l'équipe... Il voit maintenant qu'il sait des choses, qu'il est utile. »

Tout n'est pas gagné, mais tout n'est pas perdu. Que va décider la juge au mois de juin quand on reparlera de Pascal ? Certes, les notes ne suivent pas. L'intérêt pour les matières scolaires non plus. La classe préparatoire à l'apprentissage sera-t-elle la solution ? l'issue ? On ne peut rien prédire encore aujourd'hui. Juste se dire que Pascal fait du chemin...

ÉLISABETH DU CLOSEL

1. Le prénom a été changé.
2. Conseillère principale d'éducation.

L'évolution de l'évaluation, vue par Guy Vergnaud*

« *En France, on évalue les enfants non pas par rapport à eux-mêmes mais par rapport aux autres. Il faudrait pouvoir montrer à chacun le chemin qu'il a parcouru depuis l'évaluation antérieure et mesurer le chemin qu'il lui reste à accomplir pour atteindre l'objectif qu'il s'est fixé. C'est seulement dans l'éducation spécialisée que l'on s'engage dans ce type de démarche... Les évaluations officielles de CE2 et de 6^e sont des outils pour les gestionnaires du système éducatif, pas pour les praticiens dans leurs classes. Pour faire évoluer les compétences d'un enfant, il faut lui proposer des situations pertinentes par rapport au point où il en est.* »

* Enseignant à Paris-5 et Paris-8. On trouvera sur ECA+ (www.scolanet.org) l'intégralité de l'entretien qu'il a accordé à Marie-Christine Jeannot.

L'enseignant, un être de relations

L'affectivité serait-elle un formidable levier pour aider les élèves à investir le champ du savoir ? Oui, répond le psychologue clinicien, Dominique Ginet¹, car un élève qui s'identifie à son professeur et au rapport de celui-ci à sa discipline, travaillera activement.



Le concept d'affectivité est mal connu dans le monde de l'éducation et de la formation?. Comment le définir ?

Dominique Ginet : L'affectivité, c'est la question de l'investissement d'un objet (une classe, un enseignant) par des affects, au sens psychanalytique du terme. Cet investissement est soit positif (attirance), soit négatif (répulsion). À un deuxième niveau, c'est du sens, de la valeur, de la signification apportés aux objets (une tâche, une personne, des acquisitions culturelles).

C'est une banalité que de dire à quel point, dans le monde de l'éducation scolaire, l'affectivité fait peur. Dans les lieux de formation, on recommande aux jeunes enseignants de s'en méfier, la confondant avec la séduction. C'est là un grave malentendu. On cultive une sorte d'idéal de l'indifférence, de la neutralisation, alors que l'école est une instance ordonnée à la sublimation des affects. Sublimer, c'est diriger l'énergie pulsionnelle vers des objets socialement valorisés : le savoir, en l'occurrence. Or, il semble

que dans l'enseignement, l'on ait une conception regrettamment erronée de ce qu'est un être humain. Et quand on parle de motivation des élèves, celle-ci est nécessairement affective au sens large du terme. L'enseignant est quelqu'un qui travaille dans la relation, qui est capable de susciter des motivations affectives de la part de ses élèves.

Le maître n'est donc pas un pur didacticien devant des élèves coupés de toute vie intérieure ?

D. G. : Pour les enseignants, devenir de purs didacticiens sans désir, cela renvoie à l'idéal inculqué dans leur formation, mais c'est une fiction qui ne peut exister. Les professeurs se sentent donc coupables des désirs qui les animent ; en particulier des désirs agressifs ressentis à l'égard de certains de leurs élèves. Ils se disqualifient alors dans leur propre pratique. Leur formation ne les a pas préparés à travailler avec de l'humain ; or l'humain, c'est ce qui ne laisse jamais indifférent. Ils ont une fausse compréhension de ce qu'implique leur métier : ils croient qu'ils devraient ne rien sentir, alors qu'ils devraient comprendre qu'il leur faut accepter de gérer ce qu'ils ressentent. Chez les enseignants, cela engendre une souffrance professionnelle, qui ne peut être dite.

Dans cet aménagement défensif de l'enseignant – au sens clinique et analytique du terme –, le déni de sa propre intériorité se projette sur la vie intérieure de l'élève : beaucoup d'enseignants en viennent à ne pas soupçonner que leurs élèves ont effectivement une vie intérieure, ou n'en veulent rien savoir. Alors que l'on devrait se demander comment aménager un cadre de travail intellectuel, en tenant compte de ces vies intérieures disparates des élèves, et s'appuyer sur elles pour les motiver à apprendre. Ce que fait d'ailleurs quelqu'un comme Serge

Boimare³ qui utilise les mythes pour résoudre la conflictualité interne d'un certain nombre d'élèves en difficulté grave.

L'enseignant est un « adulte aîné qui s'expose au transfert d'un enfant et d'un groupe d'enfants », dites-vous. Qu'est-ce que cela signifie ?

D. G. : C'est une question très méconnue dans le monde de l'enseignement. On ne peut pas parler de transfert sans parler en même temps de « contre-transfert », notions exportées de la psychanalyse. Elles ont été découvertes dans le cadre de la cure analytique, mais on s'est aperçu depuis longtemps qu'elles fonctionnent dans le cadre de toute relation au long cours, et, notamment, dans le cadre de l'éducation. Le maître est l'objet, de la part de ses élèves, de déplacements d'affects. C'est-à-dire qu'il est mis à une autre place psychique que la sienne. Notamment à la place du père et de la mère que Françoise Dolto appelait les « instances tutélaires ». Les mouvements affectifs qui unissent un enfant à sa mère ou à son père vont se déplacer dans l'espace scolaire, comme en témoigne la fréquence des lapsus des enfants qui appellent leur maîtresse « Maman ». Comment les enseignants peuvent-ils comprendre et gérer les effets de ces transferts de leurs élèves dans un cadre non thérapeutique ? La formation initiale et continue est gravement lacunaire pour les aider à prendre en charge ces aspects de leur pratique. Pourtant, il existe des outils : des groupes d'analyse de la pratique, des groupes de soutien au soutien, ou groupes « Balint⁴ » pour enseignants, initiés par le psychanalyste parisien Jacques Lévine.

On dit souvent qu'un élève est poussé vers une matière ou qu'il en est dégoûté par amour ou par haine d'un enseignant...

D. G. : C'est ce qui explique qu'un élève sera bon une année dans une matière et mauvais l'année suivante. Ce n'est pas l'histoire ou les mathématiques⁵ qui ont changé, mais l'enseignant. Celui-ci est en position de médiation entre les élèves et le savoir.

Que se passe-t-il quand élèves et professeurs sont trop différents les uns des autres ?

D. G. : J'ai mis l'accent dans mes travaux sur le phénomène de double identification de l'élève à l'enseignant et de l'enseignant à l'élève : la première (identification progrédiente) n'est possible que parce que la seconde (identification régrédiente) existe. L'élève ne peut travailler activement qu'à partir du moment où il lui est possible non seulement de s'identifier à son enseignant

(certains élèves de collège ou de lycée vont jusqu'à imiter ses tics), mais au rapport de l'enseignant à son savoir. C'est cela qui est déterminant. Si l'enseignant cultive une passion pour sa matière, il passionne ; s'il ne fait que gagner sa vie, il ennuie mortellement ! Et vous savez à quel point aujourd'hui les élèves se plaignent de l'ennui ! Cette double identification n'est possible qu'à condition que l'enseignant ne ressente pas l'élève comme trop éloigné de ce qu'il était lui-même à son âge. Sinon, un vécu d'étrangeté envahit la scène scolaire ; enseignants et élèves peuvent avoir peur les uns des autres. C'est ce que Jacques Lévine appelle la « non-pactisation de l'élève » : « *Je ne peux pas me reconnaître dans cet adulte trop loin de moi qui lui-même ne se reconnaît pas en moi ! Je ne joue pas le jeu !* » Nous parlons là, bien

« Apprendre à lire, c'est quitter le langage maternel pour aller vers le langage paternel, vers le langage des pères. »

sûr, de phénomènes inconscients. Mais c'est la raison pour laquelle, dans les banlieues, les élèves testent la proximité de l'enseignant. Ils font une tentative de pactisation avec des questions du type : « *M'sieur, vous habitez le quartier ?* » ; ce qui signifie : « *Êtes-vous des nôtres ?* »

Apprendre, c'est quitter sa mère... Les blocages vécus en classe s'expliquent-ils par des raisons nées à la maison ?

D. G. : Apprendre à lire, c'est quitter le langage maternel pour aller vers le langage paternel, vers le langage des pères. Tous les enfants qui restent en symbiose avec leur mère risquent de présenter des difficultés d'apprentissage de la lecture et de l'écriture, car celles-ci impliquent une confrontation à la Loi. Les règles grammaticales sont une métaphore de la Loi, dont le père est porteur.

D'une façon plus générale, on peut dire que l'école est l'espace de transposition des problématiques familiales. Grandir, c'est en effet toujours quitter sa mère. L'école est une instance symboliquement paternelle, qui invite les enfants à se détacher du corps de la mère. L'école confronte à ce conflit psychologique incontournable entre le désir de rester petit et celui de grandir. Elle confronte également l'enfant à la rivalité fraternelle : comment se situer en étant un parmi d'autres, au milieu de ses pairs ? Veut-on

être le premier, rester le premier ou se différencier en n'étant pas le premier ?

Par ailleurs, les secrets de famille, les non-dits peuvent générer des inhibitions dans les apprentissages : on rencontre des enfants en proie à l'interdit de savoir. Interdit qui se transpose sur les acquisitions scolaires !

L'école confronte aussi l'enfant à la différence intergénérationnelle : comment se repère-t-il dans la différence entre générations ? S'il se repère bien, il peut apprendre d'un aîné. Si, au contraire, il se vit comme le père de ses parents, il va refuser l'autorité. C'est un phénomène caractéristique de notre société, souligné par Jacques Lévine : l'auto-parentalité, position psychique choisie par les jeunes en pleine mégalomanie. Elle s'explique par le fait que les parents eux-mêmes ne se sentent pas symboliquement responsables de leurs enfants, sont mal à l'aise dans la différence entre générations.

Les commerciaux reçoivent une formation à la psychologie de la vente, les enseignants sont eux mal lotis. Que leur conseillez-vous ?

D. G. : On peut dire que l'institution scolaire ne fait pas une analyse correcte des compétences dont elle a besoin pour faire face aux changements psychiques et culturels des élèves qui n'ont plus rien à voir avec ceux d'il y a vingt ans. Il faudrait intensifier la formation, initiale et continuée, à la relation ; en particulier, apprendre aux enseignants à collaborer avec des psychologues cliniciens qui, eux, ont les clefs des comportements déconcertants des élèves. Cela se fait dans l'enseignement catholique mais pas dans le public où les chefs d'établissement n'ont aucune possibilité de recruter un psychologue clinicien.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-CHRISTINE JEANNIOT

1. Dominique Ginot est aussi enseignant-chercheur à l'Institut de psychologie de l'université Louis-Lumière - Lyon-2 et responsable d'un master de psychologie clinique de la formation, unique en France.

2. À lire : Georges Chappaz (dir.), *La dimension affective dans l'apprentissage et la formation*, actes de l'université d'été (juillet 1999) de l'université de Provence, CNDP/CRDP de Marseille, 291 p., 18,39 €.

3. Cf. ECA 298, pp. 50-51.

4. Michael Balint, analyste britannique, a initié à la fin des années cinquante des études de pratiques chez les médecins, dans le milieu paramédical et dans celui des travailleurs sociaux. Son travail est encore mal connu dans le corps enseignant. Sur internet, on peut consulter le site de l'Association des groupes de soutien au soutien (Agsas) : <http://agsas.free.fr>

5. Sur le rapport particulier aux mathématiques, voir les travaux de Mélanie Klein. On peut dire rapidement que les filles ayant un bon rapport à leur père sont souvent bonnes en mathématiques.

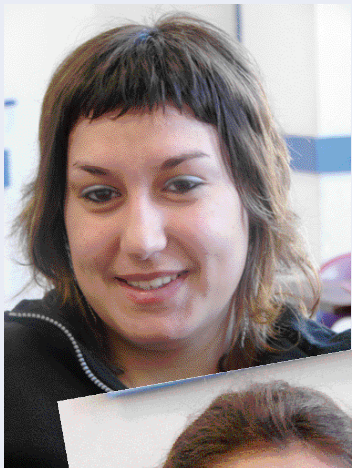
L'avenir pour horizon

L'une était complètement démotivée, l'autre en rupture avec l'école. Au lycée agricole de Lézignan-Corbières (Aude), Sabrina et Laurie ont trouvé une équipe éducative qui a fait le pari de leur réussite.

Sabrina, élève de 2^{de} BEPA¹ « services aux personnes » au lycée agricole de Lézignan-Corbières (Aude), a 17 ans. Elle est arrivée dans l'établissement, l'an dernier, en classe de 3^e après une 3^e d'insertion dans un autre collège. « J'étais très démotivée. Mes difficultés en français m'empêchaient

Dans ce petit établissement de 135 élèves, on entend ne laisser personne sur le bord du chemin.

de comprendre les consignes. Comme j'étais incapable de répondre aux questions posées, je me retrouvais sanctionnée et privée d'équitation par ma mère, alors que c'était une passion. Je restais bloquée, et plus le temps passait, plus je me bloquais. Il m'arrivait parfois de comprendre, mais je me demandais malgré tout si j'allais donner la bonne réponse. Par peur d'une sanction, je préférais me taire et je m'enfermais. »



Une spirale qui aurait pu conduire Sabrina à l'échec total. Quand elle arrive à Lézignan, l'équipe enseignante lui fait passer des tests avec une orthophoniste. Ils révélèrent une



Photos : E. du Closel

Revenues de loin... Sabrina (en haut) est en certaintaine : depuis l'année dernière, elle a retrouvé le goût, et surtout les moyens de faire des projets. Quant à Laurie, en comprenant qu'elle existait aux yeux de ses profs, elle a décidé de prendre son destin en main.

sorte de dyslexie plutôt psychologique, sans doute liée au divorce de ses parents quatre années auparavant, alors que Sabrina entrait au collège. Ces tests et le soutien indéfectible des profs lui permettent de se débloquer progressivement. De comprendre qu'elle n'est « ni bête ni incapable », ce dont elle avait fini par se convaincre, et que « sa parole compte ». « Si on te donne ce devoir à faire, c'est que tu peux le faire », lui dit-on. « Il faut sans cesse me rassurer, m'encourager, car je me compare toujours aux autres. En groupe, j'ai encore peur des réactions de mes camarades si je ne les ai pas choisis. Mais petit à petit, l'horizon s'éclaircit. Je ne me sens pas jugée. Les profs ont plein de petits trucs pour m'aider. En théâtre, parfois, même si je connais ma réplique, il m'arrive de me bloquer. Le simple fait de savoir qu'elle est inscrite sur un bout de papier, à portée de main, lève l'angoisse, et je parviens à l'énoncer. »

Pour Sabrina, c'est évident. Sans ce lycée, elle serait restée à l'écart, aurait abouti dans un CAP². Maintenant, elle envisage de passer un bac, voire d'être pompier, ce qui était totalement impensable pour elle il y a encore quelques mois. « J'ai fait des stages à la caserne, ça me plaît d'aider les autres. En plus, j'ai réussi mon compte rendu de stage ! » Une victoire pour cette jeune fille, remise sur des rails qui lui ouvrent des perspectives.

Laurie, elle, a intégré une seconde « services aux personnes » en septembre 2004, après une année de déscolarisation. Jusque-là, elle était passée de classe en classe, « avec des notes catastrophiques. Le fossé se creusait, je ne pouvais jamais rattraper. Accaparée par une multitude de soucis familiaux, incapable d'investir l'école, même un minimum, j'y trouvais de moins en moins d'intérêt. J'en étais même arrivée à ne plus pouvoir envisager un futur. Plus ça allait, plus je dégringolais. En plus, mon père voulait que ses enfants soient les



Cohésion totale. Pour que les jeunes en grande difficulté qui lui sont confiés renouent avec Corbières a choisi ses atouts : concertation, travail en commun, formation et... énergie inépuisable.

meilleurs. La pression était énorme. J'avais tellement peur de le décevoir, alors je bloquais de plus en plus. Comment lui expliquer ? »

Renouer

Son arrivée à Lézignan ne résout rien dans un premier temps. Les profs la boostent. Mais elle n'arrive pas à prendre de la distance avec ses soucis. Elle ne fait plus confiance aux adultes, sauf à ses parents bien qu'ils ne cessent de la renvoyer à son échec du moment. Comment les profs ont-ils réussi à capter son attention ? à la faire renouer avec l'école ? « Le chemin a été long. Ils n'ont pas voulu me voir continuer dans cette spirale de l'échec en me faisant passer en première. Ils m'ont fait redoubler. Au départ, je me suis braquée. Je pensais qu'ils voulaient, eux aussi, me rabaisser. Mais j'ai finalement compris que c'était une marque de respect, de confiance. Mes notes ont commencé à devenir jolies à regarder. Tout cela était accompagné de petits mots

personnels, ils comparaient des choses à la natation parce qu'ils savaient que j'aimais ce domaine [Laurie est monitrice-animatrice de natation de jeunes enfants depuis l'âge de 14 ans]. Cela me touchait. J'ai fini par comprendre que j'existais pour eux. Alors, j'ai commencé à savoir ce qui était bon pour moi et ce qui l'était moins, et à penser un peu plus à moi. Je vis avec ma grand-mère depuis le début de l'année. Je l'adore ! Elle aussi me motive, m'encourage. »

Pour Laurie, dorénavant, le mot « avenir » a un sens, et à Lézignan elle n'est pas la seule, à



« Avec la confiance, l'équipe pédagogique du lycée agricole de Lézignan est insaisissable. »

en croire Magali Pagola. Cette professeur de français, qui travaille énormément avec les dyslexiques et tous autres « dys », constate d'emblée : « Certains enfants restent chez nous pas pour le projet professionnel mais pour nos méthodes. » Le fait est que, dans ce petit établissement de 135 élèves, réputé pour accueillir les paumés du système classique, on entend ne laisser personne sur le bord du chemin.

Ça marche

Activités de pleine nature qui permettent de se dépasser³, aménagement des rythmes scolaires construits autour de projets auxquels sont reliés les matières, apprentissage par le jeu... Tout concourt à mettre les jeunes en confiance et en situation de réussir. « Cette manière de travailler, liant entre eux tous les apprentissages, exige une véritable cohésion des enseignants, des heures de concertation et de travail en commun,

une belle énergie aussi ! » commente Catherine Fauré-Fabresse, la directrice, ancienne internationale d'athlétisme, avant d'ajouter : « Tout cela permet de redonner confiance en soi, en ses capacités et en l'adulte. Mais il reste parfois une difficulté avec les matières plus intellectuelles. »

Pour cela, l'équipe s'est formée au PEI (programme d'enrichissement instrumental) à l'Ifeap⁴ d'Angers. Cette méthode élaborée par le psychopédagogue israélien Reuven Feuerstein⁵, ancien élève de Piaget, a séduit Corinne Lépine, hier prof de maths dans l'enseignement agricole, aujourd'hui formatrice au PEI à l'Ifeap. « Je cherchais une méthode qui permette de motiver les jeunes, leur donne confiance, les amène à découvrir leurs potentialités, raconte-t-elle. Pour Feuerstein, tout individu, quels que soient son âge, son milieu social, sa formation, son parcours, a un potentiel d'apprentissage permanent. Il suffit de prendre conscience de la manière dont on fonctionne pour débloquer des situations en impasse. Car un blocage vient souvent d'un système où l'on ne permet pas le questionnement. Pour cela, il a mis des tests au point. Beaucoup de choses se jouent dans la verbalisation. Il constate que s'il y a médiation, on peut toujours améliorer son fonctionnement cognitif. »

Avec les jeunes, ça marche. Magali Pagoli utilise souvent le PEI dans ses cours. « Quand la prise de conscience est faite, l'objectif est de transférer ce que l'on a appris dans la vie scolaire, la vie professionnelle et la vie quotidienne. Comment l'appliquer ? Quand mes ados réalisent qu'ils obtiennent des résultats sur les petites choses de leur vie courante, ça les fascine. Ils l'appliquent ensuite dans d'autres domaines, y compris dans l'apprentissage des matières scolaires. L'école en devient moins rébarbative. Avec les « dys », nous avons ainsi conçu une méthode de travail visant à leur donner des repères, les moyens de devenir autonomes. Ils sortent de leur spirale infernale face à la lecture et à l'écriture. Dès qu'ils peuvent avoir deux ou trois bonnes notes d'affilée, ils démarrent et font moins de fautes. » Et, conclut Corinne Lépine, « quand un prof se forme au PEI, toute sa pédagogie change ».

ÉLISABETH DU CLOSEL

1. Brevet d'études professionnelles agricoles.
2. Certificat d'aptitude professionnelle.
3. Chaque début d'année s'ouvre, pour les élèves de seconde, sur deux journées de spéléologie avec une nuit dans une grotte. Belle idée pour se confronter à ses peurs bien naturelles et voir comment on peut les dépasser.
4. Institut de formation pédagogique de l'enseignement agricole privé.
5. En 1947, il a été demandé à Feuerstein de former des gens en mesure de participer à la création du nouvel État d'Israël. Feuerstein a travaillé avec les Juifs déportés et rescapés venant d'une multitude de pays et de cultures différentes. Il leur a permis de retrouver une identité et un sentiment d'appartenance à l'espèce humaine. Les recherches de Feuerstein se sont ensuite déplacées vers les enfants handicapés et l'éducation. Il a monté son institut à Jérusalem, le Hadassah Wiso Canada Research Institute.

Épreuve personnelle et pédagogie

► Pourquoi choisit-on de pratiquer une pédagogie innovante ? Pour guérir des blessures existentielles vécues dans l'enfance, pourrait-on répondre après lecture du livre de Cécile Albert, maître de conférences à l'université catholique de l'Ouest : *Éducation de la personne et pédagogies innovantes**. Ce docteur en sciences de l'éducation a enquêté auprès d'enseignants durablement engagés dans une pédagogie choisie : le PEI** de Reuven Feuerstein (cf. article ci-contre), qui fut confronté aux séquelles des orphelins juifs de la Shoah ; la gestion mentale d'Antoine de La Garanderie, mal-entendant dès l'enfance ; ou les techniques de Célestin Freinet, gazé de la guerre 1914-1918. Et selon eux, « être à l'écoute de l'enfant », « faire confiance à l'élève », « croire en l'avenir », relève d'une vocation éducative qui trouve son origine (dans 24 cas sur trente) dans des blessures existentielles : fractures affectives ou difficultés scolaires. « Majoritairement, écrit Cécile Albert, les souffrances scolaires sont liées à des attitudes avilissantes de la part d'enseignants suffisants, autoritaires et dévalorisants [...]. Certains [des professeurs interrogés] évoquent l'exhibition de l'insuffisance qu'occasionne la compétition imposée, et le sentiment d'impuissance qui lui est associé ». Réparer « des gamins terriblement blessés » contribue à unifier la personne et à la sortir de la souffrance. « Je voulais prouver qu'on n'avait jamais fini d'apprendre : ce n'est pas parce qu'on est catalogué à un moment donné qu'on ne peut pas être beaucoup plus haut », lui a confié un adepte du PEI.

« L'épreuve personnelle est un vecteur de formation de la liberté », conclut l'auteur qui affirme en même temps que « les pédagogies innovantes ne détiennent pas l'apanage de l'éducation de la personne » mais constituent des « engagements courageux » qui contribuent à la réflexion pédagogique. **MCJ**

* L'Harmattan, coll. « Recherches et innovations », 2005, 294 p., 25€.

** Le Programme d'enrichissement instrumental est destiné à entraîner les capacités d'apprentissage.

Le chemin de Romain

Romain, 21 ans, est en première année à l'École de commerce européenne (ECE) de Lyon. Pas mal pour un spécialiste des grosses galères et petits boulots, qui a même « oublié de s'inscrire au bac » !



© E. du Closel

En 2004, Romain est en terminale ES¹, au lycée Les Arcades de Dijon. Des cours qu'il suit « à la carte » dès le milieu de l'année, sans sanction particulière, son boulot de serveur dans un restaurant-cabaret étant plus enthousiasmant à ses yeux. « L'école n'a jamais été mon truc. Au collège public, j'avais des problèmes avec l'autorité. Je voyais toute chose imposée comme une agression. Je faisais de la provocation et travaillais à minima. »

En seconde, il fait le choix d'aller vivre chez son père, à Perpignan. Frictions. Il rentre à Dijon en cours d'année, intègre Saint-Bénigne, passe en première ES, « sans se fouler ». Quelques difficultés en famille le poussent à intégrer l'internat au troisième trimestre. Sur ses carnets d'évaluation, des annotations peu valorisantes : « A des capacités,

mais ne fait pas ce qu'il faut... » « Comme je n'avais pas d'objectif, je ne voyais pas la finalité de l'école », explique-t-il.

Aux épreuves anticipées du bac, le couperet tombe : 8 de moyenne. Mais pas question pour Romain de redoubler. Impossible cependant de trouver un lycée qui l'accepte en terminale. Il commence à comprendre, grâce aussi à un de ses amis, David, que la revendication ne mène pas à grand-chose.

« Je savais qu'il se jouait quelque chose d'important pour ma vie. »

Il accepte le redoublement aux Arcades, réputé pour donner une seconde chance à des jeunes aux parcours chaotiques. Première, terminale, le boulot en parallèle, la désertion progressive du lycée, une installation seul en studio... Romain va droit à l'échec. Inévitable. « Je rate mon bac, mais comme j'avais des prévisions de boulot pour l'été avec des responsabilités, je n'étais pas inquiet. Je gagnais de l'argent. La belle vie, quoi ! Je ne voyais que ça. Mon but était de sortir du système scolaire. »

Et puis... ça vire. Une remarque déplacée de son patron. Romain claqué la porte, du jour au lendemain. Fini le salaire. L'été passe. Vacances, copains, soleil. À la rentrée, interrogation. Mais pas question de retourner dans le système scolaire. Un nouveau petit job de serveur, cours du Cned² sous le coude en prévision du bac. Et pourquoi pas envisager un BTS³ par alternance sans le bac ? Au bout de quatre mois, la brasserie qui l'emploie n'a plus besoin de ses services. À nouveau, le vide. Grosse galère. Intérim, petits boulots. « Je sens que je suis enfermé dans quelque chose, car j'ai malgré tout toujours eu une ambition : monter ma propre entreprise et être mon patron. Mauvaise période, j'oublie le Cned, j'oublie de m'inscrire au bac... Se greffent des difficultés affectives. L'année passe, la rentrée arrive. Bof... »

C'est alors qu'il croise le chemin de Didier Livio, directeur de Synergence, qui raconte : « J'étais prévenu du parcours de Romain par ma

fille. Je l'ai reçu parce que je fonctionne ainsi. Je n'embauche pas sur CV, mais en rencontrant les candidats. J'ai remarqué que les qualités de chacun ne sont jamais liées à un cursus scolaire et/ou universitaire. Il y avait le parcours de Romain, il y avait le jeune homme Romain. En l'écoutant, je me demandais comment il avait pu se laisser glisser. Il voulait que je l'oriente dans une formation sans bac. Compte tenu de son ambition, ç'aurait été un manque de respect et un gâchis total que de ne pas le pousser à se projeter dans l'avenir. Je l'ai soutenu toute l'année et avant tout aidé à trouver son lycée. On le refusait partout parce qu'on le regardait avec des lunettes académiques. Ce qui est une erreur du point de vue humain. Bravo à Jean-Claude Viard, le directeur du Saint-Cœur de Beaune d'avoir accepté de parier sur lui en lui donnant une autre chance. Sans ce dernier, il n'aurait pas pu prendre son envol. Ce devrait être un vrai sujet de réflexion pour l'institution Éducation nationale. Je dis "institution" car il est évident que l'on y trouve des femmes et des hommes qui se donnent totalement. »

À fond

Retour sur les bancs du lycée après une année « blanche ». Romain doit repasser les épreuves anticipées du bac, le bac lui-même et les concours d'entrée à des écoles de commerce ! « Je savais qu'il se jouait quelque chose d'important pour ma vie. J'avais demandé à ce que mon entourage familial ne soit pas prévenu pour ne pas avoir de pression supplémentaire. J'ai travaillé à fond, soutenu par ces adultes qui m'ont fait confiance. Soutenu aussi par David qui a été le premier à m'inciter à repasser le bac. » Aujourd'hui, Romain est en première année à l'École de commerce européenne (ECE) de Lyon.

« Je ne suis pas fataliste, je ne crois pas au destin, mais je me rends compte que lorsque j'ai opté pour le juste choix, ça a marché, j'ai trouvé la motivation et la force en moi. Comme si le chemin était tracé quelque part, malgré tout. »

ÉLISABETH DU CLOSEL

1. Économique et social.
2. Centre national d'enseignement à distance.
3. Brevet de technicien supérieur.

« Les cerveaux vont à l'école avec leurs émotions »

« *L'émotion est essentielle pour le cerveau qui apprend à corriger ses erreurs* », affirme Olivier Houdé, professeur de psychologie du développement à l'université Paris-5 - Sorbonne. Cet ancien instituteur nous présente le dernier état de la recherche.



© PUF

On apprend d'autant mieux que l'on éprouve des émotions. Cette affirmation est-elle juste selon vous ?

Olivier Houdé : Depuis René Descartes, on a longtemps cru que l'émotion et la raison ne faisaient pas bon ménage. C'est aussi ce que croyait Jean Piaget au XX^e siècle. Pour apprendre à raisonner de façon logique, l'idée était dès lors d'écarter les émotions. À l'inverse, les découvertes actuelles de la psychologie scientifique et des neurosciences montrent que l'émotion est essentielle pour le cerveau qui apprend à corriger ses erreurs.

Quelles sont ces découvertes ?

O. H. : Grâce à l'imagerie cérébrale, nous avons découvert dans notre laboratoire [le Groupe d'imagerie neurofonctionnelle du CNRS, Paris-5/Caen] l'implication d'une région du cerveau dédiée aux relations entre émotion et raison lorsque les élèves apprenaient à corriger une erreur de logique. Cette région est le cortex préfrontal ventro-médian droit. Selon les travaux du neuropsychologue Antonio Damasio, il s'agirait de la région du « sentiment de soi » lors des activités cognitives. Il est intéressant de noter que dans notre expérience, avant l'apprentissage de l'inhibition de l'erreur de raisonnement, les élèves n'étaient pas conscients

de commettre une erreur de logique, alors qu'après ils l'étaient. Ce phénomène de prise de conscience des erreurs, dont on a ainsi découvert la trace cérébrale et émotionnelle, est au centre de toute la psychologie du développement, du bébé à l'adulte. C'est important pour la pédagogie car les cerveaux vont à l'école avec leurs émotions !

Cela renouvelle-t-il pour les enseignants la définition de l'intelligence ?

O. H. : Piaget considérait le développement de l'intelligence logique chez l'enfant comme la forme la plus subtile de l'adaptation biologique. Dans ce schéma, je l'ai dit, l'émotion ne jouait aucun rôle. Aujourd'hui, je pense que cette forme d'adaptation biologique correspond, plus exactement, à ressentir certaines émotions nécessaires pour inhiber les comportements inadaptés et choisir la bonne stratégie au bon moment. Cela renvoie au rôle imputé à l'émotion dans la survie, à savoir que la peur face à un danger conduit les animaux, dont l'Homme, à le fuir et donc à l'éviter. On peut dès lors avancer, en termes darwiniens, que l'évolution biologique a dû façonner un cerveau qui ressent des émotions nécessaires pour inhiber les comportements inadaptés, y compris lorsqu'il s'agit de logique ! C'est sans doute cela la forme optimale de l'adaptation biologique, et non pas l'intelligence logique en tant que telle. Le cerveau humain n'est pas, à l'image d'un ordinateur, un calculateur froid et logique.

A-t-on des moyens de comprendre pourquoi un élève est en situation de blocage face à des apprentissages ?

O. H. : Apprendre c'est non seulement construire et activer des stratégies cognitives nouvelles, comme le pensait Piaget, mais c'est aussi parvenir à inhiber des stratégies qui entrent en compétition dans le cerveau. Et cela ne va pas

de soi ! Il en ressort que le développement de l'enfant et de l'adolescent n'est pas toujours linéaire. Pour une même notion, un même concept à apprendre, des échecs tardifs par défaut d'inhibition peuvent succéder à des réussites bien plus précoces. L'élève peut apprendre à inhiber ses stratégies inadaptées par sa propre expérience à partir de ses échecs, par imitation ou par une instruction spécifique venant de l'enseignant.

Les enseignants peuvent stimuler les émotions des élèves pour inhiber leurs comportements inadaptés quand il s'agit de logique. Ce mécanisme joue-t-il sur d'autres apprentissages, en particulier celui des mathématiques et de la lecture ?

O. H. : Dans l'apprentissage que j'évoquais tout à l'heure, il s'agissait précisément de stimuler les émotions des élèves par des « conseils d'inhibition » qui les prévenaient des pièges de raisonnement. Ce sont ces alertes, et non l'apprentissage de la logique en tant que telle, qui déclenchaient chez eux la région émotionnelle du cerveau et la correction de l'erreur. Nous avons aussi démontré ce type de phénomène dans des problèmes portant sur le nombre chez des enfants d'école élémentaire. Pourquoi pas pour certaines difficultés en lecture ? C'est aux enseignants de s'emparer de ces données nouvelles et de les appliquer aux problèmes particuliers qu'ils rencontrent.

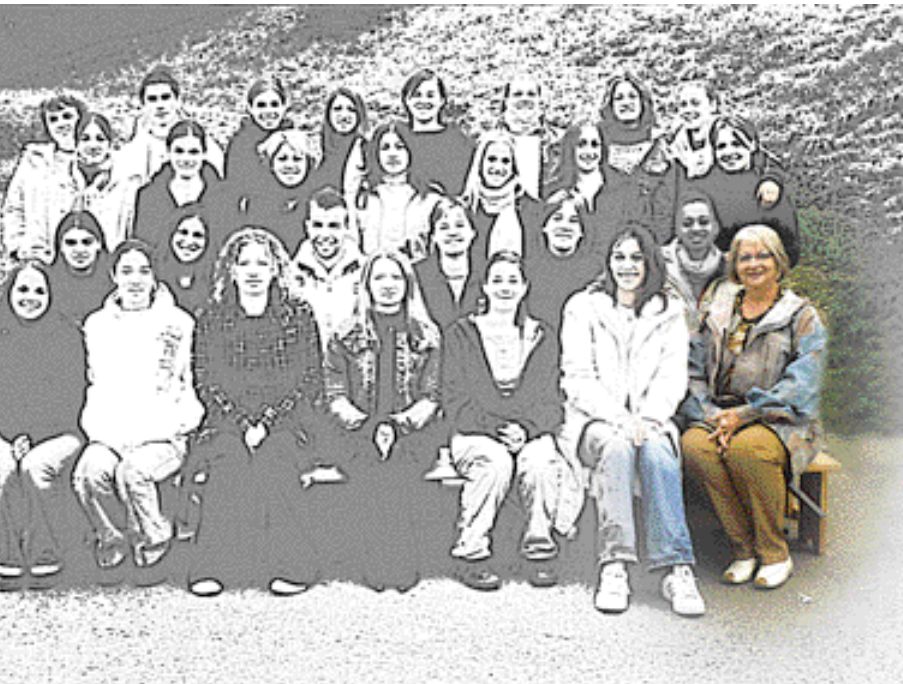
PROPOS RECUEILLIS PAR
SYLVIE HORGUELIN

Savoir +

Pour un aperçu général : Olivier Houdé, *La psychologie de l'enfant*, Que Sais-je? PUF, 2004, 8 €.

Pour une description détaillée des procédures d'apprentissage : Olivier Houdé, Bernard Mazoyer, Nathalie Tzourio-Mazoyer, *Cerveau et psychologie*, PUF, 2002, (chapitre 7), 28 €.

À paraître aux PUF (septembre 2006) : Olivier Houdé, *10 leçons de psychologie et pédagogie*.



« La retraite ne me fait pas peur ! »

À la fin de l'année, Arlette, 61 ans, quitte définitivement le lycée où elle enseigne depuis 28 ans. Médecin à l'origine, puis prof de sciences et techniques médico-sociales, elle envisage pour sa retraite de... redevenir étudiante !

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIE HORGUELIN

« Je suis une fille d'ouvrier. Après mon bac, je ne voulais pas être à la charge de mes parents et je ne savais pas trop quelles études entreprendre. Plusieurs métiers me tentaient : prof de maths, d'histoire, ou encore médecin. Comme j'aimais l'enseignement, pour gagner ma vie, j'ai commencé par faire des suppléances dans l'enseignement catholique. On m'a confié une classe unique dans une école en pleine montagne auvergnate. Ce n'était pas facile ! Avec l'argent économisé, j'ai pu entrer en médecine. J'ai connu mon mari en quatrième année. Nous nous sommes mariés et mon premier enfant est né. Entre-temps, j'avais ouvert un cabinet de médecine libérale dans la banlieue de Grenoble. Avec la naissance de mon deuxième enfant, ma vie est devenue très compliquée.

J'avais une employée de maison à temps plein et je ne voyais jamais mes enfants. Comme j'étais la seule femme médecin du quartier, toutes les femmes maghrébines venaient me consulter. Mon cabinet marchait trop bien. Je me suis sentie dépassée et j'ai vendu mon cabinet pour privilégier

« Au début de ma carrière, j'étais plus rigide, plus "prof" que maintenant. »

ma famille. Une copine, prof d'anglais, m'a dit alors que l'on cherchait quelqu'un dans son lycée pour enseigner le vocabulaire médical. C'est ainsi que j'ai commencé ma carrière au lycée Notre-Dame-des-Victoires, à Voiron, non loin de Grenoble. J'y suis restée jusqu'à ce jour ! Il m'est arrivé d'avoir des regrets. Un médecin a la satisfaction immédiate de sauver des vies en détectant des pathologies graves. Les relations avec les patients sont aussi plus fortes qu'avec les élèves ou les collègues. Le métier d'enseignant est plus banal. Mais je me suis sentie tout de suite très bien au lycée, et j'ai adoré faire la classe.

Des appréciations blessantes

Les élèves ont changé en 28 ans ! Comme mes collègues, je constate, par exemple, qu'ils n'arrivent plus à étudier en dehors des cours. Cette année, j'ai des terminales sciences médico-sociales, en majorité des filles. Quand je leur demande qui a fait son travail, quelques mains se lèvent timidement, presque gênées. Les terminales n'arrivent à s'y mettre qu'à Pâques, quand l'échéance de l'examen approche. Ce bachotage de dernière minute, c'est ce qu'il y a de plus agaçant pour les profs ! Nos seuls moyens de rétorsion sont les mauvaises notes et les appréciations. J'appelle cela "la vengeance du prof". J'ai compris que c'était inutile. On décourage les élèves qui se disent : "C'est pas la peine de faire un effort, de toute façon, la prof va me saquer." Aussi je me contente de signaler de façon objective que tel élève n'a pas travaillé. Je me souviens encore des bulletins de mes enfants, sur lesquels figuraient des phrases blessantes. Je sais le mal que cela peut faire... Et puis, parfois, le déclic se produit. Un élève comprend tout à coup qu'il est important de s'y mettre, et ses résultats s'en ressentent.

Petits tops à bretelles

Autre changement visible : la présentation physique des élèves. Dès que les beaux jours arrivent, les filles viennent en classe le nombril à l'air pour montrer leur piercing. Elles portent des pantalons taille basse et des petits tops à bretelles. C'est interdit par le règlement mais il est très difficile de tout contrôler. Parfois, on se croirait à la plage. Je ne suis pas ringarde, mais en classe, cela me gêne. Et pour moi, médecin, le piercing et les tatouages – de plus en plus visibles – sont des atteintes au corps. Je m'inquiète globalement pour la santé de mes élèves. Ils prennent des médicaments pour dormir ou pour se tenir éveillés. Ils font de la relaxation ou de la sophrologie pour calmer leur stress. Ils ont besoin de béquilles. Sans compter les filles qui font des régimes, sont mal dans leur peau et prennent du Prozac. Autrefois, les jeunes discutaient plus entre eux et avec des adultes. Ils comprenaient qu'il est normal d'être anxieux avant un examen. On a médicalisé le fait d'être élève !

Moi aussi, j'ai changé !

Au début de ma carrière, j'étais plus rigide, plus "prof" que maintenant. Aujourd'hui, je tolère que des élèves bâillent et s'ennuient. Après tout, ils en ont le droit ! Quand cela arrive, je me dis que mon cours n'est peut-être pas très intéressant, que je devrais changer ma présentation, trouver davantage d'exemples pris dans la vie. J'accepte plus les bavardages aussi. Je n'oublie pas qu'ils en sont parfois à leur huitième heure de cours de la journée. Et moi, je réagirais comment à leur place ? À la fin de l'année, le lycée, c'est fini. La retraite ne me fait pas peur. Les élèves vont me manquer, bien sûr, mais je vais en retrouver certaines sur le campus... Je m'inscris en licence d'histoire. J'ai l'âme d'une éternelle étudiante. Vous vous souvenez, je voulais être prof d'histoire aussi. Il faudrait avoir plusieurs vies ! »

(publicité)

Services en milieu rural : le pari du Roc-Fleuri

Angélique, Marion et Natacha ont envie de décrocher un job intéressant et de rester au pays. Au lycée polyvalent Roc-Fleuri, à Ruffec (Charente), elles préparent le nouveau bac pro « services en milieu rural » (SMR) et passeront leur examen en juin 2007.

MARIE-CHRISTINE JEANNIOT

Ruffec, 4 000 habitants, non loin de Poitiers, Niort et Angoulême... Le charme discret de maisons de pierre blanche endormies derrière leurs volets balzaciens, le début du Sud-Ouest. On y produit du pineau des Charentes, du cognac, mais pas de vin AOC¹. La vie culturelle y est dynamique (bientôt une médiathèque), on parle anglais dans les agences immobilières assaillies par les Britanniques, et un rayon de produits venus de Londres s'est ouvert au supermarché : région de transitions douces, campagne rurale.

Déjà les premiers stages de découverte ont ouvert aux élèves des horizons qu'ils n'imaginaient pas.

Le lycée Roc-Fleuri, un établissement polyvalent de 350 élèves, sous contrat avec les ministères de l'Agriculture et de l'Éducation nationale², fait lui aussi dans la transition douce, en marge des grosses villes. Entre un Bepa³ « services aux personnes » et un tout jeune BTS⁴ « services en espace rural » (ouvert à la rentrée 2000), s'est créé, en septembre 2005, un baccalauréat professionnel « services

en milieu rural ». Le « nouveau-né » a séduit 33 jeunes (dont 94 % de filles), issus du Bepa « services aux personnes » du Roc-Fleuri (63 %), mais aussi des BEP « carrières sanitaires et sociales », « vente », « secrétariat » ou « comptabilité » d'établissements environnants⁵.

Ainsi, Marion : 19 ans, brune, fine, très douce, la jeune fille est heureuse d'avoir trouvé, avec cette formation, l'occasion de poursuivre ses études alors qu'elle craignait de rester enlisée : « Avec un BEP "sanitaire et social", on ne peut vraiment pas faire grand-chose », a-t-elle vite constaté. D'autant que pour décrocher un emploi, il lui aurait fallu disposer de l'autonomie que procurent un permis de conduire et une voiture... « Mais avec notre bac pro, ce sera plus simple de trouver du travail ! Il n'est pas spécialisé et renforce notre culture générale. Nous avons le choix entre plusieurs stages, c'est un peu à nous de fabriquer notre bac ! » Elle a tout compris.

Mais expliquer aux familles l'esprit de cette formation souple, à la fois pointue et polyvalente (cf. encadré), faisant référence à des métiers plus souvent émergents que déjà existants, a parfois demandé de sérieux efforts à Philippe Besson, directeur adjoint de l'établissement : « Comme le référentiel professionnel est relativement large, son interprétation peut varier d'un lycée à l'autre. Nous présentons souvent la formation comme

une "boîte à outils" dans laquelle les jeunes puiseront des notions de bureautique, d'économie, de droit, de comptabilité... en fonction de leur projet. Parfois, ils ont du mal à comprendre l'intérêt de certains modules, se sentant uniquement concernés par des enseignements utiles à court terme... Dans tous les cas, l'intitulé "baccalauréat professionnel", plus parlant pour les familles, constitue un réel progrès par rapport au "brevet de technicien agricole". »

Découverte

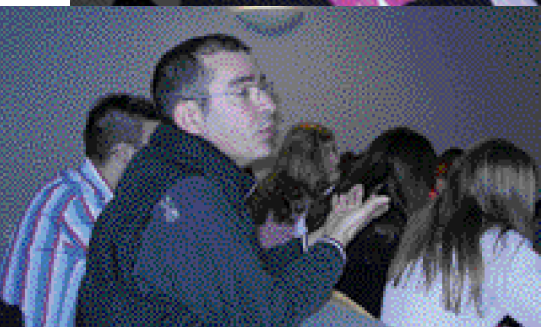
Mardi 24 janvier 2006, 10 heures. Dans l'amphithéâtre du lycée, sont réunis 33 élèves et deux enseignants de cette classe de baccalauréat : Christiane Constantin, professeur d'économie, et Serge Barroso, professeur d'économie et gestion, comptabilité et informatique. Avec eux, Émilie Canon, représentante d'une association intermédiaire locale – l'un des cinq plus gros employeurs de Ruffec. Ils occupent les gradins pour deux heures sur « les organisations de services dans leur environnement », un module que l'on retrouve dans d'autres baccalauréats de l'enseignement agricole. La jeune femme commence par évoquer l'histoire de l'association : créée en 1989 avec un salarié, elle compte aujourd'hui cent équivalents temps plein. Même les élèves habitant Ruffec la découvrent...

« Attention, prévient le professeur principal Christiane Constantin, à la fin de vos études, vous aurez, vous aussi, à présenter un projet découvert sur votre lieu de stage, dans son déroulé interne et dans son environnement. » Et Émilie Canon de préciser : « Nous allons nous rencontrer plusieurs fois, n'hésitez pas à m'arrêter et à me poser des questions... »

Peu à peu, les élèves clarifient des notions complexes : ce que signifie une convention passée entre une association intermédiaire et l'Agence nationale pour l'emploi, ce qu'est précisément le secteur concurrentiel dans lequel elle s'inscrit, le visage de l'intérim social. On aborde aussi la manière dont l'association a diversifié ses activités et a dû modifier ses statuts pour répondre aux exigences de l'administration et aux contraintes de la comptabilité, le poids du politique et des individus puisqu'il a fallu un maire adjoint particulièrement sensible aux besoins de ses administrés pour lancer l'affaire en 1989...

« Si je suis un particulier et que j'ai besoin d'un service, j'appelle l'Agire⁶, et si je suis une entreprise je téléphone à l'Éneica⁷ ? » OK, Éléonore a saisi. Mais un autre élève proteste : « C'est nul si les entreprises d'intérim ne prennent pas les gens en difficulté comme le fait l'Agire ! »

Découverte du monde comme il va... et de la structure que devra prendre leur futur exposé. Les deux enseignants ne ménagent pas leurs efforts pour clarifier à



Photos : M.-C. Jeanniot

Quatre gros plans et un portrait de groupe. De haut en bas, et de gauche à droite : Sara, Mathieu, Serge Barroso, Marion, et six élèves pour rappeler qu'au Roc-Fleuri, en bac pro « services en milieu rural », les filles sont largement majoritaires.

nouveau : « L'insertion par l'économie suppose de repérer le besoin économique, avant de chercher les compétences nécessaires pour y répondre », souligne Serge Barroso. C'est dans ce type de processus qu'il va falloir entrer (créateurs d'entreprise et nouveaux diplômés) pour répondre aux profondes transformations vécues par le milieu rural.

Déjà, les premiers stages de découverte⁸ ont ouvert aux élèves des horizons qu'ils n'imaginaient pas. L'une a vu de près et aimé le métier de préparateur en pharmacie, l'autre a pris conscience de la diversité du Pays de Ruffec en rédigeant un guide touristique utilisé par l'office de tourisme. Angélique, 18 ans, dont le stage s'est déroulé à la chambre d'agriculture d'Angoulême, a « découvert le monde de l'agriculture » alors qu'elle vit en milieu rural. Marion a observé la polyvalence nécessaire à une secrétaire dans une adminis-

tration en zone rurale : « On voit tous les dossiers, alors qu'en ville chaque service est spécialisé. »

Stage collectif

Mardi après-midi, au centre de documentation, la classe rencontre Joël Egloff⁹, un écrivain de 35 ans. C'est l'association Bleu Garance, en lien avec le service

culturel de la mairie, qui a organisé son déplacement, en coordination avec la documentaliste et le professeur de lettres du lycée. « D'où vous vient votre inspiration ? » demande Sarah, mordue par les tribulations loufoques d'un corbillard dans *L'étourdissement*, un roman qu'elle a, du coup, eu l'occasion de lire. « Les élèves devront produire une autre forme d'écrit, en racontant l'étude qu'ils vont mener en stage », souligne l'enseignante de français, Sophie Le Calvez, qui s'efforce de les nourrir : théâtre, lectures...

À la fin de la seconde année, un stage collectif d'action professionnelle (par groupes de deux à quatre élèves) devrait clore cette formation : préparation d'un questionnaire de notoriété pour une entreprise, création d'un site internet pour une autre, mise en place de journées portes ouvertes, étude de création d'un club pour personnes âgées... Les possibilités de conduite d'un projet issu du tissu socio-économique local sont variées.

Pour le moment, tout va bien : « Nous n'avons eu que des retours positifs des premiers stages », note Chris-

tiane Constantin, pionnière, avec ses collègues. Et ce, même si le lien entre le bac pro et le BTSA n'est pas encore trouvé¹⁰. Il n'empêche, la première promotion du Roc-Fleuri est en train de franchir gaillardement le cap de sa première année. ■

1. Appellation d'origine contrôlée.
2. Il propose une 4^e et une 3^e de l'enseignement agricole, une 2^{de} générale et technologique, un bac S et L (en annexe du lycée Saint-Paul d'Angoulême), un Bepa « services aux personnes », un bac pro « services en milieu rural » et un BTSA « services en espace rural ».
- Adresse : Lycée Roc-Fleuri, 6 boulevard des Grands-Rocs, BP 83 - 16700 Ruffec. Tél. : 05 45 31 00 60. Internet : www.rocfleuri.com
3. Brevet d'enseignement professionnel agricole.
4. Brevet de technicien supérieur agricole.
5. 74 % de ces élèves sont originaires de Charente, 77 % sont issus du milieu rural.
6. Action groupée pour l'insertion et la recherche d'emploi.
7. Entreprise régionale pour l'emploi dans l'industrie, le commerce et l'artisanat.
8. Trouvés par les élèves eux-mêmes. L'ensemble de la formation compte quatre types de stages sur deux ans : stage découverte, stage d'examen, stage d'insertion professionnelle et stage d'action professionnelle. 66 % souhaiteraient travailler dans l'univers paramédical, 25 % voudraient poursuivre en BTS, et 9 % n'ont pas de projet défini.
9. Prix du Livre Inter 2005 pour *L'étourdissement* (Buchet-Chastel, 2005), Joël Egloff a publié trois autres romans : *Edmond Ganglion et Fils* (Le Rocher, 1999 ; Folio/Gallimard, 2001), *Les ensoleillés* (Le Rocher, 2000 ; Folio/Gallimard, 2002) et *Ce que je fais là assis par terre* (Le Rocher, 2003).
10. Un autre baccalauréat « services de proximité et vie locale », plus centré sur le milieu urbain (mais qui sème la confusion dans l'esprit des familles) vient d'être lancé par l'Éducation nationale.

Travailler en milieu rural

La loi d'orientation agricole (9 juillet 1999) et la loi d'orientation pour l'aménagement et le développement du territoire (25 juin 1999) proposent de dynamiser des contrats de pays, de favoriser des chartes intercommunales. Pas par fantaisie, mais pour maintenir sur place les populations locales, jeunes et moins jeunes, et accueillir de nouveaux arrivants, avec leurs besoins particuliers. Comment identifier précisément des emplois quand il s'agit en grande partie de répondre à la demande émergente ? Tourisme, animation patrimoniale et culturelle, social, santé, administration, commerce, service aux particuliers, industrie : autant de domaines qui peuvent faire travailler des techniciens de niveau IV (baccalauréat). Pour faire vivre le nouveau bac pro « services en milieu rural », il faudra développer des capacités relationnelles, la maîtrise de la gestion, des outils de communication et bien d'autres compétences transversales encore... **MCJ**

Pour tout renseignement sur les métiers de service en milieu rural : Servie Familles Information, Conseil national de l'enseignement agricole privé, 277 rue Saint-Jacques, 75005 Paris. Tél. : 01 53 73 74 28 (de 9 h à 12 h). E-mail : infos-orientation@cneap.scolanet.org

À Angoulême, on se délecte des « exquis mots »

Pour mieux communiquer, se parler et s'écouter, les élèves de l'école de l'Enfant-Jésus, à Angoulême, jouent avec les mots. Une découverte qui passe par toutes sortes de médias dont la radio et le journal de l'école.

BRUNO GRELON

Connaissiez-vous le « rôti-roir » ? C'est une viande cuite dans la com-mode. Et le « burôti » ? Un meuble passé au four ! Amusants ces « mots-valises »

et ces définitions que lancent les voix fraîches des CM1 et CM2 de l'école de l'Enfant-Jésus, à Angoulême (Charente), au micro de *Radio Accords*. Cette émission hebdomadaire, intitulée *Exquis Mots*, entre dans le cadre d'un vaste projet d'éta-

blissement établi par l'équipe pédagogique.

« Outre les programmes actuels qui insistent sur la maîtrise de la langue, avec un socle commun à tous, explique Marie-Christine Ceccaldi, la directrice de cet établissement

les rapports au livre et à la lecture avaient changé avec l'arrivée d'internet ; ou encore si l'école devait montrer une « vitrine » adaptée à son époque. »

De ce constat naît un projet : « Dire, lire et écrire pour communiquer ». Avec des objectifs : apprendre à se parler et à s'écouter, trouver de nouveaux espaces et lieux de parole. Et, pour chaque cycle, un angle précis. En cycle 1 : apprendre à parler, à articuler, apprendre des mots nouveaux pour la maîtrise du langage oral et la communication. En cycle 2 : lire autrement avec l'étude de l'album et s'initier aux médias et à la bande dessinée. En cycle 3 : étudier la littérature de jeunesse, s'initier aux médias, étudier l'outil informatique et communiquer.

« Un instituteur, c'est une maîtresse en garçon. »

Il est vrai que pour cette femme dynamique, les médias n'ont guère de secrets. Dans une vie antérieure, elle travaillait à la télévision, à *Antenne 2*, devenu *France 2*. Adjointe aux documentaires, elle était au cœur de l'information et côtoyait des « peintures » comme Serge Moati ou Catherine Ceylac. « *En dernier pour notre projet pastoral et éducatif*, poursuit Marie-Christine Ceccaldi, nous avons travaillé sur le thème des « mots



Jeunes journalistes. Ci-dessus : dans les studios de *Radio Accords*, les jeunes animateurs de CM1-CM2, leur directrice Marie-Christine Ceccaldi, et leurs invités, Derib (à droite) et Job. Ci-contre : Un *Kaléidoscope* au titre changeant.

qui compte 310 enfants et 16 enseignants, nous avons réfléchi sur tous les angles de la communication, qu'elle soit intra- ou extra-établissement. Nous nous sommes demandé si la parole était bien donnée à chacun ; si

magiques” : reconnaissance, affection, respect et amour. En fin d’année, nous avons réuni l’ensemble de ce travail au sein d’une publication, qui reprend les poèmes, histoires et dessins réalisés. » Dans cet ouvrage, présenté à l’italienne, on découvre de bien belles histoires comme celle de cet arbre magique capable d’inventer des fruits au goût nouveau : « sourriers », « opopardonax », « aurevoirtiers », « s’ilteplâitistes »... Et aussi quelques mots d’une chanson qui visiblement a bercé les écoliers tout au long de l’année : « Écoute s’il te plaît les mots magiques. Ces marchands de bonheur sont les miroirs de ton cœur. »

La réalité des petits

Rien d’étonnant à ce que l’équipe pédagogique de l’Enfant-Jésus soit allée plus loin dans cette démarche, ait eu envie de tester d’autres médias : « Nous avons tout de suite pensé à la radio locale rattachée au réseau des Radios chrétiennes francophones (RCF), précise Marie-Christine Ceccaldi. Bien implantée sur le secteur, elle a un bon taux d’écoute, ce qui permet de faire connaître notre travail par toute la communauté éducative. » Enregistrée dans la semaine et diffusée le mardi matin à 7 h 45, sur *Radio Accords*², l’émission *Exquis Mots* ne dure que deux minutes et demie, mais demande une participation de toutes les classes pour son élaboration. Outre les fameux « mots-valises » cités plus haut, plusieurs rubriques alimentent ce programme. Ainsi « Les définitions des petits » expriment la réalité avec un vocabulaire restreint : « Un instituteur, c’est une maîtresse en garçon. » Les « mots-caméléons » reviennent sur l’évolution du sens d’un mot : « formidable », par exemple, qui signifiait autrefois, « respectable » et « très grand », et qui aujourd’hui veut dire « apprécié fortement ». « Drôles de mots », enfin, permet d’apprendre des mots nouveaux comme « courriel³ ».

Plus approfondi et demandant une réflexion plus longue, le magazine de société des CMI et

CM2, d’une durée de quinze minutes, est présenté tous les deux mois environ. Thèmes et questions sont préparés en classe avant l’enregistrement avec un invité-vedette. Pour la première, autour de « l’enfant dans la ville », Philippe Mottet, le maire d’Angoulême, a bien voulu répondre aux questions des jeunes journalistes. Marie, Willy, Philippe, Léa, Héloïse et Lémine racontent cette grande aventure dans le journal de l’école, *Le Kaléidoscope* : « Le maire est arrivé, il était très gentil, c’était bien. Nous avons parlé au micro. Le maire a répondu à nos questions avec de longues phrases sur des sujets comme la sécurité aux abords des voies ferrées, l’amélioration de la vie quotidienne des personnes handicapées dans notre ville. Nous avons parlé des “cabinets” pour chiens, trois sont déjà installés... »

Au cours des mois suivants, ont été abordées la spiritualité, avec le père Boulet, ancien curé doyen du diocèse et ancien porte-parole de l’épiscopat, ou encore la bande dessinée, pendant le Salon d’Angoulême, avec le duo Derib et Job, les créateurs de *Yakari* (cf. p. 52). Enfin, pour la Semaine de la presse et des médias dans l’école⁴, l’invité sera un journaliste de renom : Claude Sérillon.

« Dans le même esprit, poursuit la responsable, nous avons reçu à l’école un écrivain, auteur de six ouvrages pour enfants, Catherine Ternaux, par ailleurs documentaliste au CNBDI⁵ d’Angoulême. Son ouvrage intitulé *Le secret de la Joconde*⁶, entré dans le programme de littérature des CMI. Les élèves lui ont posé beaucoup de questions sur le métier d’écrivain, sur la façon d’écrire une histoire, les moments où elle rédige, le choix des caractères de ses personnages. Bref, l’envers du décor. »

Située au cœur d’Angoulême, l’école de l’Enfant-Jésus n’oublie jamais que toute la ville vit au rythme des bulles et des cases. « L’illustration est porteuse de sens, développe Alain Ménard qui enseigne en cours préparatoire. Cela fait totalement partie des éléments d’expression et cela rentre totalement dans notre méthode. On part d’une histoire,

on crée une fresque collective et chacun s’approprie un personnage. Les enfants peuvent ainsi découvrir la différence qui existe entre le narrateur et ce que disent les personnages de l’histoire. Actuellement, nous travaillons sur *Pierre et le loup, le conte musical de Serge Prokofiev, et chaque élève s’est identifié qui au grand-père, qui au chat ou au canard, qui aux chasseurs, et les fait s’exprimer. Ponctuellement, également, on crée une BD. Les enfants découvrent le lien entre l’écrit et la pensée. Ils ont même inventé une suite avec le loup qui s’échappe du zoo et va dévorer une chèvre. »*

D’autres actions

La bande dessinée, toujours et encore, avec un numéro spécial du *Kaléidoscope* (sorti en janvier pendant le Salon d’Angoulême) qui comprend pas moins de dix-sept histoires regroupées sur dix pages. Elles évoquent de grands sujets (la différence) ou l’actualité (Noël et le Salon des Gastronomades). Les plus amusantes évoquent le voyage de la tortue Lilibili à Saint-Barthélémy, très nette allusion au poste précédent de Marie-Christine Ceccaldi, qui dirigeait l’école Sainte-Marie, dans cette île des Antilles. Surfant sur la vague Festival international de la bande dessinée⁷, trois classes se sont également rendues dans l’espace Franquin, pour participer aux Rencontres Juniors, animées par des CE2 de l’école, avec des dessinateurs présents sur le Salon, tandis que les CM1 visitaient les stands.

Cet apprentissage de la communication trouve d’autres applications, extérieures à l’école celles-ci. Ainsi, la maison de retraite voisine reçoit régulièrement de jeunes visiteurs : défilé de carnaval, chorale pour la Fête de la musique, lecture de contes et de poèmes pendant le Printemps des poètes. D’autres actions sont tournées vers les enfants hospitalisés ou des enfants d’autres continents via la correspondance scolaire. Concrètement encore, un atelier « bagues » a vu le jour pendant la pause déjeuner. Les bijoux fabriqués ont été vendus le jour du marché de Noël au profit de l’Institut Curie.

« Communiquer est une action de longue durée qu’il nous faut sans cesse renouveler et enrichir, conclut Marie-Christine Ceccaldi. Notre action prolonge la réflexion que nous avons faite sur les assises et autour de la parole dans l’établissement. Nous avons encore beaucoup de travail à réaliser, en particulier dans le domaine informatique. Nous souhaitons que notre futur site internet soit particulièrement attractif et interactif. Il sera l’une des grandes “vitrites” de l’école. » ■

1. Adresse : 19 rue des Bézines, 16000 Angoulême.

2. On peut écouter *Radio Accords* à Angoulême sur 96.8, à Confolens sur 95.4 ou sur 104.1, à Cognac sur 89.9.

3. Courrier envoyé ou reçu par internet.

4. Cette année, du 13 au 18 mars.

5. Centre national de la bande dessinée et de l’image.

6. Grasset Jeunesse, 1997.

7. La prochaine édition aura lieu du 25 au 28 janvier 2007.

Au cœur de la Charente

Bien intégrée dans sa région, l’école de l’Enfant-Jésus a choisi de mieux la faire connaître à ses élèves. Le thème pédagogique de cette année étant « Terres de Charente », les élèves partent sur le terrain à la découverte du patrimoine et de l’histoire de la ville d’Angoulême. Ils visitent quelques « points forts » du département comme l’abbaye de Bassac et le Futuroscope. Autre rencontre, celle d’un viticulteur, M. Seguin, à Marsac, au moment des vendanges : « Nous avons dessiné le vignoble, racontent les jeunes élèves du CP. Puis nous avons coupé le raisin et nous l’avons mis dans un petit pressoir qui servait autrefois. Nous avons attendu avec impatience que le jus coule. Nous avons enfin rempli nos bouteilles et nous avons goûté le bon jus sucré. »

Accompagner les nouveaux enseignants

Durant l'année qui suit leur réussite au concours, les professeurs stagiaires sont guidés dans leur travail par des enseignants en poste. Ils ont le titre de « maîtres accompagnateurs » dans le premier degré et de « professeurs conseillers pédagogiques » dans le second degré. Mais les vocations sont insuffisantes pour répondre à l'afflux attendu de nouveaux enseignants.

JEAN-LOUIS BERGER-BORDES

Dans le 2^d degré¹, tout commence à la rentrée : le « professeur conseiller pédagogique » (PCP) accueille son collègue « stagiaire en responsabilité² ». Il lui fait visiter l'établissement, le présente à ses collègues et lui transmet circulaires officielles et manuels scolaires. Une mission d'information, mais

Le salut pourrait venir des jeunes enseignants.

aussi d'accompagnement, souligne Nicole Priou, responsable de l'Institut de formation pédagogique (IFP) d'Ile-de-France³ : « *Le PCP est là pour renseigner ; écouter, beaucoup ; être un soutien.* » Et puis, bien sûr, il a une fonction première de formation : « *C'est un formateur de terrain, qui doit se "déplacer" de la relation maître à élève, qu'il pratique dans ses cours, à celle de collègue expérimenté à débutant ; un positionnement subtil, difficile parfois à trouver, pour donner à voir et comprendre sa pratique, faire des suggestions, être une personne ressource...* »

Car si le cadre de l'accompagnement autorise une variété de façons de faire, le stagiaire doit pouvoir observer son accompagnateur et bénéficier de temps réguliers d'échanges sur des points précis : préparer un cours, passer du programme à des situations d'apprentissage, préparer un conseil de classe, corriger une première série de copies... En somme, tout ce qui fait le professionnalisme de l'enseignant. La dimension propre de l'enseignement catholique n'est pas absente de ces échanges, lorsqu'il s'agit, par exemple, de réfléchir à ce qui fonde les

choix professionnels quotidiens : rapport au savoir, modes d'évaluation des élèves, relations avec les collègues ou les parents. Au total, cela représente plusieurs heures par semaine, durant les premiers mois de l'année du moins.

Dans le 1^{er} degré, si l'esprit est le même, le programme diffère. Les professeurs des écoles stagiaires ont à effectuer des stages en responsabilité de trois semaines, un dans chacun des trois cycles. Et la terminologie, comme les fonctions, varient selon les régions, précise Nathalie Tretiakow, adjointe de direction au centre de formation pédagogique (CFP) Emmanuel-Mounier, à Paris. Au cours des stages en responsabilité, le suivi est assuré par les formateurs du CFP, le « maître accompagnateur » étant sollicité pour des visites ponctuelles.

Pénurie et fidélisation

Et puis, il y a les « stages de pratique accompagnée ». Avec, dans le 2^d degré, un recours à d'autres PCP pour accueillir les cafépiens⁴. Dans le 1^{er} degré, les étudiants en première année de CFP ont quatre à six semaines de stage d'observation dans les classes de maîtres accompagnateurs des trois cycles, avec bien sûr des conseils. En seconde année, les professeurs des écoles stagiaires bénéficient de deux semaines de stage en pratique accompagnée, organisées en continu ou en journées réparties dans l'année, et ce dans un autre établissement que celui où ils font leur stage en responsabilité.

Avec au final, dans le 2^d degré, pour le PCP, la rédaction d'un rapport d'évaluation de l'année : « *Un document décisif* » pour les stagiaires, insiste Nicole Priou. Dans le 1^{er} degré, complète Nathalie Tretiakow,

« *les rapports des maîtres accompagnateurs viennent compléter le dossier d'évaluation de la pratique professionnelle, constitué aussi d'autres rapports, notamment ceux des formateurs du CFP chargés des visites* ».

Cet engagement demandé aux PCP et maîtres accompagnateurs serait-il trop lourd ? En tout cas, observe Nicole Priou, on manque de PCP dans certaines disciplines, alors que les besoins vont aller croissant dans les années qui viennent, les nombreux départs à la retraite étant compensés par l'arrivée de nouvelles cohortes d'enseignants. Le salut pourrait venir des jeunes enseignants qui, depuis les accords Lang-Cloupet, ont eux-mêmes bénéficié de cet accompagnement et en connaissent l'enjeu ; ou alors, comme c'est beaucoup le cas actuellement, de professeurs plus expérimentés. Ceux-ci enrichissent ainsi leur parcours de fin de carrière – pas seulement en termes financiers, mais « *pour sortir un peu de ce qui peut devenir une routine d'enseignement et bénéficier d'un "bain de jouvence" dans ce contact avec de jeunes collègues* ». Cela suppose, poursuit Nicole Priou, que « *les chefs d'établissement aient un rôle moteur. Il faut qu'ils soient persuadés que l'arrivée de stagiaires est une plus-value pour l'établissement par le renforcement de compétences que cet accueil entraîne chez les PCP. Les chefs d'établissement ne doivent pas être frieux face aux "perturbations" que représente l'accueil de stagiaires. S'ils n'encouragent personne, on passe à côté d'enseignants qui auraient tout à fait le profil PCP, mais qui n'osent pas se proposer* ».

Dans le 1^{er} degré, la pénurie de « maîtres accompagnateurs » va de pair avec leur fidélisation, confirme Nathalie Tretiakow. Et ce, d'autant que « *cette fonction ne bénéficie d'aucun statut ni indemnité financière. La question est régulièrement soulevée, mais la réponse toujours en attente... alors que dans le public, les maîtres formateurs sont indemnisés* ».

Pour le 1^{er} comme pour le 2^d degré, l'appel à candidatures est, en tout cas, lancé. ■

1. Hors enseignement agricole.

2. Cf. ECA 297 (pp. 38-39) : « Concours externe cherche candidats enseignants ».

3. L'un des départements de l'Institut supérieur de pédagogie (ISP) de la Catho de Paris.

4. Lauréats du certificat d'aptitude aux fonctions d'enseignement dans les établissements d'enseignement privés du second degré sous contrat (Cafep). Ils sont reçus dans un autre établissement que celui où ils sont certifiés stagiaires et bénéficient ainsi, avec un autre PCP, d'échanges d'accompagnement.



Sur l'accompagnement des enseignants dans leur année de validation du concours interne, cf. ECA + (www.scolanet.org)

La marche à suivre¹



D.R.

Pauline Lanier, prof de lettres et PCP

Pauline Lanier, prof de lettres, fut sans doute l'une des benjamins des PCP. C'est qu'elle avait elle-même été accompagnée par « une PCP tout à fait formidable ». « J'ai tellement apprécié cette collaboration que je me suis dit que je le serais à mon tour, dès que j'aurais l'expérience suffisante », explique-t-elle.

Dès 26 ans, elle confirme sa vocation. Il est vrai qu'elle avait assuré des suppléances pendant son année de maîtrise de lettres, puis occupé un presque mi-temps en préparant son Cafep, décroché en 2000. Avec l'accord de son chef d'établissement, au lycée Notre-Dame-de-Boulogne, à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), elle commence donc, en 2003, tout en suivant le cursus de formation de l'IFP Ile-de-France, par accueillir durant un an des stagiaires PLC1 et PLC2 en « pratique accompagnée » : « Une bonne initiation, et puis l'enjeu est moindre et cela permet de bien se roder à l'accompagnement. »

Depuis deux ans, c'est le grand bain et l'accueil de « stagiaires en responsabilité ». Ce qui lui demande « beaucoup d'investissement, un accompagnement de tous les jours, mais qui est tellement enrichissant ». Une expérience qu'elle développe avec un enthousiasme tout communicatif : « J'apprécie particulièrement ces échanges, parce qu'on est sans cesse conduit à observer sa propre pratique pour la justifier auprès du stagiaire – qui pose souvent des questions auxquelles on n'aurait pas forcément pensé. Cela permet d'être continuellement en mouvement, de ne pas s'installer dans une routine. On est sans cesse “dérangé” par le stagiaire, son regard et aussi... sa propre pratique que l'on va observer dans sa classe. »

Et le bonus financier ? « Ce n'est pas vraiment pour cela que je le fais. Mes stagiaires, je les vois au moins deux heures par semaine. » Elle les accueille même chez elle avant la rentrée, « car il y a toujours un peu d'anxiété pour le débutant ». Et quant à être elle-même si jeune (elle a 29 ans) : « Cela surprend mais évite du moins que s'établisse entre nous une relation un peu maternelle ; on est sans doute plus proches, dans une relation de collaboration plus que de “chaperonnage”. »

Et Pauline n'est pas près d'arrêter : « Si mon chef d'établissement est d'accord, je continue. Et puis, un prof qui débute, il est forcément dans l'enthousiasme ; c'est un vrai plus pour toute l'équipe pédagogique ! »

JLBB

Qui peut être conseiller pédagogique ou maître accompagnateur ?

- 2^d degré : tout enseignant possédant 4 à 5 ans d'ancienneté, du niveau de qualification visé par le stagiaire et de la même discipline².
- 1^{er} degré : tout enseignant possédant 3 à 4 ans d'ancienneté, professeur des écoles ou instituteur.

Faire acte de candidature

• 2^d degré : la proposer à son chef d'établissement qui prend la décision de la transmettre ou pas au service académique pour la formation initiale des associations territoriales Formiris, lequel demande l'accord de la commission d'agrément de son IUFM³ de rattachement (en présentant CV et dernier rapport d'inspection).

Dans certaines académies, ce sont les inspecteurs pédagogiques régionaux qui désignent les PCP. L'enseignement catholique préfère toutefois avoir l'initiative du choix des personnes qu'il souhaite promouvoir dans cette fonction.

L'agrément peut être soumis à une visite d'inspection.

• 1^{er} degré : la proposer à son chef d'établissement qui décide ou pas de la transmettre à la direction diocésaine et au centre de formation pédagogique (CFP).

Quelle formation ?

- 2^d degré : elle diffère considérablement selon les régions et les effectifs de stagiaires accueillis. Cela va de quelques réunions d'information avant ou... après la nomination du PCP, jusqu'à une diversité de modules et/ou de groupes d'analyse des pratiques⁴.
- 1^{er} degré : elle diffère aussi selon les régions, à l'initiative des CFP. Elle peut se dérouler sur 4 à 6 semaines, réparties sur une ou deux années⁵.

Incidences sur l'organisation du travail de l'enseignant

- 2^d degré : parfois, les heures d'enseignement du stagiaire sont prises sur celles de son PCP, en ou hors sa présence ; le PCP restant pendant ce temps présent dans l'établissement. Parfois, et comme dans le public, le PCP n'a pas de décharge de cours et accomplit son accompagnement en classe avec son stagiaire en plus de ses heures.
- 1^{er} degré : le maître accompagnateur accueille des stagiaires dans sa classes, ou la leur confie. Lorsqu'il est déchargé de sa classe, il peut alors partir en formation, participer à la formation en CFP, ou assurer des visites de classes dans d'autres établissements.

Indemnités

- 2^d degré :
 - pour un stagiaire en responsabilité, 745,28 € brut par an + une majoration de sa rémunération mensuelle équivalente à 10 points d'indice ;
 - pour deux à trois stagiaires en pratique accompagnée : 215,32 € par an pour des PLC1 et PLP1 et 430,64 € pour des PLC2 et PLP2⁶.
- 1^{er} degré : aucune... jusqu'à présent.

Où se renseigner ?

- 2^d degré : auprès des associations territoriales Formiris ou des instituts de formation pédagogique.
- 1^{er} degré : auprès des directions diocésaines et des CFP.

1. Pour les stagiaires du concours externe. Pour ceux du concours interne, voir ECA +.
 2. Ce qui peut conduire le stagiaire à effectuer son stage dans une autre académie que celle où il suit sa formation.
 3. Institut universitaire de formation des maîtres.
 4. En Ile-de-France, par exemple, un cursus sur 2 ans en 7 modules de 2 jours (cf. note 5), plus 4 demi-journées en groupes d'analyse des pratiques, plus 3 réunions en soirée.
 5. Abordant les diverses compétences de la fonction : observation, accompagnement, entretien de conseil, rédaction du rapport, dimension éthique du métier...
 6. Professeurs des lycées et collèges (PLC) et professeurs des lycées professionnels (PLP) en 1^{er} année (étudiants en IUFM) de formation ou 2^e année (certifiés stagiaires).

À la découverte du

Avec l'orientation de fin de collège en ligne de mire, les élèves de troisième de Saint-Merri¹, à Paris, reviennent sur leur semaine de stage d'observation en entreprise, effectuée du 9 au 13 janvier dernier. Enchantés, surpris ou déçus par ce premier contact avec l'univers professionnel, ils se projettent soudain dans leur vie d'adulte.

Julian : J'ai trouvé, par hasard, un stage dans un salon de coiffure. Je n'ai pas trop aimé parce que je n'ai pas fait grand-chose à part répondre au téléphone et prendre des rendez-vous... C'est dommage car, pour moi, un stage, ça doit faire travailler.

Sélîm : C'est sûr que la pratique, c'est mieux ! J'ai pu en faire pas mal, à la CFDT², au service infomédia où j'ai rédigé des petits articles, et au service

international où j'ai fait des traductions et aidé à planifier des agendas. Après, j'ai plutôt observé les autres branches d'activité : les services de maintenance et audiovisuel.

Fatima : Au ministère de la Santé et des Solidarités, j'ai surtout fait l'accueil, la sécurité, et assisté à des conférences intéressantes. Ce que j'ai découvert correspondait bien à ce que j'imaginai de la vie active. J'ai quand même été impressionnée par le stress qu'il peut y avoir, surtout pour gérer les imprévus.

Par exemple, pendant la

manif³, c'était la panique !

Agathe : J'ai eu la chance de suivre la

préparation d'un défilé chez un créateur de mode. C'était passionnant, mais j'ai aussi découvert qu'il y avait

une pression énorme. Le domaine continue à m'attirer, notamment parce qu'on travaille en relation avec plein de monde, depuis les fournisseurs jusqu'aux mannequins, en passant par les habilleuses... Mais je ne me doutais pas qu'il y avait tant de stress à gérer.

Sélîm : Au contraire, j'ai été surpris de découvrir une ambiance si détendue. Les salariés sont cool sur les horaires, et on fait sa pause déjeuner quand on veut.

Thibault : J'étais avec des infographistes. J'ai aimé le côté créatif du travail et aussi les domaines variés dans lesquels on peut l'exercer : la pub ou les entreprises... Mais les gens avec qui j'ai discuté m'ont dissuadé de me lancer dans cette branche car, d'après eux, il y a trop de demandes et pas assez d'offres. Je pense suivre leur conseil et faire ça comme un hobby, un plus. Et je garde mon idée principale, le design de mode.

Johnny : Dans la boîte d'import-export où j'étais, l'activité était assez intense. Il faut tout le temps bouger, réceptionner et vérifier les

marchandises dans les aéroports, rencontrer les clients pour négocier. Le rythme est très irrégulier : il y a des périodes de folie et d'autres où c'est le calme plat. Globalement, le stage a plutôt renforcé mon goût pour le commerce.

Thibault : En fait, on a découvert l'esprit du travail, c'est-à-dire se gérer soi-même pour faire quelque chose qu'on aime.

Darlène : L'impression que je garde de mon stage, c'est la liberté. Il ne s'agit plus de rester assise en classe à écouter le prof ! Là, il faut prendre des initiatives, des responsabilités. Dans l'entreprise d'import où j'étais, j'ai pu aller à la douane, m'occuper des dossiers, faire du regroupage, c'est-à-dire réceptionner une commande globale pour plusieurs clients. Ça m'a vraiment donné envie de travailler le plus vite possible.

Thibault : Le problème, si on choisit son orientation trop vite, c'est le risque d'être déçu. Mieux vaut poursuivre dans la filière générale, comme ça on peut choisir plus tard.

Darlène : C'est vrai. Pour trouver quelque chose qui plaise vraiment, il faut prendre le temps.

Sélîm : Je préfère les relations internationales, parce qu'on y voyage beaucoup. Les salariés étaient affectés aux différents pays en fonction des langues qu'ils parlaient. Ça montre vraiment l'importance des langues. Et même si j'apprends déjà l'anglais et l'allemand à l'école, le japonais en extrascolaire, et si je parle l'arabe chez moi..., j'ai envie d'en faire encore plus, maintenant !

Johnny : Oui, un stage, ça fait prendre conscience qu'il faut se donner les moyens de réussir.

Janie : Une semaine, c'est intéressant, parce que c'est la découverte. Mais j'ai bien senti qu'au bout d'un mois, je me serais déjà lassée. Au début, j'ai bien aimé, car chez le grossiste chez qui j'étais, je me suis beaucoup occupée de la décoration... Mais dans les autres aspects du travail, la routine s'installe vite. Finalement, peut-être qu'un métier artistique me conviendrait mieux...

Kévin : En fait, le pire, dans un métier, c'est la répétition, surtout quand on sait qu'on va faire ça toute sa vie...

Thibault : Si ce que tu fais te plaît, ce n'est pas dérangeant.



« Après une semaine dans une clinique vétérinaire, j'ai changé d'avis ! »

Photos : M. Leray



« Il faudrait faire plusieurs stages pour choisir entre toutes ses idées de métier. »

monde du travail

« Je ne me doutais pas qu'il y avait tant de stress. »



Fatima : Oui, et il y a aussi une grande diversité dans un même domaine. Avant, je voyais la sécurité comme une seule chose. J'ai découvert qu'il y avait le contrôle des entrées, la vérification des normes, d'autres personnes chargées des exercices d'évacuation. Si

c'est partout pareil, c'est bien, car ça prouve qu'on peut évoluer vers ce qu'on préfère.

Thibault : Le problème d'un stage, c'est qu'on ne nous montre que les bons côtés du métier. Et une semaine, ce n'est pas assez pour découvrir les mauvais...

Guillaume : J'ai quand même eu le temps de

m'apercevoir que travailler sur ordinateur, ça fatigue beaucoup les yeux !

Kévin : Oui, j'ai aussi remarqué que les conditions de travail, c'est important. Dans le cabinet d'expert-comptable où j'étais, il faisait bien trop chaud, et à rester huit heures par jour devant un ordinateur, j'avais très vite des maux de tête ! Ça m'a plutôt dégoûté et donné envie de réfléchir à des métiers où l'on bouge.

Sélim : Un des mauvais côtés à la CFDT, c'est la paye ! J'ai trouvé les salaires faibles par rapport aux compétences, surtout que même les smicards doivent verser

Je m'occupais d'endormir tout le monde pour la sieste. Ensuite, c'était la méthode Montessori où chacun apprend à son rythme. Donc, il faut être partout, et c'est vraiment épuisant. Du coup, j'hésite... Toutes ces contraintes me font réfléchir.

Wendy : Quand j'étais petite, je voulais être vétérinaire. Mais une semaine dans une clinique, ça m'a fait changer d'avis ! D'abord, j'ai trouvé la chirurgie assez barbare. En plus, il n'y a pas tellement de contact avec les animaux en dehors des opérations. Et dernier inconvénient : la clientèle qui ne m'a pas toujours paru très agréable.

Lætitia : Oui, nous étions ensemble, et je me suis un peu ennuyée...

Wendy : Du coup, je ne sais plus trop ce que je veux faire...

Sélim : Choisir son orientation, ça reste dur, même si on est bien informé. On manque de maturité. Il faudrait qu'on change de mode de vie, de milieu.

Wendy : Certains ont déjà leur idée mais veulent quand même voir autre chose, pour être sûrs.

Johnny : À 14 ans, on vit au jour le jour. Quand on nous demande ce qu'on veut faire, on lance une idée, comme ça. Un stage en entreprise, ça fait découvrir la réalité des choses.

Julian : En fait, il faudrait pouvoir faire plusieurs stages pour choisir entre toutes ses idées.

PROPOS RECUEILLIS PAR VIRGINIE LERAY

« En fait, on a découvert l'esprit du travail : se gérer soi-même pour faire quelque chose qu'on aime. »

une cotisation au syndicat... En plus, certains services n'ont pas assez de

moyens pour travailler.

Johnny : Oui, mais il faut penser qu'ils ont des charges sociales lourdes, et beaucoup de frais.

Sélim : Peut-être, mais ils sont puissants et ils sont censés défendre les droits des salariés !

Mélusine : Moi, j'aimerais travailler avec des enfants, alors j'ai fait mon stage dans une école.

Une orientation préparée dès la sixième

➤ Au collège Saint-Merri, à Paris, les élèves de troisième effectuent leur stage en entreprise dès le mois de janvier « pour profiter de son effet motivant et disposer d'un temps de réflexion suffisant après », déclare Joëlle Tanguy, la directrice. Cette semaine de découverte est donc largement exploitée en classe, puisqu'en plus du classique rapport de stage, les collégiens préparent un exposé et s'exercent même à une simulation d'entretien d'embauche. « Le stage est un moment charnière : au deuxième trimestre, on adapte les projets préparés depuis la rentrée en fonction des résultats scolaires », explique Stéphanie Truong, professeur principale.

Mais le projet personnel de l'élève se construit en fait dès la sixième,

avec des activités adaptées à chaque niveau de classe comme la préparation de fiches sur une profession ou des catégories de métiers. Des sorties chez les Compagnons du devoir ou l'accueil d'intervenants – une infirmière, un apiculteur... – nourrissent cette réflexion.

Le tout est ponctué de recherches et d'entretiens au bureau de documentation et d'information (BDI) avec des parents d'élèves bénévoles.

« *Connaissance de soi, ouverture au monde et documentation, le but est d'amener, en troisième, à un choix qui ne soit pas fait par défaut, mais corresponde à un projet de réussite, c'est-à-dire d'épanouissement* », précise Joëlle Tanguy. Vaincre les réticences des familles sur les filières professionnelles demeure une préoccupation pour les enseignants. C'est pourquoi une large information est donnée aux parents des troisièmes, lors d'une réunion de rentrée sur l'orientation.

VL

Soixante ans d'éducation en Europe (Suite)

Nous avons évoqué les politiques éducatives menées sous l'égide du Conseil de l'Europe et de la Commission européenne¹. Ici, nous aborderons d'autres événements et questions qui ont retenu l'attention des éducateurs en Europe et modifié les manières de faire l'école.

PÈRE GILBERT CAFFIN

Après la démocratisation des études secondaires, la crise de conception de la culture générale et la prééminence de l'économique dans l'enseignement, étudiées dans la première partie de cet article¹, nous compléterons notre brève histoire de l'éducation dans l'Europe de la deuxième moitié du XX^e siècle en explorant trois nouveaux thèmes : les nouvelles technologies de l'information (NTI) et le débat autour de l'enseignement assisté par ordinateur (EAO) ; la grande mobilité des populations et la pédagogie de l'interculturel incluant une dimension interreligieuse ; la montée de la violence et la nécessité d'une éducation civique.

Les nouvelles technologies de l'information et les marchands de savoir

Le développement de la micro-informatique démocratise un outil aussi révolutionnaire que l'imprimerie. L'ordinateur « domes-

tique » se répand à une vitesse telle que le rôle de l'enseignant semble remis en cause. La classe va-t-elle devenir une salle d'informatique avec des logiciels d'apprentissage de tous les savoirs ? Un simple assistant technique suffira-t-il à l'usage et à l'entretien du matériel ? Les exercices préparés et progressifs se multiplient en « didacticiels » que des équipes d'enseignants fabriquent en hâte et lancent sur le marché à la demande impatiente des marchands nouveau style qui vendent des savoirs.

L'affolement enfla au point que le Conseil de l'Europe consacre à ce sujet la réunion des ministres de l'Éducation de 1986. Elle se tient à Istanbul, à l'invitation de la Turquie qui espérait ainsi bénéficier des produits de nations plus avancées en matière de NTI. Les conclusions de cette grande conférence laissent perplexes : les produits ne semblent pas encore satisfaisants et les pédagogies, individualisées à l'extrême, apparaissent comme dangereuses – ne tenant pas compte de l'importance des échanges entre le maître et l'élève et entre les élèves eux-mêmes. Et une inquiétude demeure : l'écart

entre les pays riches et les pays pauvres ne va-t-il pas se creuser encore plus si l'on passe du tableau noir à l'ordinateur ? L'EAO sera-t-il le passage obligé des apprentissages ? et, par conséquent, les pays capables d'investir imposeront-ils leurs outils, leur langue, leur pédagogie ? Que deviendront alors la tradition éducative et la transmission culturelle singulière de chaque peuple ? La globalisation du marché frappe à la porte de l'école.

Le Conseil de l'Europe va engager un travail sur le thème « Quel enseignement secondaire pour l'Europe ? ». Il s'agit de dresser un bilan en publiant, année après année, des monographies pour chaque pays membre du Conseil – du Royaume-Uni au Liechtenstein, en passant par l'Albanie et la Fédération de Russie².

À consulter ce travail considérable, on en arrive à cette conclusion : toute tentative d'élaboration de la meilleure formule d'enseignement secondaire pour toute l'Europe ne peut conduire qu'à une impasse. Il est impossible d'apprendre en faisant fi des mentalités culturelles ; d'où les

études sur les zones culturelles d'éducation que nous avons présentées schématiquement dans les quatre premiers articles de cette série³.

La grande mobilité des populations et la naissance d'une pédagogie interculturelle

Déjà se posait au Conseil de l'Europe, à la demande des anciens pays colonisateurs, la question des problèmes de l'apprentissage pour les enfants des migrants originaires de leurs anciennes colonies. Plutôt que l'assimilation pure et simple, certains envisageaient de maintenir un lien avec la culture d'origine en collaboration avec les pays d'origine des enfants et des jeunes concernés. Les regroupements familiaux et le passage à la deuxième, voire à la troisième génération, déplacèrent le problème : ces cultures minoritaires (mais parfois fortes dans des ghettos urbains) étaient-elles marginales et sans apport pour l'ensemble d'une société ?

D'autre part, la mobilité des populations européennes elles-mêmes s'intensifiant, une nouvelle problématique se fit jour : la diversité culturelle, que l'on pouvait voir comme un inconvénient au plan pédagogique, ne serait-elle pas aussi une richesse pour des classes de plus en plus hétérogènes ?

L'école, loin d'être le lieu serein de la transmission des savoirs, devient le réceptacle sensible des malaises de la société.

Poser le problème de la rencontre positive de cultures différentes dans une classe, nécessitait une réflexion fondamentale sur le rôle des mentalités culturelles propres à l'apprenant et à l'enseignant, dès lors qu'elles peuvent gêner la communication entre eux. Ce nouveau champ d'investigation est désigné comme celui de la « pédagogie interculturelle ». Car passer du multicultural de situation à une volonté interculturelle est loin d'être simple et exige une formation spécifique.

Le fait qu'un certain nombre d'experts suivent l'expérimentation dans divers lieux à travers l'Europe, amena le Conseil de l'Europe à promouvoir cette nouvelle pédagogie. Les États membres, soucieux d'abord

de leur identité culturelle, restèrent cependant très réticents. Pourtant, les appels à gérer ces situations de plus en plus courantes rendent nombre d'enseignants sensibles à cette perspective, d'autant plus qu'un des effets de ce travail sur la différence est d'interroger la culture nationale majoritaire, et donc favoriser sa reconnaissance et sa valorisation.

L'éducation voit là s'ouvrir un nouveau chantier, dans la double perspective de la mondialisation et de la gestion du « village planétaire ». Ce type de pédagogie à l'avantage de préparer les jeunes à travailler à l'échelon multinational et à résister à la culture du plus fort en exploitant les richesses des multiples expériences humaines. L'enjeu est important pour l'avenir et nous permettra peut-être d'éviter le « choc des civilisations » en proposant un modèle de concertation comme alternative à un modèle unique prétendument universel.

La montée de la violence et l'urgence de revisiter l'éducation civique

Ces bouleversements technologiques et sociologiques, trop rapides pour permettre les adaptations nécessaires des systèmes scolaires, provoquent un décalage culturel entre les enseignants et leurs élèves. Certains, parmi ces derniers, ont du mal à suivre les demandes de l'école. Et les violences se multiplient dans des zones à forte population immigrée ou d'origine étrangère.

Durant les années 90, à l'initiative du Conseil de l'Europe, de nombreuses réunions, comme les rencontres des responsables des centres nationaux de recherche pédagogique, mirent à l'ordre du jour le rôle de l'école dans la formation des citoyens. Malgré les efforts pour créer des outils d'initiation aux droits de l'homme, pédagogues et responsables de l'Éducation nationale de nombreux pays ont souligné l'insuffisance de ce type d'approche pour résoudre ce qui est d'abord un problème de société. En attendant, le climat de beaucoup d'établissements scolaires s'est détérioré.

Que faire ? Cette nouvelle problématique dépasse les frontières et nécessite un travail politique collectif pour endiguer l'influence délétère du mépris du politique et les interférences déstabilisantes du retour du religieux.

Ainsi, le Conseil de l'Europe a examiné les influences de la religion sur les sociétés démocratiques⁵. Une enquête a été ouverte par le Commissaire aux droits de l'homme pour comprendre à quelles conditions les formations religieuses soutenaient ou freinaient l'application de la convention européenne des droits de l'homme ; les Affaires politiques et l'Assemblée parlementaire, de leur côté, ont mis à l'étude la question « Violence et religion », et la Division éducation a réuni des groupes d'experts pour mesurer la dimension religieuse de ce dialogue interculturel.

D'autre part, la prolifération des sectes, une attitude *New Age* diffuse, des idéologies racistes, des modes gothiques ou sataniques dangereuses créent également autour de l'école des dérives qu'elle ne peut ni contrôler ni exorciser.

Tout cela explique que l'école, loin d'être le lieu serein de la transmission des savoirs, devient le réceptacle sensible des malaises de la société.

Pour répondre à ces défis, ne faudrait-il pas se préoccuper d'une double intervention éducative : l'éducation à l'engagement social et à la capacité d'intériorité⁶ ?

L'ampleur des difficultés ne peut décourager la volonté d'agir. ■

1. Cf. ECA 301, pp. 44-45.

2. On peut consulter la liste des monographies et les commander en ligne à l'adresse suivante : <http://book.coe.int/FR/> (cliquer sur le mot « catalogue », puis sur le thème « Éducation », et enfin sur le sous-thème « Un enseignement secondaire pour l'Europe »).

3. « La zone scandinave : l'école du vivre ensemble » (ECA 296, pp. 44-45), « La zone britannique : l'école de la liberté de choix » (ECA 297, pp. 44-45), « La zone germanique : l'école de la volonté d'orienter » (ECA 298, pp. 46-47), « La zone latine : l'école des savoirs » (ECA 299, pp. 38-39).

4. Cf. ECA 287, p. 28.

5. On trouve de nombreux documents sur le site internet du Conseil de l'Europe. Un exemple : en cliquant sur www.coe.int (rubrique « Commissaire aux droits de l'homme », puis année « 2002 »), on pourra télécharger les conclusions du séminaire « Droits de l'homme, culture et religion : convergences ou divergences ? Dogmes, normes et enseignements » qui s'est déroulé à Louvain-la-Neuve (Belgique) les 9 et 10 décembre 2002.

6. Cf. *Les trois cultures du développement humain* (Éditions Odile-Jacob, 2002, 384 p., 21,35€). Dans cet ouvrage, Jean-Baptiste de Foucauld n'aborde pas directement les problèmes d'éducation mais il enseigne positivement la réflexion de tout éducateur. Jean-Baptiste de Foucauld, qui est inspecteur des finances, a aussi fondé deux associations : « Solidarités nouvelles face au chômage » (sur internet : www.snc.asso.fr) et « Démocratie et spiritualité ». Cette dernière a mis en ligne deux textes – « La laïcité un enjeu spirituel et une construction permanente » et « Réflexions et propositions pour la Commission indépendante chargée de réfléchir à l'application du principe de laïcité dans la République » – consultables à l'adresse suivante : www.lvn.asso.fr/liens_asso_proches.htm

La première annonce, un défi pour l'enseignement catholique

Faire l'expérience de la résurrection du Christ, c'est penser autrement le temps. Comment proposer à des écoliers, des collégiens et des lycéens des valeurs qui fassent signe à l'Évangile et à un sens chrétien de l'éducation ? Des valeurs qui inscrivent en eux un autre sens du temps...

Penser et mettre en œuvre « une première annonce » renvoie à la réflexion récente des évêques de France concernant la catéchèse. Dans le contexte de première évangélisation qui est devenu celui de la société française, la notion de première annonce renvoie à celle de « kérygme », expression suggestive de la foi chrétienne dans son mouvement essentiel. On peut ici citer le kérygme de Pierre au soir de la première Pentecôte : « *Ce Jésus que vous avez crucifié, [...] Dieu l'a ressuscité des morts et nous en sommes tous témoins* » (Actes 2,23.32).

*Le oui de la liberté
de conscience n'est jamais
une répétition.*

Cette première annonce est donc publique. Elle ne relève pas d'un enseignement systématique. Elle est réalisée par quelqu'un qui accepte la position de témoin et elle a vocation de s'adresser à tous pour proposer le christianisme comme un chemin d'adhésion et de conversion, mais aussi pour le faire connaître dans son mouvement essentiel : la foi en Jésus, Dieu fait homme, mort pour nous et ressuscité.

Si réaliser une première annonce apparaît bien de l'ordre d'une « obligation » interne pour un établissement d'enseignement catholique, elle ne se pense pas comme obligeant à la conversion de ceux qui la reçoivent mais elle est à accueillir dans l'esprit même d'une « pro-



Père Hugues Derycke
Secrétaire général adjoint
de l'enseignement catholique

position publique de la foi chrétienne » et de ses valeurs.

Penser les valeurs au rythme de la résurrection

Quand nous parlons de valeurs, nous parlons souvent de points fixes ou de repères. Cependant, le mot valeur risque de prêter à confusion. Il existe des valeurs boursières, financières, de celles qu'on conserve dans un coffre. Or, la foi chrétienne porte en elle un mouve-

ment qui n'est pas d'abord celui de la conservation, mais celui de la conversion ! Les mots « puissance de Dieu » se disent en grec « dynamisme », et la résurrection du Christ n'est pas un événement qui nous est étranger ou qui ne nous concernerait que pour demain, à notre mort. Elle change notre rapport au temps.

Cette puissance de résurrection nous touche ici et maintenant, chacun de nous, et dans notre manière de vivre ensemble en société, en groupe, en famille, en amitié. Il faut donc penser les valeurs chrétiennes de manière dynamique. Comme une capacité à tenir un équilibre en mouvement, comme celui du *surfer* sur la vague, du barreur sur son voilier, du skieur dans sa descente. En ce sens, les valeurs chrétiennes sont bien adaptées pour aider à penser et à vivre dans une société qui traverse une mutation profonde de civilisation, celle de la modernité, de la mondialisation et de la découverte d'une vaste solidarité ouverte à des sociétés multiculturelles, pluriethniques, et multiraciales.

Parcourons maintenant ce champ dynamique de sept valeurs mises en mouvements qui ouvrent à de nouvelles perceptions du temps de Dieu dans notre vie.

Le temps de la grâce et de la vie

Le chrétien est plus un locataire qu'un propriétaire ! Ou, s'il est un propriétaire, il est de ceux qui acceptent que la clef de la maison reste sur la porte et que la table soit largement ouverte ! Dans un monde de consommation, nous croyons au désir et donc aux multiples facettes des désirs actuels, mais

nous croyons encore plus au bonheur de les partager.

Le temps de la naissance et le temps de la mort aussi nous ouvrent à la réception du don de la vie. Nous ne sommes pas propriétaires du temps ni de la vie, mais nous la recevons et nous la transmettons.

Le temps de la fidélité

Tout se passe dans une société de consommation comme si nous ne devions aller que de désir en désir, d'expérience en expérience. Nous risquons de vivre un éclatement du désir, un morcellement du temps.

Dans l'expérience amoureuse, ne portons-nous pas une autre perspective que ce mouvement sans fin qui devient incohérent et désordonné ? Ne portons-nous pas le désir au contraire d'un long mouvement de l'un à l'autre, d'une longue et profonde complicité de deux êtres pour la vie, pour y partager le bonheur et affronter les difficultés, pour grandir et vieillir, pour fonder une famille et engager des enfants dans cette transmission de la vie ? Ce temps est celui de la fidélité et de la durée. La fécondité de l'amour tient dans la fidélité, et cette fécondité ouvre à la transmission de la vie. Dans la fidélité, nous découvrons le don de nous-même à l'autre et plus encore l'inouïe réception de l'autre à nous-même.

Le temps de savoir dire non

L'adolescent, le jeune adulte, mais aussi chaque adulte se trouve séduit par des pensées « politiques », « sociales », « religieuses » qui, face à ce monde toujours plus complexe, proposent de tout saisir, de tout comprendre, de tout guider.

Fatigués de cette complexité du monde, nous devenons des suiveurs. Nous pensons que répéter gestes ou attitudes garantirait la vérité et la moralité. Nous risquons alors de devenir des « robots » de nous-mêmes, de notre idéologie.

Dans le groupe, il y a toujours une tentation de tout ramener à l'identique, au même. Il faut alors préserver cette capacité intérieure de liberté à dire non ! Non, je ne suis pas appelé à faire comme tout le monde. Non, je n'accepte pas cette demande trop insistante, y compris de celui ou de celle que j'aime, car je ne lis pas d'abord dans cette demande une liberté offerte mais une convenance, une habitude : un « faisons-le puisque tout le monde le fait » ! Dire non aujourd'hui, c'est préserver pour demain la capacité d'un oui unique, d'un oui d'authentique liberté, d'un oui qui ouvre à la joie d'un bonheur inédit.

Le oui de la liberté de conscience n'est jamais une répétition.

Le temps du silence habité par le passage de Dieu

Tout aujourd'hui nous invite à multiplier activités et expériences, à surcharger nos emplois du temps, mais il y a un dynamisme de la vie intérieure. Celui-ci est fait de temps volé ou préservé, de silence authentique et profond. Non pas d'un silence habité de nos préoccupations, de nos ressentiments, d'un silence fou où notre tête tourne et retourne jusqu'à l'obsession problèmes et contrariétés. Mais d'un silence qui fait signe à celui qui suit la communion lors de l'Eucharistie, d'un silence qui rejoint celui de la prière des moines, dans leur long temps quotidien d'oraison, d'une expérience unique où se glisse en nous plus grand que nous, où, au-delà des mots, se dit la force de vivre et d'aimer, de continuer et de pardonner, de faire confiance et de risquer. Ces silences ne sont immobiles qu'en apparence. Ils laissent en fait passer le souffle bouleversant et transformant de la grâce.

Le temps de l'amitié

Le risque de solitude existe paradoxalement beaucoup plus dans une société où nous sommes devenus très nombreux ! Trop de monde autour de soi et soudain on ne ressemble à aucun ou, au contraire, il devient épuisant de vouloir ressembler à tous ! Alors la solitude tombe sur nous, au milieu du vacarme des convenances. Elle peut être mortelle. Elle peut devenir enfermement de soi sur soi, jusqu'au désir de suicide, de sortir de la vie qui est trop lourde, trop complexe.

La solidarité casse cet enfermement de soi sur soi. Lami va au-delà des apparences. Il est celui qui accepte d'aller au-delà de nos enfermements, qui refuse nos refus, qui ouvre nos portes. Au quotidien, cette solidarité est celle du groupe d'amis, de la famille, de la communauté chrétienne. C'est une solidarité faite de petits riens, d'habitudes, de repas pris ensemble, de rires et de chansons. C'est inscrire en sa vie le rythme des rencontres, des fêtes, des joies et des peines des autres pour y participer et aussi mieux apprendre à vivre ses propres joies et ses propres peines.

Si, grâce au Fils et au don de l'Esprit, le Père nous enfante comme des fils et des filles, l'Église construit en nous la fraternité. L'Église, communauté des croyants, se reconnaît comme venant d'abord de Dieu. Elle est cette part de l'humanité où la paternité de Dieu est reconnue, où chacun se sait enfant de Dieu et en-

gendré ou réengendré dans l'Esprit et configuré au Christ.

Notre fraternité en Église n'est pas d'abord une fraternité construite. Elle est reçue de celui qui, le premier, est frère aîné. Cette fraternité se déploie à toutes les générations. Elle invite à tenir ensemble dans la communauté chrétienne les différences sociologiques ou anthropologiques de tout ordre. Cette fraternité est enfin signe d'une fraternité plus vaste : celle de l'humanité tout entière ; en tout homme nous voyons et recevons un frère et une sœur.

Le temps de la parole et de la conversation

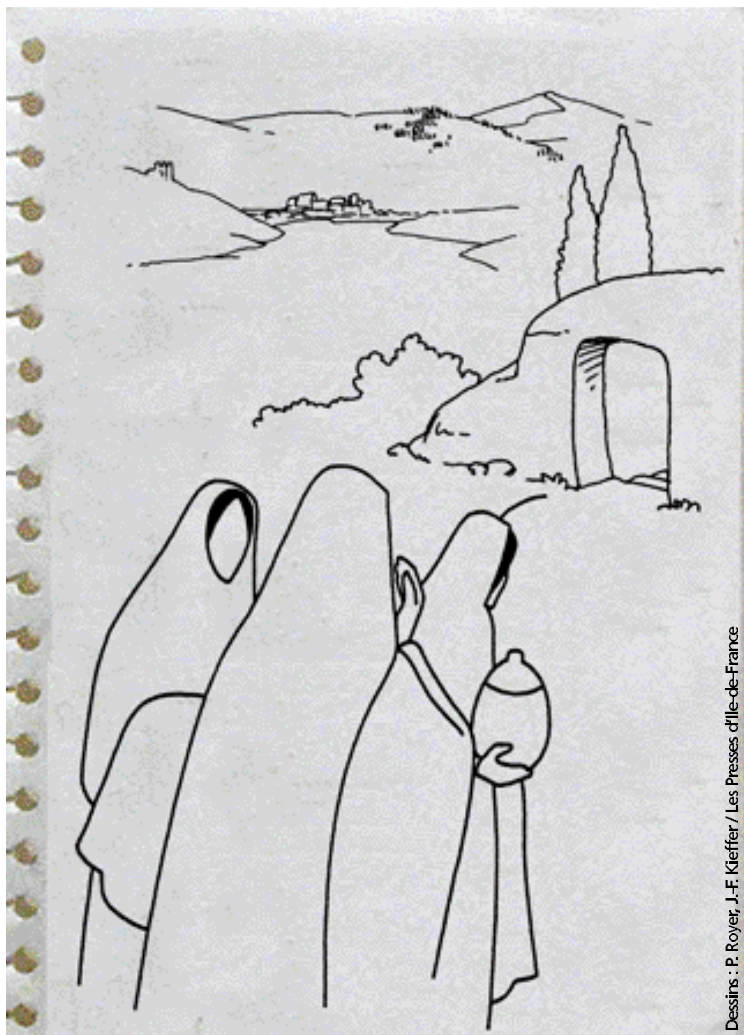
« Alors ça va ? » « Oui, ça va ! » Combien de « bonjour » quotidiens sont-ils des illusions ?... Surtout ne rien dire de sa peine, surtout ne rien entendre de gênant... Nous pourrions être entraînés à modifier nos emplois du temps, nos projets !

Ah ! il est difficile et profondément déroutant de vraiment écouter l'autre. Écouter, c'est toujours être pris au risque d'une bifurcation, d'un changement de cap de nos idées ou de notre manière de vivre. Communiquer, c'est un véritable risque, celui de la rencontre de l'autre, et celui de s'exposer soi-même. Le prologue de l'évangile de saint Jean dit magnifiquement cette manière dont Dieu use pour sortir de lui-même et rencontrer l'humanité : « *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* » (Jn 1,14). Nous ne sommes pas les uns à côté des autres comme autant d'indifférents en rang, en foule anonyme... Mais alors, si nous ouvrons la boîte de communication, risque d'arriver cet événement étonnant : nous sommes capables de changer en nous-mêmes ! La résurrection du Christ est aussi un événement de langage, une parole qui nous est confiée comme aux femmes qui sont, dans l'évangile de saint Marc (16,1-8) les témoins privilégiés du tombeau vide. Allons dire que le Christ nous précède sur les routes de toutes nos Galilées.

Le temps du pardon

La fin des guerres

J'appartiens à la génération de l'après-guerre. Enfant, j'ai connu dans le nord de la France les grands cimetières militaires de 14/18 et je me souviens de deux grands-pères qui furent soldats. L'un « fit » Verdun, comme on disait. Mon père fut cinq ans en captivité en Allemagne entre 1940 et 1945 à l'âge où les jeunes aujourd'hui entament leur vie d'adulte, créent un foyer, découvrent la vie professionnelle. Mes oncles ou les hommes



Dessins : P. Royer, J.-F. Kieffer / Les Presses d'Île-de-France

Parole confiée... Allons dire que le Christ nous précède sur les routes de toutes nos Galilées.

de leur génération furent mobilisés, l'un pour partir en Indochine et le second, mon parrain, me rapportait de terribles souvenirs et silences de la guerre d'Algérie. Bref, inéluctablement, il me semblait que je connaîtrais la guerre. Or, il n'en fut rien. J'appartiens à cette première génération de Français qui, depuis des siècles, n'a tenu personne à la pointe de son épée, de sa baïonnette ou dans sa ligne de mire. La seconde partie du ^{xx}e siècle fut celle des tentes glorieuses, d'un progrès incroyable en terme économique. Cette période a vu naître l'efficacité relative et souvent réelle des organisations internationales. Bref, nous allions vers la paix définitive après le drame de deux guerres mondiales. Aujourd'hui, la mondialisation dessine un monde plus vaste et plus complexe. Les inégalités du progrès sont criantes. Les riches sont le plus souvent plus riches et les pauvres, le plus souvent aussi, plus pauvres.

Le 11 septembre 2001 : l'émergence d'un siècle complexe

Cet avenir où tout trouverait demain sa solution semble avoir quitté les rails de la tranquille certitude.

Un jeu de contraste et de complexité apparaît :

- des continents entiers comme l'Afrique sont frappés de misère et de maladies ;
 - la Chine, en s'éveillant, devient une formidable usine qui ne cesse de produire et de dérégler les marchés ;
 - la planète s'échauffe et nous consommons sans cesse plus de pétrole, tandis que le Moyen-Orient ne cesse de s'enflammer.
- À l'aube du ^{xxi}e siècle, à partir de la date du 11 septembre 2001, devenue symbolique, un autre monde apparaît. Il poursuit des routes contradictoires :
- celle des droits de l'homme et de la reconnaissance des organisations internationales ;
 - celle de la pluralité religieuse et de la capacité à dialoguer ensemble comme à Assise en 1986 à l'invitation du Pape ;
 - mais aussi celle de courants dits intégristes qui justifient la haine de l'autre ;
 - celle de l'argent qui ne cesse de circuler toujours plus, toujours plus vite, toujours plus

attractant ;

- et celle des marchés qui abolissent les barrières pour laisser passer les produits obtenus à moindre coût, alors que ces mêmes frontières se dressent de barbelés et d'interdits pour empêcher l'extension de flux migratoires provoqués par l'accès de pauvreté ici et l'espoir d'un travail là-bas.

Cette nouvelle modernité du ^{xxi}e siècle est faite de la complexité grandissante de ces interactions et aussi du renouveau des tensions locales et des conflits nationaux. Sera-t-elle, dans un proche avenir, celle de nouvelles et graves tensions internationales entre plusieurs blocs, alors que nous entendons encore l'écho de la chute du mur de Berlin (1989) ?

Le retour de la violence (novembre 2005)

La violence touche aujourd'hui la France au quotidien des banlieues, crises extrêmes et désordonnées de jeunes qui refusent l'impasse de leur quartier, l'impasse de leur avenir, l'impasse de la non-intégration.

Le « drame du méchant »

L'anthropologie chrétienne porte en elle un trésor : nous sommes responsables en partie

du mal que nous commettons. Il nous arrive d'être mauvais, pire nous pouvons chacun de nous connaître en nous le drame du méchant. « *Le mal que je ne veux pas faire, je le fais* », « *Le bien que je veux faire, je ne le fais pas* », s'écrie saint Paul devant les Romains. Il nous faut encore et encore nous éveiller à cette vérité forte et simple : nous pouvons être méchants, nous pouvons choisir la haine plutôt que l'amour.

Sans cesse offrir le pardon

L'expérience du Christ ressuscité en nous, l'expérience de la grâce individuelle et collective se nomme alors pardon ! – geste inouï qui propose la paix à la place de la guerre, qui laisse se parler et s'estimer les adversaires d'hier, qui permet aux victimes et aux assassins de se regarder à nouveau pour construire un monde meilleur. Le pardon n'est pas d'abord une simple réparation. Il est l'expérience de cette nouveauté : la fécondité en nous du ressuscité, la conversion de nos inerties et de nos vieillissements en une nouvelle naissance à l'amitié et à l'amour. Le pardon fait grandir l'humanité en nous. Il est nécessaire que le pardon s'offre et s'offre plusieurs fois. Il n'est pas un acte isolé, accompli une fois pour toutes. Pour s'inscrire en chacun, pour établir le dialogue et rétablir la paix, il faut que les gestes soient multiples, qu'ils tracent un chemin, chemin fait de pas, de petites ou de grandes rencontres, fait d'actes d'humilité proposés et reçus, fait de ces gestes où s'accomplit la reconnaissance de l'autre au-delà du masque qu'il porte ou que nous imaginions qu'il portait !

Alors le pardon devient histoire.

Alors le pardon devient fécondité comme la remise de la dette.

Alors le pardon fait grandir l'amour

Plus qu'aucune autre valeur, le pardon est l'image transparente de la dynamique de la résurrection du Christ en nous. Le pardon inscrit le temps de Dieu en nous et dans notre société. À ceux qui croient que le pardon est impossible, il nous revient de témoigner que le pardon offre le « plus que possible », qu'il opère un surcroît d'humanité et donc d'amour, et non une simple réparation ou un simple retour aux relations premières. Dans un monde devenu plus complexe, les chrétiens sont spécialement témoins du pardon de Dieu, non pas seulement pour eux-mêmes, mais pour l'ensemble de la société et de la communauté humaine. Artisans et éducateurs du pardon, nous pouvons être au service de la construction d'un temps de paix pour l'humanité. ■

(publicité)

Lycées et lycéens : une histoire en marche

Créés par une loi du 11 Floréal an X (1^{er} mai 1802), les lycées ont aujourd'hui 200 ans d'existence. C'est l'histoire complexe de cette institution qui est retracée dans *Lycées, lycéens, lycéennes - deux siècles d'histoire!*.



Le besoin fait le lieu. La volonté de placer les élèves dans une démarche active d'acquisition des connaissances a provoqué l'ouverture de CDI dans les lycées.

VÉRONIQUE GLINEUR

Un type d'organisation scolaire, des pratiques pédagogiques particulières et des contenus d'enseignement : tels sont quelques-uns des éléments qui caractérisent le lycée qui voit le jour en 1802. Un lycée dont la création, remarque Jean-Noël Luc², résulte d'un choix politique : le Premier consul a besoin de serviteurs fidèles et compétents, et le lycée doit participer à leur formation. À bien des égards, explique Philippe Savoie³, les lycées emprun-

tent au modèle des collèges de l'Ancien Régime. Côté organisation scolaire, c'est la logique de la classe qui prévaut : les élèves sont répartis dans des « classes successives qui correspondent chacune à un niveau d'études et [...] à un cursus tracé par avance dans une filière d'études donnée ». C'est aussi le retour au système de l'internat. Ces options organisationnelles vont déterminer la pédagogie mise en œuvre : une « pédagogie simultanée dans laquelle le maître peut faire travailler ensemble tous les élèves », une pédagogie de l'exercice et un encadrement du travail personnel des élèves. Côté contenus, c'est le

retour aux humanités classiques et le primat du latin⁴.

Ce modèle va perdurer jusqu'en 1902 où le lycée moderne succède au lycée napoléonien. « Avec la réforme de 1902, note Philippe Savoie, le lycée bascule vers un nouveau modèle d'organisation qui correspond à la domination d'un nouveau modèle pédagogique, à des finalités nouvelles, moins exclusivement tournées vers l'acquisition d'une culture marquant l'appartenance à une élite et, d'une façon plus générale, à une volonté des familles de ne plus abandonner l'éducation et l'instruction de leurs enfants aux seuls établissements scolaires. »

Autre période porteuse de bouleversements dans l'histoire de l'institution lycéenne : la deuxième moitié du XX^e siècle. Bouleversements dont témoigne d'abord la diversification des enseignements. C'est ainsi qu'aux baccalauréats des séries générales⁵ se sont ajoutés, à partir de 1965, ceux des séries techniques, puis vingt ans plus tard ceux des séries professionnelles. Bouleversements dont témoignent ensuite les changements de dénominations : les lycées d'enseignement général vont remplacer les lycées classiques et modernes hérités de la réforme de 1902 ; les lycées d'enseignement professionnel puis les lycées d'enseignement technologique font leur apparition.

On attend ainsi du lycée qu'il pallie les carences familiales en matière d'éducation.

Plus récemment enfin, de nouveaux établissements polyvalents⁶ voient le jour. Bouleversements dont témoignent enfin les transformations de la finalité socioculturelle des lycées. Le lycée, explique Ludivine Bantigny⁷, doit s'ouvrir et s'adapter aux exigences de la société et prendre en charge une fonction d'intégration des élèves dans le monde contemporain. On attend ainsi du lycée qu'il pallie les carences familiales en matière d'éducation, qu'il « *dise les normes et exerce une action morale* ». Au lycée aussi de sensibiliser à l'orientation professionnelle.

Double transformation

À nouveau lycée, nouveau public. La transformation est d'abord d'ordre quantitatif : « *Entre 1960 et 1997, on passe de 800 000 à 2 300 000 élèves dans le second cycle de l'enseignement secondaire [...]; de 1985 à 1989, ce sont 320 000 élèves supplémentaires qui y rentrent* », souligne Robi Morder⁸. Ce changement relève également du qualitatif. « *Les lycéens changent aussi, rappelle Jean-Noël Luc, et pas seulement par leurs origines sociales plus larges, et leur âge plus élevé. Le lycée pour tous, c'est le lycée de tous les niveaux [...]. [C'est aussi] un espace de vie plus libéral où de grands adolescents majeurs à 18 ans depuis 1974, élisent des délégués, militent, flirtent, tandis que les distributions des prix, associations des anciens élèves et autres vestiges des vieux rites communautaires finissent pas disparaître. C'est encore le lycée de la mixité, instituée dans le second degré en 1957 [...], imposée dans tous les lycées neufs à partir de cette date, mais seulement généralisée dans le second cycle après la secousse de 1968.* » Par ailleurs, explique Robi Morder, les lycéens se constituent petit à petit en une catégorie originale. Leur mouvement,

longtemps confondu avec celui des étudiants, affirmera sa spécificité « *jusqu'à devenir [à la fin du XX^e siècle] le principal acteur de la mobilisation de la jeunesse* ». Reste que « *la nature transitoire du statut de lycéen et la jeunesse de ces adolescents constituent des obstacles majeurs à la stabilisation d'organisations permanentes* ».

Autre symptôme de l'émergence de ce « *nouvel acteur collectif* » que constitue le lycéen : la reconnaissance d'une représentation lycéenne qui trouvera son aboutissement en 1995 avec la création du Conseil national de la vie lycéenne (CNVL). Présidé par le ministre de l'Éducation nationale, il est composé de membres élus et issus des conseils académiques de la vie lycéenne (CAVL) auxquels s'ajoutent les trois représentants des lycéens au Conseil supérieur de l'Éducation. « *Informé des grandes orientations de la politique éducative dans les lycées* », il peut, par ailleurs, être consulté par le ministre sur les « *questions relatives au travail scolaire et à la vie matérielle, sociale, culturelle et sportive dans les lycées* ».

Démarche active

Conceptions de l'éducation et de l'enseignement, d'une part, construction et aménagement des bâtiments, d'autre part, sont étroitement liées. Ces derniers « *disent* », en effet, une certaine représentation de l'adolescence, de sa formation en même temps qu'ils conditionnent la vie quotidienne des élèves et des personnels, et les pratiques éducatives. Ainsi, conséquence des choix opérés en 1802 (cf. ci-dessus), « *c'est autour des classes, en tant qu'ensembles homogènes et gradués d'élèves* » que devaient, au terme d'une réglementation de novembre de cette année lointaine, s'organiser les bâtiments destinés aux élèves, souligne Marc Le Cœur¹⁰.

À chaque classe devait correspondre une salle de cours, une salle d'études et – internat oblige – un dortoir. Autres exemples, contemporains cette fois, de l'imbrication entre conception de l'éducation et aménagement des locaux, ceux des centres de documentation et d'information (CDI) et des maisons des lycéens¹¹. La volonté de placer les élèves dans une démarche active d'acquisition et de construction des connaissances et de renforcer l'accompagnement des apprentissages, mais aussi la nécessité de recourir à de nouvelles technologies (notamment dans le domaine de l'audiovisuel et de l'informatique), ou d'ouvrir les établissements sur le monde et la société font que les établissements scolaires vont se doter de CDI. Par ailleurs, parce que le CDI doit être accessible à tous, sa position est le plus souvent centrale.

Quant aux maisons des lycéens, « *ex-foyers socio-éducatifs* », elles traduisent la volonté de

faire des lycées des lieux d'apprentissage des responsabilités. La maison des lycéens constitue en effet « *l'un des moyens du développement de la personnalité de chacun et de l'exercice de la citoyenneté. La programmation, la conception et la réalisation des diverses actions doivent être l'occasion pour les élèves eux-mêmes de faire preuve d'initiative, de sens des responsabilités et d'esprit d'équipe*¹² ». ■

1. L'ouvrage publié par l'Institut national de recherche pédagogique (INRP), sous la direction de Pierre Caspard, Jean-Noël Luc et Philippe Savoie, rassemble quelques-unes des contributions qui ont été présentées lors du colloque « Lycées et lycéens en France, 1802-1902 » qui s'est tenu à la Sorbonne en juillet 2002.

2. Cf. « À la recherche du "tout puissant Empire du milieu" ».

3. Cf. « Création et réinventions des lycées (1802-1902) ».

4. Disparus sous la Révolution, les collèges d'humanités ont été remplacés par des écoles centrales, externats laïques indépendants, qui ont réduit la place des humanités pour proposer « *des cours optionnels de mathématiques, physique, chimie, sciences naturelles, histoire, langues vivantes et dessin* ».

5. Série philosophie et série mathématiques dans un premier temps, puis sciences expérimentales (1946), mathématique et technique (1947), technique et économie (1954).

6. Lycée d'enseignement général et technologique ou d'enseignement technologique et professionnel.

7. Cf. « De la modernité dans le lycée des années 1950 ».

8. Cf. « Le lycéen, nouvel acteur collectif de la fin du XX^e siècle ».

9. Décret n° 95-1293 du 18 décembre 1995.

10. Cf. « L'architecture et l'installation matérielle des lycées : la réglementation et sa mise en œuvre (1802-1940) ».

11. Cf. Antoine Prost : « Jalons pour une histoire de la construction des lycées et collèges de 1960 à 1985 ».

12. Circulaire 91-075 du 2 avril 1991.

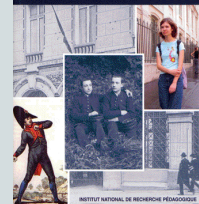
Un lycée à quatre entrées

L'ouvrage que nous présentons dans cet article a choisi quatre entrées pour relire l'histoire du lycée :

- « Enjeux politiques, sociaux et culturels » ;
- « Évolution des enseignements » ;
- « Sociabilités, représentations et pratiques collectives » ;
- « Ordres et changements dans l'administration des lycées ».

Et les auteurs de préciser : « *Ces regards pluriels esquissent une véritable histoire totale des lycées, qui s'attache tour à tour aux cadres institutionnel et matériel, aux acteurs – des ministres aux élèves en passant par les chefs d'établissement et les professeurs –, à la sociabilité et aux représentations, au contenu d'enseignement et, enfin, aux réformes qui jalonnent les mutations observées.* »

Pierre Caspard, Jean-Noël Luc et Philippe Savoie (dir.), *Lycées, lycéens, lycéennes - deux siècles d'histoire*, INRP, 2005, 502 p., 32 €. Consultez le sommaire de l'ouvrage et la liste des auteurs sur ECA+ (www.scolanet.org)



Tibhirine, 10 ans après : un chemin de fraternité

Le 27 mars 2006 marque le 10^e anniversaire de l'enlèvement des moines de Tibhirine, en Algérie. L'annonce de leur mort le 21 mai 1996, revendiquée par le GIA (Groupe islamiste armé), suscita une vive émotion en Algérie, en France et dans le monde. Derrière ce drame, un témoignage de fraternité universelle, réaliste et fécond pour le monde d'aujourd'hui.

HENRY QUINSON

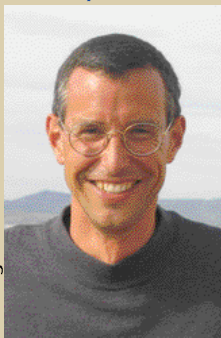
Il y a dix ans, le 21 mai 1996, Christian de Chergé, le supérieur du monastère cistercien Notre-Dame-de-l'Atlas, à Tibhirine, et six de ses frères trappistes furent, de sources officielles, assassinés par des terroristes, après 56 jours de captivité dans le maquis algérien. Certains ont interprété cet assassinat collectif comme un échec pour ces moines qui avaient choisi de vivre en amitié avec leurs voisins musulmans. Mais le prieur de Tibhirine avait, dans son testament spirituel, prévu la controverse : « *Ma mort, évidemment, paraîtra donner raison à ceux qui m'ont rapidement traité de naïf, ou d'idéaliste : "qu'il dise maintenant ce qu'il en pense !"* ». On le voit, Christian de Chergé avait pleinement conscience,



D.R.

Choix radical. Notre-Dame-de-l'Atlas, à Tibhirine, se distinguait des autres monastères de l'Ordre cistercien par sa volonté d'accueil et d'ouverture au monde.

Henry Quinson



© S. Horguelin

Henry Quinson a vécu pendant six ans au monastère cistercien de Tamié, dont étaient issus deux des sept martyrs de Tibhirine. Il mène aujourd'hui une vie de prière, de travail et d'accueil dans un quartier majoritairement musulman, à Marseille. Sa communauté, la Fraternité Saint-Paul, est aussi présente en Algérie. Il est le traducteur du livre de John Kiser, *Passion pour l'Algérie*. Il enseigne par ailleurs l'anglais au lycée Lacordaire à Marseille (cf. son portrait dans ECA 286 pp. 36-37).

Contact : henry.quinson@wanadoo.fr

d'une part, du danger de la situation, et, d'autre part, de l'interprétation négative que feraient certaines personnes de son éventuel assassinat. Pourtant, avec toute sa communauté, il accepta délibérément le risque de sa mise à mort et celui d'alimenter les caricatures les plus noires et abusives de l'islam. Pourquoi ? Quelle pouvait être la fécondité attendue de cette présence monastique dans un village pauvre, en terre musulmane, jusqu'à la mort ?

Vivre en frères avec des voisins musulmans

On a beaucoup écrit sur la disparition mystérieuse des moines de Tibhirine, mais plus

intéressante encore est leur vie quotidienne, discrète, riche d'une présence datant de 1938. Grâce au travail d'historiens comme John Kiser (cf. encadré) nous en avons maintenant une meilleure intelligence. Cette connaissance s'avère aujourd'hui très utile pour les enseignants et les éducateurs plongés dans des réalités scolaires françaises marquées par la présence notable de jeunes de tradition musulmane. Comment accueillir cette différence religieuse spécifique ? Comment répondre à la demande des parents musulmans qui veulent confier leurs enfants à des établissements catholiques ? L'expérience de Tibhirine est riche de leçons, car les moines vécurent, dans des conditions ex-

trêmes, une situation de partage de vie de plus en plus exigeante : leurs voisins les supplièrent de rester jusqu'au bout avec eux, malgré l'insécurité grandissante en Algérie.

Partager les mêmes conditions d'existence

Christian de Chergé pensait que la voie la plus sûre de la rencontre interreligieuse consistait à vivre une communauté de destin avec des voisins « différents », dans un esprit de fraternité qui abattrait progressivement les murs de la peur et de l'ignorance. Comme les premiers moines d'Égypte, il fut d'abord attiré par un lieu : l'Algérie. Dans ce nouveau désert, « *priant parmi d'autres priants* », il témoignerait avec ses frères que les pauvres sont aimés au-delà des frontières visibles de l'Église.

Ce choix du lieu était ce qui distinguait radicalement Notre-Dame-de-l'Atlas des autres monastères de l'Ordre cistercien. À vrai dire, la fondation du monastère et sa pratique de l'accueil en temps de conflits furent même à l'origine de la création du village de Tibhirine. Sous le priorat de Christian de Chergé, le projet explicite de la communauté fut de chercher à rejoindre les croyants de l'islam par la prière, le travail et l'hospitalité dans l'esprit de Vatican II, marqué par l'« *ouverture au monde* ».

L'accueil et l'entraide

Trois frères s'impliquèrent dans le dialogue interreligieux à travers le *Ribât-al-Salâm* (Lien de la Paix), groupe qui rassemblait ré-

gulièrement des chrétiens et des musulmans pour une méditation en commun. Mais tous étaient, selon leurs charismes propres, engagés dans le ministère de l'accueil pour écouter, consoler, encourager et accompagner ceux qui venaient frapper à la porte. Par l'amitié et le dialogue, les cœurs s'ouvraient à la rencontre de Celui qui les avait envoyés en ce lieu reculé. John Kiser note que les villageois de Tibhirine « *venaient pour toutes sortes de raisons – pour emprunter des outils, se faire traduire des papiers administratifs ou demander de l'argent – mais, avant tout, ils venaient parler de leurs malheurs à des interlocuteurs patients et compatissants¹* ». L'un des membres de la communauté, frère Luc, était devenu plus qu'un moine cloîtré totalement séparé du monde et plus qu'un médecin uniquement pourvoyeur de solutions techniques : « *Pour les femmes et les jeunes filles, Luc était devenu un confident, un saint homme.* »

Les établissements catholiques d'enseignement ne sont-ils pas justement ces lieux de vie où la compétence technique reste ouverte à toutes les dimensions de la personne, sans camouflage mais sans exclusive ? Tibhirine témoigne de l'importance cruciale de ces espaces de rencontres complémentaires du cadre familial.

Œuvrer pour la fraternité

Dix ans après le drame, on ne se sait toujours pas avec certitude qui a enlevé les moines et qui les a tués. Opération parfaitement planifiée ou bavure ? Aucune preuve formelle ne peut mettre fin à l'énigme. Une

chose est sûre : ce ne sont pas les voisins musulmans de ces moines chrétiens qui ont commis cet acte. Or c'est là l'essentiel : la fraternité universelle de Christian, Luc, Bruno, Michel, Christophe, Célestin, Paul, Jean-Pierre et Amédée était réaliste et féconde. Vivre ensemble dans la paix est possible.

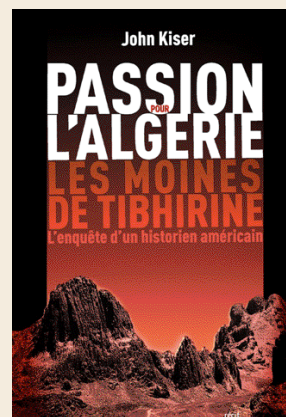
En Algérie, la guerre d'indépendance et la campagne terroriste des années 1990 provoquèrent l'exode massif des familles chrétiennes. Dans l'Église, hormis les expatriés modestes – comme les Croates assassinés en 1993 près du monastère –, seuls les célibataires purent affronter jusqu'au bout le risque de la mort violente. En France, les émeutes urbaines de novembre 2005 ont rappelé que les élites se disent favorables à la « *mixité sociale* » mais ne la pratiquent guère. Il existe désormais un divorce territorial que renforce la carte scolaire. Dans ce contexte, les établissements catholiques n'ont-ils pas un rôle décisif à jouer en accueillant les enfants des quartiers défavorisés ou en participant à des activités bénévoles de soutien scolaire dans les cités HLM² ? Seules des communautés et des écoles vraiment fraternelles et ouvertes pourront contribuer à réduire la « *fracture sociale* ». Tibhirine est une invitation à poursuivre jusqu'au bout cette mission de justice et de paix. ■

1. L'association Les amis de Tibhirine, créée en 2001, continue à maintenir des liens fraternels avec les villageois (cf. ECA n° 300, janv. 2006, p. 15).

2. Comme le font chaque année, par exemple, 150 élèves du lycée Lacord à ire, à Marseille, en collaboration avec la Fraternité Saint-Paul et la Communauté Bernadette.

Explorer, comprendre

En France, pas moins de 12 ouvrages ont été publiés sur les moines de Tibhirine en moins de dix ans. À l'étranger, celui qui a le



plus impressionné les spécialistes est l'enquête de John Kiser. Les éditions Nouvelle Cité le publient en français pour le 10^e anniversaire de la mort des moines.

John Kiser poursuit simultanément trois objectifs très différents mais complémentaires. Il raconte d'abord l'histoire d'un enlève-

ment fatal dont on n'est toujours pas sûr aujourd'hui de connaître les auteurs ni les mobiles exacts. De ce point de vue, l'ouvrage se lit comme un roman policier. Mais le drame est exposé avec le sérieux et le respect requis. Les divers scénarios sont explorés, le mystère restant finalement entier, ce qui explique en partie le retentissement médiatique de l'« affaire Tibhirine ». Mais le deuxième but de John Kiser est de comprendre ce qui, dans l'histoire de l'Algérie, peut expliquer la violence qui a frappé sept hommes pacifiques, victimes, parmi des milliers d'autres, d'une lutte armée de plus en plus violente. Ce sont alors les dimensions politique, économique et sociale du malaise algérien qui sont abordées. Remontant aux racines très profondes et anciennes de la crise, l'auteur propose une série d'analyses qui apportent au journalisme d'investigation la richesse contextuelle d'une étude historique. Cette réflexion sur les causes de la violence

se réclamant de l'islam est plus que jamais d'actualité.

Enfin, le troisième fil conducteur est le caractère proprement religieux de cette aventure humaine qui se réfère continuellement à Dieu. Ainsi, les moines chrétiens prennent le risque de mourir par amour de leurs voisins, en fidélité au seul commandement laissé par le Christ des évangiles, tandis que des terroristes islamistes se lancent dans une vaste campagne d'assassinats de civils en invoquant la parole incréée d'Allah. À travers une galerie de portraits nuancés et au gré des événements tragiques qui secouent le monastère, l'enquête policière devenue analyse socio-historique s'enrichit donc d'une réflexion sur la foi, catholique et musulmane. **HQ**

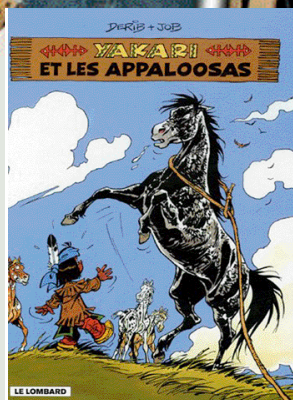
John Kiser, *Passion pour l'Algérie - les moines de Tibhirine*, Nouvelle Cité, 2006, 512 p. (+ un cahier photos de 16 p.), 28 €. John Kiser présente son livre dans toute la France du 20 mars au 10 avril 2006. Toutes les dates sur internet, à l'adresse : <http://perso.wanadoo.fr/frat.st.paul/Tibhirine.htm>

Deux auteurs pour une plume

Très justement récompensé au 33^e festival d'Angoulême, *Yakari et les Appaloosas*, le 31^e tome de la série dont le petit Indien est le héros, a reçu le Prix jeunesse 7-8 ans ! Derib, le dessinateur, 61 ans, et Job, le scénariste, 80 ans, ont bien voulu répondre aux questions croisées de nos jeunes correspondants.



© B. Grelon



Complices. Derib (à gauche) et Job.

Comment vous êtes-vous connus tous les deux ?

J. : Il y a un peu plus de quarante ans, j'avais lancé en Suisse un journal pour les pré-adolescents, *Le Crapaud à lunettes*. Je souhaitais y ajouter une bande dessinée.

Derib n'habitait pas très loin de chez moi, j'ai pensé lui demander conseil. Nous avons décidé de raconter les aventures d'un hibou ingénieux, très bon mathématicien – le contraire de nous – qui s'appelait Pythagore. C'est ainsi que nous avons commencé.

Pourquoi avez-vous choisi les noms de Job et Derib ?

Derib et Job : C'est un raccourci de nos noms : Claude De Ribaupière et André Jobin.

Avez-vous pris des cours de dessin ?

D. : Non, mais mon papa était artiste-peintre, et j'étais dans un milieu qui était tout à fait favorable au dessin. Si bien que quand j'ai lu mes premières BD dans *Tintin* et *Spirou*, j'ai eu envie de faire ce métier et je n'ai jamais changé d'idée. J'ai dû faire ma première BD à 7 ou 8 ans : elle s'appelait *Plume Blanche*.

Comment avez-vous commencé professionnellement ?

D. : Au début, j'étais seulement dessinateur, car je ne savais pas comment raconter une histoire. À 19 ans, je travaillais au Studio Peyo, pour les Schtroumpfs, avec d'autres dessinateurs, mais chacun avait envie

de faire vivre son personnage. Pour *Spirou*, j'ai donc commencé avec un personnage moyenâgeux, Arnaud de Casteloup. J'ai poursuivi dans un genre plus humoristique avec Attila, un chien agent secret suisse... qui parle. Et après, il y a eu toute la série des Yakari...

Pourquoi avez-vous choisi les Indiens comme personnages ?

D. : J'ai toujours eu une passion pour leur culture. Je collectionnais tout ce que je pouvais, qui en parlait de près ou de loin. J'étais fasciné par les chevaux en général. Trente-cinq ans après, je suis toujours un grand amateur d'équitation.

J. : J'aimais bien les Indiens. J'ai tout de suite été d'accord pour ce thème, avec pour seule restriction que ce petit Indien ne rencontre jamais les Blancs. Nous étions écologistes avant la mode : Yakari était en contact permanent avec la nature, la Terre-Mère.

Comment fait-on pour inventer une histoire ?

J. : C'est un travail qui demande beaucoup de temps. Je cherche des idées nouvelles. Parfois, c'est une image qui me frappe, comme le tumulus du Serpent dans l'Ohio, ou encore la photo d'un oiseau des neiges. Journaliste de métier, je pars ensuite à la recherche de la documentation, pour rédiger le scénario.

D. : On en parle, puis on laisse les choses travailler d'elles-mêmes dans l'inconscient. Peu à peu, elles prennent forme.

Combien de temps faut-il pour faire une BD ?

D. : Au total, il faut compter entre 8 à 9 mois. Pour le dessin, je travaille environ dix heures par jour. Par plaisir et par passion. Et toujours sur plusieurs BD en même temps, parce que j'aime changer de style et d'ambiance.

Vos ouvrages font-ils passer des messages ?

D. et J. : On essaye d'être authentiques. On s'implique de cette manière-là. Mais en fait, toutes nos histoires portent des valeurs de courage, d'amitié, de solidarité.

Propos recueillis par Bruno Grelon et les élèves de l'école de l'Enfant-Jésus d'Angoulême

YAKARI SUR FRANCE 3



Yakari rejoint les autres « grands héros » de la bande dessinée sur le petit écran. Conseillés par Job et Derib, les scénaristes ont écrit 26 histoires originales, mais très proches des albums.

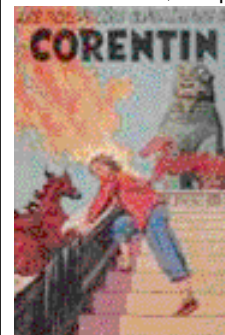
« Pour chaque épisode de 12 minutes, il y a environ 20 000 dessins avec une mise en scène très différente de la BD », précise Xavier Giacometti, le réalisateur. « Yakari est basé sur les rapports entre le monde de l'enfance et la nature. Nous avons mis en avant cette nature pour qu'elle devienne un véritable personnage. De même, nous avons réussi à donner vie à ces animaux qui parlent. Un travail complexe pour les animateurs. » **BG**

Tous les matins, à partir de 8 h 30, en période de vacances scolaires, sur France 3.

60 ANS DE BD

Le 26 septembre 1946, à l'initiative de Raymond Leblanc, naissent les éditions du Lombard en même temps que le journal *Tintin*.

En couverture du premier numéro : *Le Temple du soleil*. Grâce à l'hebdomadaire, très populaire,



nombreux sont les héros de papier qui ont été révélés. Le Lombard rendra cette année hommage à quelques-uns des grands

noms de la BD (Jacobs, Tibet, Macherot, Graton, Franquin...) à travers un programme de réédition de douze classiques de cette période dans la collection « Millésimes » : *Le secret de l'Espadon*, *Chick Bill contre l'invisible*, *Le Chevalier Blanc*, *Les extraordinaires aventures de Corentin...* **BG**

Le Lombard sur internet : www.lombard.be

La Bible en famille ou à l'école...

Les éditions CLD proposent aux enseignants, catéchistes, documentalistes ou adjoints en pastorale, des outils de culture religieuse solides et ludiques. Pour initier les jeunes au monde de la Bible ou replonger soi-même dans les turbulences de l'histoire de l'Église.

Véronique Westerloppe, 39 ans, deux enfants de 9 et 6 ans, et la passion de communiquer chevillée au corps. Pendant six ans, elle fut responsable de l'éveil à la foi au service de la catéchèse du diocèse de Paris et animatrice d'une émission pour enfants, *Pourquoi ? Parce que...*, sur KTO. La voici depuis deux ans responsable éditoriale du département Jeunesse aux éditions CLD (Cahiers du Livre et du Disque!), décidée à proposer aux adultes et aux jeunes des instruments de culture religieuse de qualité ! À savoir : irréprochables sur le plan du contenu, agréables à manier, accessibles aux enfants et, en même temps, « confessants », c'est-à-dire porteurs d'un message spirituel.

Il faut, dit-elle, « redonner des outils de culture religieuse à une génération creuse ». Une génération, comme elle le déplore, « qui n'a rien appris du Nouveau Testament par ses propres parents, et a dû tout chercher par elle-même ». Parfois dans des livres un peu vieux, trouvés chez les grands-parents ou au fond d'un grenier. Or, depuis le catéchisme des années 50, la pédagogie a fait des progrès ! La preuve : la série de livres que CLD a mis au point pour tous les âges, à partir de 7 ans et sans véritable limite, comme Tintin !

Commençons par *Les grands personnages bibliques*². La maquette joue intelligemment avec les codes du zapping : textes brefs, fonds couleur... Ainsi, la première double page, consacrée à Adam et Ève, se partage entre un résumé de la Genèse, un extrait du texte biblique, et des rubriques qui reviendront au fil des pages : « Le savais-tu ? » (« Adam » et « Ève » signifient « le terreux » et « la vivante »... ») ; « Pour prier » (quelques versets du Psaume 8) ; et « Le sens de l'histoire » qui permet d'ouvrir la réflexion avec des enfants – ici sur le thème « La Création : 7 jours ou 15 millions d'années ? » « Au catéchisme, précise Véronique Westerloppe, ce sera la principale question posée. Les rapports entre homme et femme (Ève sortie de la côte d'Adam), l'attitude de Dieu chassant l'homme et la femme du paradis sont des interrogations qui viennent au mo-

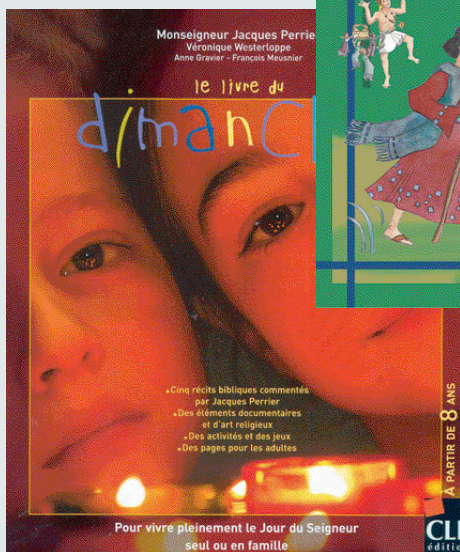
ment de l'adolescence. » Autre exemple d'éclairage subtil apporté par cette rubrique, sur la rivalité fraternelle (Caïn et Abel) : « Dieu n'abandonne pas Caïn. Il ne veut pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » « Il s'agit, explique Véronique Westerloppe, d'aider les enfants à entrer dans la compréhension spirituelle du récit narratif. »

contentent de cocher les bonnes réponses, tandis que les plus âgés se lancent dans une découverte plus approfondie », précise Véronique Westerloppe.

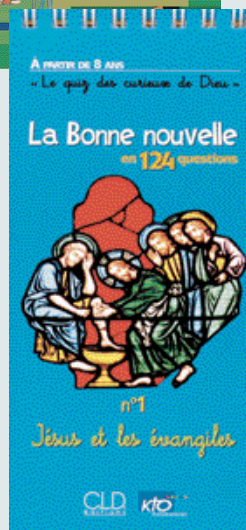
Avec les dix albums (dont certains à paraître), de la collection « L'Église et son histoire⁴ », on est en plein cours d'histoire, avec « plusieurs niveaux de lecture possibles ». C'est passionnant, et lisible soit au CDI⁵, pour préparer un exposé de culture religieuse, soit en famille, en parallèle d'une lecture de roman ou d'une recherche (vacances à Constantinople : au fait, à quoi ressemble cette ville habitée par des empereurs chrétiens, les successeurs de César ?). Un reproche : la lourdeur, parfois, d'une traduction de l'italien à peaufiner.

Restent à découvrir *Le psautier des petits enfants*⁶, *Les grandes fêtes chrétiennes*⁷ pour se repérer dans l'année liturgique, et *Le livre du dimanche*⁸ pour mieux comprendre la messe et la richesse du septième jour.

MARIE-CHRISTINE JEANNIOT



Des livres à partager. Chez CLD, on sait s'adresser aux enfants tout en intéressant les parents.



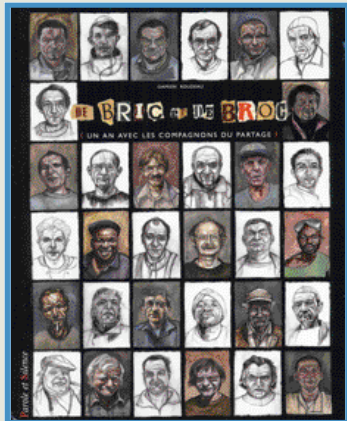
Au cœur du livre, une fresque résume l'histoire du peuple de Dieu : simple et précise. Un vrai trésor.

Pas mal, non ?

Les « Quiz des curieux de Dieu³ », à la manière des « Incollables », s'adressent aux enfants à partir de 8 ans, voire 10 ans s'ils s'y attaquent tout seuls. Car, même si la forme est ludique, reprenant le principe de l'émission de catéchisme de KTO, les commentaires au verso des questions se révèlent plutôt « corsés ». Ainsi, une fiche consacrée aux Pères de l'Église évoque les trois grands Cappadociens Basile de Césarée, Grégoire de Nysse et Grégoire de Naziance. Pas mal, non ? « Mais les plus jeunes se

3. La fin du monde antique - de 381 à 600 ; 4. La route des barbares - de 600 à 900 ; 5. Au Moyen Âge - de 900 à 1300 ; 6. Naissance de l'homme moderne - de 1300 à 1500 ; 7. Réforme protestante et réforme catholique - de 1500 à 1700 ; 8. Le temps des révolutions - de 1700 à 1850 ; 9. L'Église, les guerres et les États - de 1850 à 1917 ; 10. À notre époque - de 1917 à nos jours. Chaque volume : 64 pages (nombreuses ill.), 13,80 €.

5. Centre de documentation et d'information.
6. Véronique Westerloppe (texte), Violaine Morlin (ill.), Mgr Robert Le Gall (préface), 48 p., 12 €. À partir de 3 ans.
7. Véronique Westerloppe (texte), Anne Gravier (ill.), 36 p., 12 €. À partir de 7 ans.
8. Mgr Jacques Perrier et alii, 96 p., 19,90 €. Ce livre « familial » se partage entre 70 pages pour les enfants (proposant notamment des jeux et des activités) et 20 pages pour les adultes.



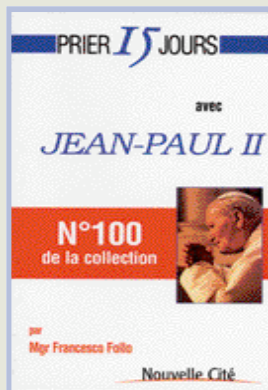
BIENVENUE DANS UN MONDE À PART

→ Un beau matin de mars 2003, le dessinateur Damien Roudeau débarque chez les Compagnons du Partage. Il restera plus d'un an dans cette communauté d'une vingtaine d'hommes « *issus de la rue ou de la route* », pour réaliser une sorte de journal de bord à l'occasion des 25 ans de l'association. Comme les chiffonniers d'Emmaüs, ces « *gars* » vivent – ou survivent – grâce au bric-à-brac, au ramassage des cartons, des chiffons et autres objets de récupération. Damien Roudeau raconte en textes et en images, cette expérience hors du commun, initiée par Nicole Gausseron, surnommée « *la Comtesse* », présidente-fondatrice de ce foyer de la « *non-urgence* ». Celle-ci laissera Damien libre

de dessiner et d'écrire comme il l'entend. Un gage de confiance qui fonde certainement la réussite de cet album plein d'humour, de questions et de tendresse. Portraits, natures mortes, scènes de vie, de travail, de repas ou d'intérieur, son trait de crayon incisif ne loupe rien. Un bel hommage.

MATHILDE RAIVE

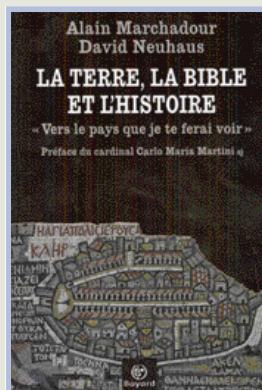
Damien Roudeau (texte et dessin)
De bric et de broc - un an avec les compagnons du partage
Parole et Silence
 194 p., 35 €



UN HOMMAGE À JEAN-PAUL II

→ « *Je suis tout à toi.* » Tous les chrétiens connaissent la devise de Jean-Paul II, inspirée du *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* de saint Louis-Marie Grignon de Montfort (1673-1716). Le Saint-Père vouait une admiration et une dévotion particulières à la Vierge Marie. Il est normal que ce recueil, rédigé en son hommage, débute par cette reconnaissance de la mère du Christ auquel le Pape, rappelé à Dieu le 2 avril 2005, a offert sa vie. En signant ce livre (le centième de la collection « *Prier 15 jours avec* »), Mgr Francesco Follo, qui a travaillé au service de la Secrétairerie d'État du Vatican de 1983 à 2002, a trouvé « *une manière de perpétuer l'enseignement de ce grand pape* ». **MR**

Mgr Francesco Follo
Prier 15 jours avec Jean-Paul II
Nouvelle Cité
 128 p., 12,50 €



DOSSIER TERRE PROMISE

→ À qui appartient la Terre sainte ? Au cœur du conflit israélo-palestinien, la question est brûlante. Pour l'éclairer, Alain Marchadour, assomptionniste français, s'associe à David Neuhaus, jésuite israélien. Ensemble, les deux biblistes s'engagent dans une traversée des textes, mais aussi des événements qui ont conduit à la situation actuelle. Ils s'efforcent de reprendre l'importance de cette terre revendiquée par deux peuples, et associée à trois religions. Ils proposent une lecture biblique et historique sans rien omettre, notamment des débats autour de la signature des accords diplomatiques de 1993 entre l'État du Vatican et l'État d'Israël, « *processus historique de réconciliation... entre les catholiques et les juifs* ». **MR**

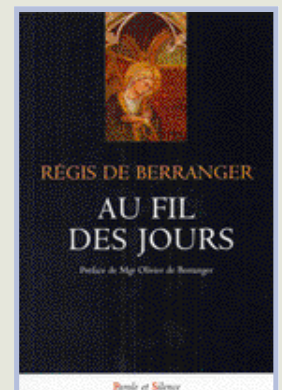
Alain Marchadour, David Neuhaus
La terre, la Bible et l'histoire
Bayard
 237 p., 23 €



BRÈVES LEÇONS DE PLÉNITUDE

→ La force, la justice, la prudence et la tempérance sont les quatre vertus cardinales prônées par la théologie catholique latine. Bien peu de place, ici, pour la fragilité. Et pourtant, que serait l'homme sans ses faiblesses ? Comment pourrait-il avancer sur le chemin de l'assurance sans les reconnaître ? « *L'Esprit vient au secours de notre faiblesse* », dit saint Paul aux Romains (Rm 8,26). Ce n'est pas le moindre des paradoxes relevés par Michel Quesnel dans ces trente-trois courts éloges mettant en lumière l'essence de la sagesse chrétienne. De la prière au pardon, en passant par le désir ou l'orgie, c'est une leçon de vie que l'auteur, recteur de l'Université catholique de Lyon, va puiser au cœur des évangiles. **MR**

Michel Quesnel
La sagesse chrétienne - un art de vivre
Desclée de Brouwer
 184 p., 19 €



À MOTS ÉMERVEILLÉS

→ Outre ses nombreux engagements dans le monde associatif, syndical et politique, et ses responsabilités catéchuménales au Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis), Régis de Berranger, père de quatre enfants, est poète. Il est même avant tout poète. Préfacé par son frère, Mgr Olivier de Berranger, évêque de Saint-Denis, ce choix de textes – sélectionnés parmi plus de mille – reflète son amour de la langue et de la simplicité. Et par-dessus tout, évoque la foi d'un homme heureux et confiant, rendant grâce à la vie et au Seigneur. « *Merci, Seigneur, / pour m'avoir permis d'être / cet enfant ici-bas / découvrant tes merveilles.* » **MR**

Régis de Berranger
Au fil des jours
Parole et Silence
 76 p., 12 €

LE DÉPÔT DE LA GUERRE

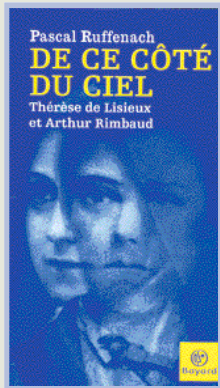


→ « Je cherche un homme, mais n'ai que son nom et sa photo. Il s'appelle Schulmann. » De février 1998 à mars 2000, Caroline Piketty, conservateur du patrimoine, a été détachée auprès des services du Premier ministre dans le cadre de la mission d'études sur la spoliation des Juifs de France, présidée par Jean Mattéoli. À cette occasion, elle a reçu ceux dont les familles avaient été spoliées ou exterminées sous l'Occupation. Elle les a écoutés, les a aidés à orienter leur recherches, a fait en sorte qu'ils puissent consulter les archives qui les concernaient. Elle s'est rendu compte à quel point le temps était nécessaire pour oser aborder ces moments douloureux, ces souvenirs terribles. Par petites sé-

quences, avec pudeur et en respectant leur anonymat, elle brosse le portrait de ces personnes venues pour tenter de retrouver leur histoire dans les kilomètres de rayonnages peuplés de fantômes, du dépôt de la guerre des Archives nationales. Au cœur du Marais, à Paris. Poignant.

MATHILDE RAIVE

Caroline Piketty
« Je cherche les traces de ma mère » - chronique des archives
Autrement
coll. « Passions complices »,
120 p., 13 €



RENCONTRE IMPOSSIBLE

→ « Le 2 janvier 1873, l'année où Rimbaud rédige Une saison en enfer à l'âge de dix-neuf ans, Thérèse Martin naît à Alençon. » Il y avait peu de chances pour que les pas du poète maudit croisent ceux de sainte Thérèse de Lisieux. Pourtant, c'est ce moment imaginaire, cette rencontre impossible entre deux adolescents exaltés que Pascal Ruffenach, directeur général de la branche Jeunesse du groupe Bayard, a choisi de raconter avec une grande poésie. Ces deux êtres « vierges de tout désir de gloire » ont lutté contre eux-mêmes et leur siècle, liés par un « amour muet », une même quête d'absolu, pour Dieu ou pour la poésie. **MR**

Pascal Ruffenach
De ce côté du ciel - Thérèse de Lisieux et Arthur Rimbaud
Bayard
144 p., 14,50 €



VIE D'UN DOCTEUR

→ Depuis son premier accouchement à domicile, réalisé dans une ferme picarde au milieu des années cinquante, jusqu'à sa dernière consultation, le lundi 30 septembre 1991, Vladimir Guiheneuf dresse la chronique d'un médecin de campagne à une époque – pas si lointaine mais révolue – où le docteur était considéré comme un confident, un ami de la famille. Sillonnant les routes au volant de sa 2CV, il entre chez ses patients, soigne, écoute, console. Et aujourd'hui raconte, sans jamais juger, des histoires bouleversantes, troublantes ou tendres, les maladies graves, les mauvais traitements aux enfants, la drogue, mais aussi son rôle au conseil de l'Ordre, ainsi que les petits aménagements avec l'existence. **MR**

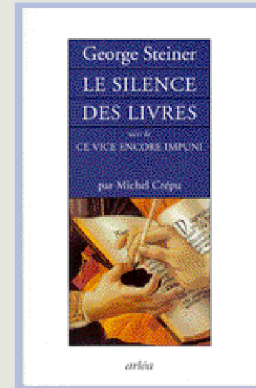
Vladimir Guiheneuf
Mémoires d'un médecin de campagne
Presses de la Renaissance
370 p., 20 €



PORTRAITS DE FEMMES

→ L'une protège un mari qu'elle a failli quitter. Une autre est agacée par les mains de sa mère crispées sur le volant de la vieille Oldsmobile, avant de réaliser, soudain, qu'elle tient à elle. Une autre se demande comment elle va annoncer sa grossesse à sa sœur homosexuelle. Une autre, enfin, « a l'air d'une femme dans une pub qui essaierait de faire croire que la plupart des mères au foyer ressemblent à ça quand elles font leur ménage ». En onze nouvelles, Kathryn Chetkovich fait le tour de l'intimité de quelques femmes sur fond d'Amérique petite-bourgeoise des années soixante-dix. Elle aime ses personnages, mais sait aussi gratter où ça fait mal, à la façon de Raymond Carver. **MR**

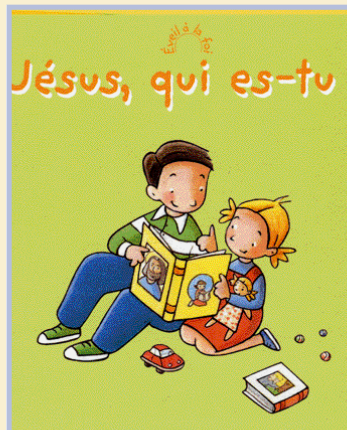
Kathryn Chetkovich
En cas d'urgence
Bernard Pascuito Éditeur
173 p., 17 €



COMPAGNONS DE SILENCE

→ Voici deux méditations érudites de lecteurs insatiables. George Steiner, après une longue carrière de critique au *New Yorker* et d'enseignant à Oxford, s'emploie toujours à « mériter ce privilège [...], tenir dans [ses] mains ce miracle chaque fois d'un nouveau livre ». Tout en cultivant le paradoxe : « La majeure partie de l'humanité ne lit pas de livres. Mais elle chante et elle danse. » Quant à Michel Crépu, s'il regrette d'emblée que pour parler de livres « on en vienne tout de suite aux grands mots », il n'en aime pas moins les grands auteurs (Proust, Bossuet, Kerouac...) et partage avec George Steiner la quête d'un silence paradoxal lui aussi : indispensable au goût des mots, il peut vous ôter celui du monde. **RT**

George Steiner
Le silence des livres, suivi de *Ce vice encore impuni*, par Michel Crépu
Arléa
70 p., 13 €



ÉVEIL À LA FOI

→ Paul a sept ans, Marion, quatre. Ce sont des enfants heureux entre Papa, Maman, Mamie, Grand-Père et Grand-Mère. Comme tous les petits, ils se posent des questions sur la vie et sur Dieu à travers leur propre expérience. Ils s'interrogent sur les « deux papas » de Jésus, sur ce qu'il a fait, sur sa naissance, sur sa mort. Le grand mérite de cet ouvrage est de répondre simplement en rapprochant chaque scène de l'Évangile d'une situation familière de la vie quotidienne. Ainsi, lors d'une promenade à vélo et d'un arrêt au pied d'une croix en pierre, Papa évoque la crucifixion ; lors de la course aux œufs dans le jardin, Grand-Père raconte la résurrection. Et

Maman, parle de la prière et de la Parole de Jésus en rangeant la chambre de Marion. À la fin du livre, dans les pages « Coin des parents », ceux-ci trouveront les conseils nécessaires pour éveiller leurs enfants à la foi à partir de chaque épisode raconté en images. À partir de 4 ans.

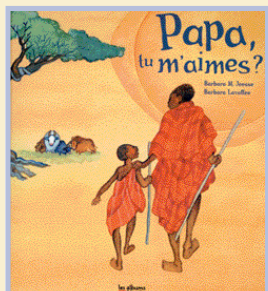
MATHILDE RAIVE

Véronique Westerloppe et Père Stéphane Esclef (texte),
Chantal Cazin (ill.)

Jésus, qui es-tu ?

Mame/Edifa

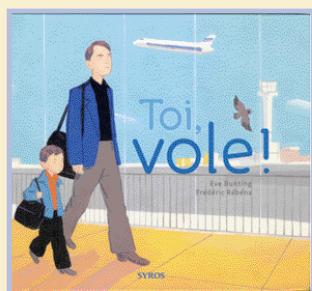
48 p., 9€



UNE QUESTION UNIVERSELLE

« Papa, tu m'aimeras toujours ? Même si... ? » Voilà une question lancinante que les enfants posent sur tous les continents. Ici, au cœur de la brousse de Tanzanie, c'est un petit garçon massai qui interroge son père. Et celui répond que oui, il l'aimera « aussi longtemps que les gnous galoperont dans la plaine, aussi longtemps que les hippopotames se prélasseront dans la boue, aussi longtemps que seront mariés le ciel et la terre de Serengeti ». C'est là un fier guerrier qui parle à son fils, mais tous les enfants seront séduits par ce langage universel sur fond d'illustrations rouge et sable. De plus, un astucieux lexique, en fin d'album, permet de s'initier à la culture massai. À partir de 4 ans. **MR**

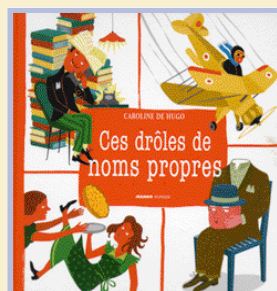
Barbara M. Jooise (texte),
Barbara Lavallec (ill.)
Papa, tu m'aimes ?
Père Castor-Flammarion
32 p., 12€



VOYAGEURS SANS DÉPART

→ Deux silhouettes munies de bagages à main arpentent un aéroport. C'est un père et son fils. Des passagers en quête de leur porte d'embarquement ? Non. Comme quelques autres, ils demeurent là où les voyageurs ne font que passer. L'aéroport est leur seul refuge. Ils n'ont pas de toit. Et il ne faut pas qu'ils se fassent prendre par les policiers. Alors, ils rusent en marchant d'un endroit à l'autre, en s'habillant de couleurs neutres, en dormant chaque jour dans un coin différent. Le sujet est grave, peu abordé dans la littérature enfantine. Grâce au ton sans pathos et aux illustrations sans fioritures, l'errance est traitée avec délicatesse et se conclut sur une note d'espoir. Si mince soit-elle. À partir de 6 ans. **MR**

Eve Bunting (texte),
Frédéric Rébena (ill.)
Toi, vole !
Syrus
36 p., 13€



BOTTIN, POUBELLE, JACUZZI...

→ Le saviez-vous ? Avant d'être un annuaire aux pages jaunes, le Bottin est un nom propre : celui de Sébastien, prêtre aux idéaux républicains, devenu député, qui, le premier, eut l'idée de publier un annuaire du Bas-Rhin. D'autres bottins suivirent... Poubelle ? C'est le nom du préfet, inventeur d'un objet fort utile. Jacuzzi, enfin ? Ainsi se nommaient sept frères italiens, fondateurs d'une société spécialisée, entre autres, dans les pompes d'irrigation... La suite (avec Celsius, Carpaccio, Bescherelle, Melba, Harley et Davidson, Liebig, etc.) est à découvrir dans ces pages où se croisent la langue et l'histoire. De quoi apprendre en s'amusant. À partir de 8 ans. **MCJ**

Caroline de Hugo (texte),
Séverin Millet (ill.)
Ces drôles de noms propres
Mango Jeunesse
114 p., 15€



LE VRAI LÉONARD

→ Alors que *Da Vinci Code* va sortir sur les écrans, le magazine *Images Doc* invite les enfants à découvrir le vrai Léonard de Vinci et à plonger dans l'univers fabuleux de la Renaissance. Ils suivront l'itinéraire étonnant de cet artiste, depuis l'atelier de Verrochio, à Florence, où, jeune apprenti, il prépare ses couleurs, jusqu'à la France où, invité par François I^{er}, il se fixe après avoir franchi les Alpes à pied. Ce dossier propose, à côté de l'incalculable Joconde, des dessins du corps humain et la maquette d'une machine volante, d'après les croquis des camets du maître. Enfin, un grand concours propose aux lecteurs, seuls ou avec leur classe, d'inventer une machine du futur à la manière de Léonard. La classe gagnante passera un week-end au Clos-Lucé, à Amboise, où vécut Vinci. **BV**

Images Doc
Bayard Jeunesse
N° 208, en kiosque le 22 mars 2006, 5,30€

ENTRE LE TOURBILLON ET LE RÊVE ÉVEILLÉ



→ Disciple d'Henri Dutilleux, dont on a fêté le 90^e anniversaire, le 22 janvier de cette année, le compositeur Karol Beffa étonne autant par la virtuosité de ses opus que par son parcours atypique. Né en 1973, il fait feu de tout bois. À huit ans, il interprète Mozart enfant pour une série télévisée, avant d'enchaîner rôle sur rôle à la Comédie-Française. Après ces débuts sur scène, il bifurque, intègre l'École normale supérieure, étudie l'histoire, l'anglais, la philosophie et les mathématiques en France et en Angleterre, avant de devenir la « plume » de Jean-Pierre Elkabach. À part ça ? Ce pianiste surdoué compose des pièces aux rythmes d'une extrême complexité, oscillant

entre le tourbillon et le rêve éveillé. Jouée ici tout en finesse par Lorène de Ratuld, sa musique s'inscrit dans la lignée de Ravel et Debussy. À l'image des pianistes du cinéma muet, Karol Beffa est également l'un des rares musiciens classiques à aimer improviser régulièrement au piano et en public sur des films ou des romans.

MATHILDE RAIVE

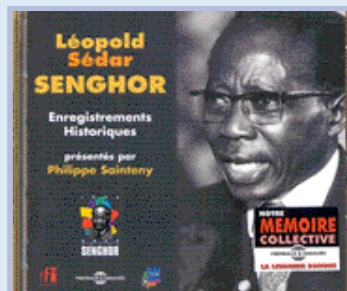
Lorène de Ratuld (piano)
Sonate (Dutilleux),
Sillages, Six études, Voyelles (Beffa)
Ame Son
 1 CD (64'39), 19 €



L'ÉGYPTE EN VO ET EN VF

→ Telle Shéhérazade, Khadija El Afrit a le récit ensorceleur et le chant doux comme le miel. En français et en arabe, elle se joue de tous les genres, s'adapte à tous les tons, du plus coquin au plus sirupeux. Les familiers de la culture populaire égyptienne reconnaîtront Hassan, le héros de ces histoires, les autres se laisseront emporter par les rythmes envoûtants et les histoires de tapis volants, de scribe, de fellah, de dattes magiques et de rivages du Nil. C'est le charme de l'Orient qu'il découvriront grâce aux contes, aux comptines et aux thèmes musicaux (avec percussions, violon, harpes et ganoun...) venus du pays des Pharaons. Astucieux : les textes des contes et des chansons peuvent être imprimés en PDF. **MR**

Khadija El Afrit
Les contes du Pharaon
ARB music
 Coll. « Terres d'enfance »
 1 CD (+ partie cédérom), 16 €



POÈTE ET PRÉSIDENT

→ « *Je suis le fils de l'ethnie, c'est-à-dire de la géographie et de l'histoire. Je suis également fils de la culture* », explique le poète-président Léopold Sédar Senghor, dans l'un des enregistrements réunis sur ce CD. Quelques mois avant le centième anniversaire de sa naissance, le 9 octobre 1906, l'occasion est idéale pour découvrir ou redécouvrir la voix, la pensée et l'action de cet apôtre de la francophonie, qui dirigea le Sénégal durant vingt ans, de 1960 à 1980 avant de se retirer. Il aura mené son pays sur la voie de la démocratie et lui aura ouvert la scène internationale. On ne résiste pas à ses discours politiques et à sa poésie. **MR**

Léopold Sédar Senghor
Enregistrements historiques
RFI/Frémeaux & Associés/INA
 1 CD + 1 livret (20 p.), 19,99 €



LES CHRÉTIENS D'ORIENT

→ le 21 mai 2006, *le Jour du Seigneur* propose une matinée consacrée aux chrétiens d'Orient.
 – À 10h30 : *Rester ou partir*. Ce documentaire, réalisé par Didier Cros, revient sur le drame de Tibhirine, avec l'assassinat en 1996 de sept moines français. Jean-Marie Lassausse, prêtre de la Mission de France, qui veille à l'entretien du monastère déserté, évoque l'héritage spirituel des moines.
 – À 10h55 : messe célébrée pour les 150 ans de l'Œuvre d'Orient, en direct de l'église Saint-Thomas-Apôtre, à Sarcelles (Val d'Oise). En 1856, des laïcs créent l'« Œuvre des écoles d'Orient » pour venir en aide aux enfants du Liban à la suite du massacre des chrétiens maronites par les Druzes. Reconnue œuvre d'Église en 1858, elle devient association loi de 1901 et se rebaptise « Œuvre d'Orient ». On en saura plus sur son histoire et son actualité en visitant le site www.oeuvre-orient.fr **MS**

www.lejourduseigneur.com



SEMAINE SAINE ET PÂQUES

→ Du dimanche des Rameaux au matin de Pâques, en direct sur **KTO** :
 – 9 avril, 9 h 30, place Saint-Pierre, Rome : bénédiction des Rameaux, procession et messe présidée par le pape Benoît XVI.
 – 12 avril, 18 h 30, Notre-Dame-de-Paris : messe chrismale.
 – 13 avril, 17 h 30, basilique du Latran, Rome : messe *in Coena Domini*, présidée par Benoît XVI.
 – 14 avril, 17 h, basilique vaticane : cérémonie de la Passion, suivie, à 21 h 15, du chemin de Croix en direct du Colisée.
 – 15 avril, de 21 h 30 à 0 h 30, église Saint-Gervais, Paris : vigile pascale célébrée par les fraternités monastiques de Jérusalem.
 – 16 avril, à partir de 10 h 30, place Saint-Pierre, Rome : messe de Pâques célébrée par Benoît XVI, bénédiction *Urbi et Orbi* et message pascal.

www.ktotv.com

DEMANDE D'EMPLOI

➤ Maître de conférences à l'université de Caen et à l'École normale supérieure, donne cours d'espagnol.
 Contact par e-mail : menendezjesus@hotmail.com

OFFRES D'EMPLOI

➤ Vous êtes un(e) **professionnel(e) de l'enseignement catholique** ; vous vous intéressez particulièrement aux enfants et adolescents en difficulté ; vous aimez l'innovation pédagogique dans une approche globale éducation/ formation ; vous aimez le travail en équipe, la collégialité ; vous êtes impliqué dans la dimension pastorale. Venez rejoindre un établissement scolaire de la **Fondation d'Auteuil** !

Fondation chrétienne, acteur du secteur social et de la protection de l'enfance de dimension nationale, la Fondation d'Auteuil compte 14 directions régionales et 150 établissements, et emploie 3 500 salariés.

Nous accueillons aujourd'hui près de 7 700 jeunes en difficultés sociales, familiales, ou en rupturescolaire. Nous leur proposons un accompagnement global personnalisé, associant éducation et formation, en vue d'une insertion socioprofessionnelle.

Contact : *Fondation d'Auteuil, Emploi-Mobilité-Accompagnement, 40 rue Jean-de-La-Fontaine, 75781 Paris Cedex 16. Ou par e-mail : recrutement@fondation-auteuil.org La Fondation d'Auteuil est sur internet à l'adresse suivante : www.fondation-auteuil.org*

FORMATION

➤ La faculté de sciences sociales et économiques (Fasse) de l'Institut catholique de Paris ouvre une nouvelle option dans son Master de solidarités et actions internationales. Intitulée « Humanisme chrétien », elle constitue une réponse à la « formation du cœur » que le pape Benoît XVI a appelée de ses vœux dans sa lettre encyclique *Deus caritas est*.

Renseignements : *Christophe Garda au 01 44 39 84 99. E-mail : c.garda@icp.fr*

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

➤ Vous souhaitez rejoindre les Églises du Sud qui agissent pour le développement ? vous mettre à l'école d'une autre culture ? vivre une expérience spirituelle forte ? La **Délé-**

gation catholique pour la coopération (DCC) recherche des enseignants pour des missions de un ou deux ans à partir de septembre 2006. Les postes sont variés : enseignement général et technique, conseil pédagogique, gestion d'établissement, etc.

Statut de volontaire de solidarité internationale (VSI) : indemnité mensuelle de 100€ minimum, billet d'avion, logement et nourriture pris en charge, couverture sociale, cotisation retraite, formation avant le départ...

Pour partir à l'automne, envoyez votre candidature dès maintenant (lettre + CV) par e-mail : candidatures@ladcc.org Plus d'informations sur le site : www.ladcc.org

DOCUMENTATION

➤ L'édition 2006 du **Guide des auberges de jeunesse** de France est sortie. On peut la demander par internet et en profiter pour découvrir la nouvelle version du site de la Fédération unie des auberges de jeunesse (Fuaj) qui fêtera ses 50 ans le 6 avril 2006.

Adresse : www.fuaj.org

LA TOILE D'ECA

➤ Les liens vers les sites internet cités dans ce numéro sont sur **ECA+** (www.scolanet.org)



vous offre votre petite annonce gratuite

Enseignement catholique actualités
 277, rue Saint-Jacques, 75005 Paris
 Tél. : 01 53 73 73 75, fax : 01 46 34 72 79

Nom : Prénom :
 Établissement/Organisme :
 Adresse :
 Code postal : Ville :

Écrivez lisiblement en indiquant la ponctuation. Ne coupez pas les mots en fin de ligne et n'utilisez pas d'abréviations.

Numéro de votre département Echanges Cours Documents Contact Divers

TEXTE A PUBLIER

.....

Tél. : e-mail :

À votre service

➔ Cette page pratique est à la disposition des chefs d'établissement et des responsables d'organisme de l'enseignement catholique, pour faire connaître des offres d'emploi, des recherches de partenariat pour une initiative pédagogique, éducative, pastorale... sans caractère commercial. La rédaction se réserve le droit de refuser une annonce.

(publicité)

L'information indispensable à tous les membres des communautés éducatives



Abonnez-vous!

**MONTANTS
DES ABONNEMENTS :**

septembre 2005- juin 2006

**L'abonnement : 45 €
10 numéros par an**

- De 3 à 9 abonnements : **38 €** par abonnement
- De 10 à 24 abonnements : **33 €** par abonnement
- À partir de 25 abonnements : **28 €** par abonnement

Je souhaite m'abonner à *Enseignement catholique actualités*

x 45 € =

x 38 € =

x 33 € = x 28 € =

Ci-joint la somme de € en chèque bancaire à l'ordre de : AGICEC

Nom : Adresse :

..... Code postal : Ville :

bon à renvoyer accompagné de votre règlement, à : ECA, 277 rue Saint-Jacques - 75240 Paris CEDEX 05 - Tél. : 01 53 73 73 75 - Fax : 01 46 34 72 79